

Vie du maréchal de Lowendal ...

[André Louis Woldemar Alphée Sińety marquis, [André Louis Woldemar Alphée] de Sińety



VIE DU MARÉCHAL

DE

LOWENDAL.

Paris. — Imprimerie de A. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.


DE LOWENDAL

VIE DU MARÉCHAL

DE

LOWENDAL,

COMTE DU SAINT-EMPIRE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, DE MALTE, DE SAINT-LOUIS,
DE SAINT-HUBERT ET DE SAINT-ALEXANDRE NEWSKI,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

PAR

LE MARQUIS DE SINETY,
Colonel honoraire de cavalerie, chevalier de Saint-Louis,
officier de l'ordre de la Légion d'honneur.



PARIS,
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE,
3, QUAI MALAQUAIS, 3.

1867.

Si je pouvais l'oser, ce serait à notre glorieuse armée que je me permettrais de dédier la vie du maréchal de Lowendal ; il s'était signalé sur tous les champs de bataille de l'Europe, mais ce n'était que sous le drapeau blanc qu'il pouvait se naturaliser Français. Non-seulement il s'est montré digne d'atteindre la plus haute dignité militaire, mais le roi Louis XV lui a accordé un autre honneur des plus insignes, en donnant son nom à une avenue qui conduit de l'hôtel des Invalides à l'École militaire. Ce nom ne vit pas seulement dans l'histoire, il se grave tous les jours dans la mémoire de nos jeunes

soldats, sans s'effacer de celle de nos vétérans. On trouvera dans sa vie les plus beaux exemples ; ceux de l'application, de l'exactitude la plus ponctuelle, de la plus grande discrétion, de la ténacité dans des projets bien conçus, de la prudence et de l'audace dans l'occasion, de soins infinis pour ménager la vie du soldat et pour atténuer les maux de la guerre, d'une juste confiance dans sa propre valeur, sans manquer de modestie, d'une grande fermeté dans le commandement et d'une constante politesse. Il a exercé toute sa vie le métier le plus fait pour endurcir le cœur de l'homme, et il n'a jamais cessé de se montrer sensible, compatissant et généreux.

Pendant les campagnes faites par Louis XV en personne, le public était extrêmement occupé des événements, le rédacteur de la Gazette de France cherchait à le satisfaire en lui communiquant les renseignements qu'il recevait d'officiers témoins oculaires. Les feuilles de ce journal étaient hérissées de bastions, d'ouvrages à cornes, sillonnées de tranchées et de parallèles; bon gré mal gré je serai obligé de conduire

quelquefois mon lecteur au milieu des travaux des ingénieurs et de mines prêtes à éclater, au risque d'être abandonné par le plus grand nombre; mais, quoique ces promenades ne puissent être périlleuses que pour l'écrivain, je les abrégerai autant que possible.

Les gens du monde ne trouveront dans cet ouvrage qu'un petit nombre d'anecdotes à glaner; mais, dans un temps où quantité de personnes sont occupées à rassembler des souvenirs précieux, et à rechercher des titres d'honneur, beaucoup d'entre elles y verront leurs noms; je n'ai pas négligé un seul de ceux qui ont été tués, blessés, ou se sont distingués sous les ordres du comte de Lowendal.

J'ai compris combien il serait difficile de satisfaire à peu près tous les goûts, en écrivant la vie d'un homme qui ne s'est pas occupé de politique, qui a passé presque toute sa vie dans les camps, et dont je n'aurais pas voulu raconter les aventures galantes. Aussi ai-je besoin de réclamer une grande indulgence de la part des personnes qui voudront bien jeter les yeux sur mon livre.

On ne sait pas assez par combien de travaux guerriers le maréchal de Lowendal s'est préparé à l'honneur de servir la France. Il connaissait l'Europe pour l'avoir parcourue, en cherchant partout l'occasion de se signaler; il avait fait la guerre dans les eaux du Danemark, dans les déserts de l'Ukraine, dans les rochers de la Finlande, sur les terres brûlantes de la Sicile, avant de cueillir ses plus beaux lauriers dans les marais de la Hollande. Nous ferons connaître les circonstances qui lui avaient déjà acquis une haute réputation militaire à l'étranger lorsque Louis XV agréa l'offre de ses services. Il est bon de rechercher les hommes de mérite partout où ils se trouvent, et de les employer n'importe d'où ils viennent. Mazarin a achevé l'œuvre de Richelieu et préparé le glorieux règne de Louis XIV; Berwick a fait triompher le droit de son petit-fils en Espagne; les maréchaux de Saxe et de Lowendal ont contraint les puissances confédérées à accepter une paix, d'autant plus glorieuse, que la France n'avait combattu que dans les intérêts de ses alliés.

Si dans un esprit de famille, bien rare aujour-

d'hui, quelques-unes de mes petites-filles avaient le courage d'essayer de me lire, elles trouveraient à la fin du volume l'explication très-courte, mais suffisante, des termes employés pour désigner les travaux d'un siége; la plupart n'étaient pas en usage du temps de l'immortelle Jeanne d'Arc, mais je tâcherai de mettre de futures héroïnes en état de monter à l'assaut comme cela se pratique dans nos temps modernes, en leur souhaitant de ne pas trouver devant elles de nouvelles Jeanne Hachette.

Si mon ouvrage n'a pas d'autre mérite, il aura du moins celui de la véracité.

Il ne m'appartiendrait point de décerner au maréchal de Lowendal d'autres louanges que celles qu'il s'est attirées de la part de personnes plus autorisées que moi ; elles pourraient être suspectes de celle de l'un de ses descendants ; quand je rapporterai quelques faits propres à faire ressortir sa gloire ou à faire respecter et honorer sa mémoire, j'indiquerai les écrits dans lesquels j'ai été heureux de les rencontrer.

Je reproduirai des détails déjà connus sur les généraux sous lesquels M. de Lowendal

s'est formé, mais il ne peut être inutile de faire connaître ou de rappeler les traits les plus saillants de leurs caractères, afin de faire voir les choix qu'il a su faire, les grands et beaux exemples qu'il a imités, les mauvais qu'il a évité de suivre. C'est ainsi qu'il n'a jamais montré ni les manières orgueilleuses et sauvages du maréchal de Munich, ni son imprévoyance, ni la roideur du sage Lascy, mais qu'il a adopté une des plus précieuses vertus du grand prince Eugène, toujours bon et humain, parce qu'il était foncièrement chrétien.

Dans la crainte d'oublier, dans le cours de mon ouvrage, quelques-uns de ceux où j'ai puisé, je vais les indiquer tous ici pour la sûreté de ma conscience.

J'ai trouvé des renseignements sur la première jeunesse de M. de Lowendal et ses campagnes au service de puissances étrangères dans un volume manuscrit qui existe à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, sous le n° 4494 ; il porte le titre de Mémoires du maréchal de Lowendal. Ils paraissent avoir été rédigés par un étranger. Ils sont chargés de répétitions et de détails oiseux ; j'ai évité de reproduire les erreurs qu'ils contiennent ; il ne s'y en trouve cependant pas d'aussi grossières que celle qui a été commise par le spirituel auteur des Mémoires de madame de Créqui : il a fait souper à l'hôtel de ville de Paris, avec le roi Louis XVI, le maréchal de Lowendal, mort près de vingt ans avant que ce bon prince fût monté sur le trône.

J'ai recueilli dans les mémoires manuscrits certaines particularités qu'un Polonais, ou un Saxon, pouvaient seuls connaître. J'ai consulté avec circonspection l'Histoire de l'anarchie de Pologne, par Rulhière; celle de l'Empire d'Allemagne, par le père Barre; celle du prince Eugène, par Mauvillon, et de sa vie militaire, par Dumont et Rousset; l'Histoire de la Corse contenue dans l'Histoire universelle publiée par une société de gens de lettres; la Vie du feld-maréchal de Munich, par de Halem, et celle qui a été écrite par Manstein; les œuvres du prince de Ligne qui désigne Manstein comme un bon général et un bon auteur; l'Histoire de la guerre des Russes et des Impériaux contre les Turcs, par Kéraliou; celle de Russie, par Lévesque; la Conquête des Pays-Bas en 1745, par Zambault; l'Histoire des conquêtes de Louis XV de 1744 à 1748, par Dumertous; celle de l'ancienne infanterie française, par le général Suzanne; la Campagne du roi en 1744-1745, par l'abbé Rousseau; les Mémoires du maréchal de Noailles; le Journal du siége de Berg-op-Zoom, et les Souvenirs du marquis de Valfons[1]. J'ai reproduit de nombreux passages de l'Histoire du maréchal de Saxe, par le baron d'Espagnac, dans ses Journaux des campagnes du roi en 1746-1747; je l'ai copié souvent presque littéralement. J'ai pris ailleurs les détails qu'il a ignorés, n'étant pas sur les lieux; mais il était sous-aide major général du comte de Saxe, et en mesure d'être habituellement bien renseigné sur les opérations des armées que ce grand homme de guerre commandait. M. d'Espagnac a eu l'honneur d'être gouverneur de l'hôtel des Invalides, honneur qui n'a peut-être été accordé qu'une seule fois à la faveur; il l'a obtenu par ses longs services et par ses ouvrages sur les campagnes de 1744 à 1747, sur l'in-

[1] Par Eggers, Amsterdam-Leipsick, 1750, in-8.

vestissement si habile de Maestricht en 1748, dont on lui a fait un grand mérite. J'ai parcouru la Vie de Maurice de Saxe, écrite en allemand, par M. Von Weber. Enfin j'ai compulsé laborieusement seize volumes in-folio de la Correspondance adressée au ministre de la guerre, de 1743 à 1748. Les noms de lieux y sont quelquefois assez défigurés, comme dans les livres dont j'ai fait usage ; j'en ai rétabli l'orthographe, d'après les meilleures cartes de Flandre, de Belgique et de Hollande.

Dans un article, bien fait d'ailleurs, de la Biographie de Michaud, j'ai trouvé cependant la trace d'une accusation odieuse ; je justifierai un homme illustre dont la mémoire m'est chère : mais j'ai trouvé aussi, dans le séminaire de Saint-Sulpice, la preuve de l'enthousiasme que la prise de Berg-op-Zoom a produit en France ; il aurait dû mettre son vainqueur à l'abri des calomnies enfantées par ses envieux ; cependant on les a fait revivre récemment, et j'ai regardé comme un devoir d'opposer la vérité au mensonge.



VIE DU MARÉCHAL

DE

LOWENDAL.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de Woldemar de Lowendal. — Son éducation. — Ses premières armes au service du Danemark et de l'Empire, en Hongrie.

Il y a une conformité remarquable entre la destinée du maréchal de Saxe et celle du maréchal de Lowendal, son ami dès l'enfance et son frère d'armes. Le comte Maurice de Saxe naquit quatre ans avant lui, et mourut cinq ans plus tôt. Maurice de Saxe était fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne; Woldemar de Lowendal avait pour aïeul le comte de Gyldenlow,

vice-roi de Norwége, fils naturel de Frédéric III, roi de Danemark. Tous deux servirent l'Autriche, combattirent contre la Suède et contre la France, avant de lui consacrer leur vaillance et leur science, et de contribuer puissamment à sa gloire.

Le baron de Lowendal, père du maréchal, avait été dépouillé du titre de Daneskiold ou prince légitimé de Danemark; le comte de Saxe avait été obligé de renoncer à celui de duc de Courlande. Ils ne furent fidèles qu'à la gloire et à l'amitié, qui ne cessa jamais d'exister entre eux. Ces deux grands hommes de guerre avaient été élevés dans la religion luthérienne; ils ont vécu dans un temps où la régence avait amené la dissolution des mœurs en France, dont le souverain était devenu l'esclave des courtisanes; ils appartenaient par leur naissance à des pays où la prétendue réforme avait introduit le divorce; ils n'ont point su échapper à de si tristes influences, ils ont participé aux désordres des mœurs de cette époque. Mais, tandis que les mémoires laissés par leurs contemporains nous apprennent que l'illustre Maurice a eu le mal-

heur de mourir comme il avait vécu, ils nous montrent le célèbre Woldemar terminant sa carrière en chrétien, en catholique.

Frédéric III, roi de Danemark, était archevêque de Brême lorsqu'il fut désigné, en 1647, par les états de Danemark et de Norwége pour y régner. Il avait eu un fils naturel né en 1638, qui se distingua comme homme d'État et comme homme de guerre. Le roi son père lui donna le nom de Gyldenlow[1], les titres de comte de Larwig, de Jarlsberg[2]; il devint successivement chevalier de l'ordre de l'Éléphant[3], ambassadeur extraordinaire en Angleterre, maréchal général des armées danoises, chancelier du royaume et vice-roi de Norwége de 1675 à 1699; il avait vaillamment combattu dans les armées de son père, notamment au siége de Copenhague, qui résista si énergiquement à Charles-Gustave, roi de Suède, et il servit bien

[1] Voyez la note 1, à la fin du volume.

[2] Les comtés de Larwing et de Jarlsberg, situés en Norwége, jouissaient des prérogatives attachées aux comtés existant en Danemark, sauf quelques restrictions qui résultaient des lois norwégiennes.

[3] L'ordre de l'Éléphant existait avant l'an 1500. Autrefois les rois de Danemark ne le conféraient qu'au jour de leur couronnement; le nombre des chevaliers de cet ordre était fixé à trente.

le pays en gouvernant sagement la Norwége, qui lui avait été confiée.

Le comte Gyldenlow avait été fiancé en 1659 avec Sophie Urne, fille de George Urne d'Alslef, chevalier de l'ordre de l'Éléphant, sénateur et grand maréchal de Danemark; mais, comme Sophie était parente de Corfetz d'Ulefeld, frère naturel de Frédéric III, et son compétiteur au trône, ce prince avait refusé son consentement au mariage de Gyldenlow, et il ne put avoir lieu que secrètement. Deux fils naquirent de cette union. Woldemar-Ulric prit le nom de Lowendal, servit en Hollande avec le grade de capitaine de la garde bleue, passa au service de l'empereur, y eut l'emploi de major général de cavalerie, et ce fut en cette qualité qu'il combattit contre les Turcs sous les murs de Vienne. Auguste II, roi de Pologne, l'attira à son service; mais Frédéric IV de Danemark le rappela au sien, en 1709, et lui confia, en 1711, le commandement des troupes avec lesquelles il fit avec succès la guerre contre les Suédois; il fut créé chevalier de l'ordre de l'Éléphant. Cependant le roi de Danemark consentit à ce qu'il rentrât

au service du roi de Pologne, fils d'Anne-Sophie, princesse de Danemark. Frédéric-Auguste II lui donna la charge de grand maître de sa cour, le fit entrer dans son conseil intime et le décora de l'ordre de l'Aigle blanc. Il se fit estimer par son intégrité et son urbanité, il fit chérir en lui une aimable vieillesse; mais il avait des goûts dispendieux qui ne pouvaient pas préparer l'opulence pour ses enfants. Il avait épousé, 1°, en 1687, Dorothée, fille de Cay-Bertrand de Brockdorff, dont la sœur était alliée à la reine Anne-Sophie de Danemark, et d'Edwige de Rantzau; 2°, en 1709, Bénédicte de Rantzau-Neuhaus, toutes deux de l'illustre maison de ce nom, mais d'une autre branche que celle qui possédait le comté immédiat de l'Empire de Barmstedt. De son premier mariage le baron de Lowendal eut deux fils :

1° Ulric-Frédéric, baron de Lowendal, chambellan du roi de Pologne; il quitta ce pays, se fit naturaliser Français, abjura, entra dans les ordres, et mourut abbé de La Cour-Dieu, au diocèse d'Orléans.

2° Ulric-Frédéric-Woldemar, baron de Lo-

wendal, dont nous entreprenons d'écrire la vie.

Il fut élevé comme il conviendrait encore le mieux de l'être à un homme destiné à porter les armes. Son temps ne fut pas consacré tout entier aux exercices du corps, comme aux siècles de la chevalerie, mais on s'appliqua à lui donner de l'agilité et de la vigueur, parce que la force physique soutient l'énergie de l'âme ; on lui forma le cœur et l'esprit par l'étude des meilleurs auteurs, mais on ne le fit point pâlir sur des livres indigestes qui ne profitent guère qu'à leurs auteurs, fournisseurs attitrés de certaines universités, dont ils ont le monopole très-lucratif; il n'eut point à se préparer par des études superficielles à des examens dont le succès dépend plus encore du hasard que des dispositions des examinateurs. On ne surchargea point sa mémoire d'un fatras de choses à jamais inutiles ; on lui apprit assez de latin pour faciliter chez lui l'étude des langues les plus répandues en Europe qu'il sut parler presque toutes. On ne lui apprit point assez de mathématiques pour l'en accabler, mais on s'attacha à développer le

jugement naturellement sain dont il était doué. La manière presque toujours très-correcte dont il écrivait le français, son style dans lequel on rencontre à peine quelques tournures de phrases germaniques, tout jusqu'à son écriture moulée comme celle d'un expéditionnaire, lorsqu'il en avait le temps, tout prouve que son éducation avait été parfaitement soignée.

Voltaire a pu dire de lui avec vérité qu'il fut un homme de génie, un homme du monde et un homme de guerre. Ajoutons que bien que sa vie presque entière se soit passée dans les camps, il ne cessa jamais de se montrer plein d'urbanité, de bienveillance et de charité pour ses semblables. Il se servait sans doute de tous les moyens autorisés et nécessités par la guerre, mais sans jamais passer les limites de l'indispensable. Il refusa l'offre de l'artificier Torré qui lui proposait de se servir du feu grégeois dans ses expéditions. Il pensait que les bombes et les obus étaient plus que suffisants pour porter l'incendie dans les magasins et surtout dans les villes qu'il assiégeait.

Le baron de Lowendal voulut que son fils

Woldemar sût obéir pour apprendre à commander; il le fit servir en 1713 comme simple soldat dans les troupes impériales en Pologne; c'est au milieu des occupations d'un sous-officier et à quatorze ans qu'il traduisit un ouvrage écrit en portugais sur l'artillerie[1].

En 1715, Frédéric IV, roi de Danemark, faisait une guerre énergique à la Suède; il avait à se venger des conditions fort dures que Charles XII lui avait imposées en lui accordant la paix, et voulait profiter des revers que ce prince aventureux avait subis à son tour. La Baltique était le principal champ de bataille des deux nations ennemies. Le baron de Lowendal consentit à ce que son fils prît connaissance du service de la marine et allât combattre parmi ses compatriotes, mais il le fit accompagner de M. Janick qui joignait de l'expérience à beaucoup d'instruction, et qui devint depuis auditeur dans le corps des chevaliers gardes du roi de Pologne.

Woldemar monta sur un des vaisseaux de l'amiral Robe. Il se trouva à plusieurs combats li-

[1] *Biographie universelle.*

vrés sur les côtes de la Poméranie, à la défaite de l'amiral suédois de Sparre et à la prise de Marstrand ; il put assister à quelques-uns des exploits de Jean Wessel, qui sortit de la boutique d'un barbier, pour devenir vice-amiral de Danemark sous le nom de Tordenskiold[1], se signala par la plus brillante valeur, par des succès éclatants, échappa à tous les périls qu'il avait avidement cherchés pendant sa glorieuse carrière, et mourut à trente et un ans victime d'un duel avec un joueur de profession nommé le colonel Stahl.

La santé du jeune Woldemar ne pouvant se 1716.
prêter aux exigences du service maritime, il retourna en Saxe, entra comme cadet dans le régiment de Janus en garnison à Dresde, continua à étudier l'histoire, les mathématiques, l'art de l'artilleur et du génie militaire, et se prépara ainsi à profiter de l'exemple des grands maîtres qu'il devait avoir bientôt sous les yeux. Il avait le grade de lieutenant lorsqu'il partit avec le comte de Seckendorf[2], qui était destiné à la

[1] Ce nom signifie en langue danoise *Foudre-bouclier*.
[2] Voyez la note 2.

diplomatie, mais avait préféré le métier des armes et s'était déjà distingué au service de l'empereur d'Allemagne, et à qui ce prince venait de conférer le titre de feld-maréchal lieutenant de ses armées. Lowendal fut accueilli avec faveur par le comte de Stahremberg devenu feld-maréchal et président du conseil aulique de guerre après avoir fait des études chez les Jésuites pour entrer dans l'état ecclésiastique, et s'être signalé à la tête des armées autrichiennes. C'est dans le régiment d'infanterie de son nom que M. de Stahremberg nomma Lowendal capitaine commandant d'une compagnie, et il alla servir sous le petit abbé qui s'est fait si bien connaître comme un grand général sous le nom de prince Eugène.

L'empereur avait pris les armes pour soutenir les Vénitiens contre les Turcs qui voulaient leur reprendre la Morée et l'île de Corfou; prévoyant qu'ils chercheraient à envahir la Hongrie, il avait fait occuper, au confluent de la Save, dans le Danube, un poste avantageux.

Le prince Eugène arriva le 13 juillet 1716 à

Futack, précédé de sa renommée et accompagné de la plus brillante noblesse de l'Empire et d'autres pays de l'Europe. Le 3 août, il était devant Peterwaradin; il tint un conseil de guerre dans lequel plusieurs généraux opinèrent pour repasser le Danube. Ils objectaient l'énorme disproportion des forces respectives, et disaient (déjà à cette époque-là) que tous les Hongrois n'étaient pas bien intentionnés, et qu'il y en avait beaucoup qui n'attendaient qu'une occasion pour se rebeller[1]; nonobstant, Eugène ne voulut point se retirer sans combattre. Les Turcs passèrent la Save le 26 et le 27 juillet, au nombre de 150,000. Le prince Eugène, à la tête de 60,000 hommes, les attaqua dans la plaine de Peterwaradin[2], le 6 août. Les Allemands avaient d'abord obtenu des succès, mais les janissaires, ayant fondu sur eux avec furie, avaient percé leur ligne. Le prince Eugène profita de la faute commise par les Turcs, en lui prêtant le flanc, pour les faire charger par de l'infanterie et deux mille hommes de cavalerie,

[1] *Histoire militaire du prince Eugène*, par Dumont.

[2] Cette célèbre bataille s'appela aussi la bataille de Salen Kemen.

commandés par Jean Palfi, et les mettre en déroute. Il y en eut trente mille de tués ou noyés ; l'armée impériale n'eut que quatre mille hommes hors de combat. Le grand vizir, Coumourgi, mourut des blessures qu'il avait reçues dans la bataille. Fils d'un porteur de charbon, il avait été l'objet d'un de ces caprices de la fortune qui ne sont plus rares depuis la fin du dernier siècle, en France[1]. Le comte de Sigefried de Breuner avait été pris dans une reconnaissance faite par le maréchal comte de Palfi ; le malheureux prisonnier avait été chargé de chaînes, mais lorsque le grand vizir se vit vaincu et prêt à mourir, il le fit massacrer, afin, disait-il, que ce chien n'eût pas l'avantage de lui survivre.

Les impériaux, maîtres de son camp, s'emparèrent de cent soixante-quatre pièces d'artillerie, d'une quantité de munitions de guerre et de bouche, de chevaux, de buffles et de chameaux. Beaucoup de ces derniers animaux moururent parce qu'ils n'étaient pas traités et nour-

[1] Voyez la note 3 à la fin du volume.

ris à la manière orientale. On pouvait en acheter jusqu'à trois pour deux florins. Aussi les vainqueurs furent-ils fort satisfaits d'en vendre aux officiers turcs lorsqu'ils sortirent de Temeswar après la capitulation de cette ville. On leur vendit aussi sept cents chariots pris à Peterwaradin. Les chrétiens trouvèrent, sur les morts ou dans le camp, des armes, des harnois enrichis d'argent, d'or et de pierreries, et des tentes magnifiques. Un auteur observe que cela ne profita guère aux combattants, parce qu'en pareil cas toutes ces richesses se dissipent et disparaissent sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. Cela tient à ce que les armées, surtout après un combat, sont suivies d'une nuée de vautours et de juifs.

On bâtit, plus tard, une belle église sur le glorieux champ de bataille de Peterwaradin; mais un des premiers soins du prince Eugène fut d'y faire chanter un *Te Deum* au bruit d'une triple salve de cent pièces de canon. Lowendal avait eu l'occasion de voir une habile manœuvre triompher d'un ennemi infiniment supérieur en nombre, mais dépourvu de tacticiens;

il y vit aussi la démonstration d'une pieuse reconnaissance envers le Dieu des armées, et ce bon exemple ne fut pas toujours perdu pour lui.

Les religieux de l'ordre de Saint-François faisaient tous les ans une procession de Vienne à Notre-Dame-de-Zell, ou Mari-Zell, en Styrie. Une grille d'argent y fermait la chapelle de la sainte Vierge, l'autel, de même métal, qui lui était dédié, et un trésor composé d'objets précieux offerts par les cent mille pèlerins qui venaient tous les ans faire leurs dévotions dans ce lieu vénéré. Cette procession partit de Vienne le 4 septembre, en présence de toute la cour. Le 9, l'Empereur, l'Impératrice, veuve de l'empereur Joseph, et les quatre archiduchesses, assistèrent, avec tout leur cortége en grand gala, à la clôture des services célébrés à Vienne avec appareil, pour les officiers et les soldats morts pendant la campagne.

Par un esprit religieux chez les uns, chevaleresque chez les autres, nombre de volontaires, de la plus haute distinction, se trouvèrent réunis au camp qui se forma devant Temeswar, et

Lowendal put s'y faire connaître par une quantité d'étrangers marquants. Il s'y trouvait avec le prince Emmanuel, frère du roi de Portugal. Ce prince était venu de Paris, où il logeait chez le comte de Reybera, ambassadeur de sa nation; il avait fait tous ses apprêts de départ à l'insu de ce diplomate, et était passé près de Vienne sans s'y arrêter, dans la crainte de ne pas se trouver à la bataille de Peterwaradin qui était imminente; il s'y était exposé aux endroits les plus périlleux, contre le gré du prince Eugène. Depuis, il voulut être à la tranchée devant Temeswar; mais, comme il s'y rendait, son cheval fut tué d'un boulet qui le mit lui-même au lit pour quelques jours. Il revint à la fin d'avril à Vienne pour faire la campagne de 1717.

Un général espagnol, le comte d'Ahumada, s'était aussi éloigné de la péninsule pour guerroyer contre les ennemis du christianisme. On vit arriver à l'armée impériale le prince électoral de Bavière, le prince Ferdinand, son frère, les princes de Bevern, de Wirtemberg, de Culmback, de Lichtenstein, un prince de Saxe, le

prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, un duc de Holstein-Beck, deux princes de Ligne, les princes bohêmes de Lobkovitz, le prince de Pont et le chevalier de Lorraine, son frère, des seigneurs de tous les pays de l'Allemagne, le comte Hamilton, des officiers moscovites, le marquis d'Alincourt, petit-fils du maréchal de Villeroy, et son cousin l'abbé de la Rochefoucault, qui avait obtenu un bref du Saint-Père pour conserver encore pendant trois ans son abbaye du Bec[1], malgré le changement de profession qui lui permettait de faire la guerre aux infidèles; il avait pris, pour la circonstance, le titre de prince de Marcillac, mais il mourut à Bude le 18 juin.

Le prince de Dombés, fils du duc du Maine, et le comte de Charolais étaient venus se joindre à tous ces nobles volontaires. Ce dernier prince, à peine âgé de dix-sept ans, était le second fils du prince de Condé. Il avait profité d'une chasse dans la forêt de Chantilly pour s'échapper, et

[1] Elle lui valait 60,000 livres de rente.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire du prince Eugène*, par d'Artanville.

était sorti secrètement du royaume pour se rendre en Hongrie ; enfin les comtes de Croix et de Bonneval servaient comme généraux de cavalerie. Le dernier combattit cependant à pied à la bataille de Peterwaradin ; il se trouva séparé du corps qu'il commandait, se jeta dans une des tranchées des Turcs, avec deux cents hommes; il y fut enveloppé et renversé d'un coup de lance, mais il tua celui qui l'avait blessé, et parvint à se retirer suivi de vingt-cinq hommes seulement.

Les impressions d'une éducation très-religieuse ne s'étaient point effacées chez le prince Eugène ; il manifestait souvent des sentiments chrétiens. L'exemple de ce grand homme n'exerça pas la même influence sur ceux de M. de Bonneval et de M. de Lowendal ; le premier renia sa foi pour devenir pacha, et mourut renégat; le second termina sa glorieuse carrière en bon catholique ; il continua à s'instruire dans l'art militaire pendant le siége de Temeswar. Comme cette forte place est entourée de marais, il y reçut d'un grand maître des leçons qui lui servirent probablement, lorsqu'il assiégea Berg-

op-Zoom. Il n'était pas homme à négliger de s'instruire, dans les occasions qui lui étaient offertes. La tranchée fut ouverte le premier septembre ; un quartier du camp des chrétiens fut assailli avec fureur par plus de vingt-cinq mille chevaux ; mais les Turcs ne purent les forcer dans leurs retranchements. L'assaut fut livré inutilement le 1er octobre ; cependant la garnison, forte de douze mille hommes, capitula le 13, et abandonna cent trente-six pièces de canons et dix mortiers. Après ce nouveau succès, le prince Eugène laissa le commandement de l'armée au comte de Mercy, feld-maréchal.

1717. Le 7 mars 1717, on fit à Vienne par ordre de l'empereur des prières publiques pour le succès de ses armes. Toute la cour donna l'exemple, en se livrant à ces actes de dévotion qui se renouvelèrent en avril et en mai. L'empereur rendait en même temps des édits pour la réformation des mœurs. Il exhortait paternellement ses sujets à renoncer à tous les désordres que la paix, l'abondance et l'oisiveté enfantent, à implorer la miséricorde divine pour conjurer les périls auxquels la chrétienté était exposée de la

part de ses ennemis les plus acharnés. Le pieux monarque s'élevait contre les effets du luxe, les débauches et l'indécence dans les habits. Dieu le récompensa en lui accordant de nouvelles et éclatantes victoires.

Après avoir pourvu à la défense des frontières de l'Empire, le prince Eugène, qui avait à sa disposition une escadre, fit franchir le Danube à ses troupes sur des bâtiments de transport, protégés par ceux qu'il avait armés. Les princes français passèrent au second embarquement, ceux de Bavière au troisième. Belgrade, la clef de la Hongrie, fut investie, et les lignes de circonvallation commencées le 20 juin. Les Impériaux enveloppaient cette importante ville de guerre; mais l'armée turque, forte de 150,000 à 200,000 hommes, était arrivée le 30, et les avait cernés entre deux grands fleuves d'un côté, une citadelle formidable et un camp retranché de l'autre. Le président Hénault observe qu'Eugène se trouva dans la même position que César assiégeant Vercingétorix dans Alise et assiégé par les Gaulois. Le général autrichien avait appris, dans les Commentaires,

à ne pas désespérer même de la position la plus critique.

L'Europe entière avait les yeux fixés sur la périlleuse position de l'armée chrétienne. Son camp fut battu par deux cent cinquante pièces d'artillerie, en batterie sur les fortifications de la ville ou espacées le long des tranchées élevées par les Ottomans. Aux Tuileries, au Luxembourg, les nouvellistes décidaient du sort des deux armées. Les uns accusaient Eugène d'une audace irréfléchie, et dont il serait infailliblement puni; les autres disaient qu'un homme comme lui se tirerait toujours d'affaire. Mais à Vienne, les envieux de sa gloire se déchaînaient contre une témérité sans excuse, et la taxaient de démence. Nous verrons plus tard la même passion produire les mêmes effets à Versailles à l'occasion du siége de Berg-op-Zoom.

Le 4 août, le comte d'Estrade, qui tenait le prince de Dombes par le bras, eut une jambe emportée par un boulet, qui coupa en même temps le pied à un page du prince que M. d'Estrade entraîna dans sa chute. Il mourut de sa bles-

sure. Le chevalier de Laigle, volontaire français, perdit la vie dans cette journée.

Les assiégeants souffraient beaucoup du feu de toutes les batteries dirigées contre eux; leur nombre diminuait à vue d'œil; forts de quatre-vingt mille hommes au commencement des opérations, ils n'en comptaient plus que soixante mille à la mi-août; ils demandaient à grands cris la bataille. Leur général profita de leur impatience et d'un épais brouillard à l'aide duquel ils purent s'avancer beaucoup sans être aperçus. Le combat fut acharné pendant sept heures et le carnage affreux; les Bosniaques achevaient les Turcs blessés; ils laissèrent vingt mille morts sur le champ de bataille, et cent soixante pièces de bronze dans leur camp. Sept mille Impériaux et sept de leurs généraux furent tués. La garnison de Belgrade capitula le 18. La ville et le château étaient armés de cent soixante-quinze canons de bronze, vingt-cinq de fer et cinquante mortiers. Les cinquante-quatre pièces d'artillerie de la flottille turque tombèrent aussi au pouvoir des vainqueurs. Le butin fait dans le camp de l'armée de secours avait été immense. Un

ingénieur du régiment de Holstein avait passé aux Turcs, mais il s'était rendu depuis au camp du prince Eugène; il fut *empalé,* et tous les autres déserteurs pris furent pendus.

L'armée impériale perdit, à cette grande bataille, six mille hommes, et quinze officiers généraux furent mis hors de combat. Le prince de La Tour et Taxis, le jeune comte de Palfi, les comtes de Hauhen, feld-maréchal-lieutenant, furent tués; les marquis de Clerci et de Villette[1] éprouvèrent le même sort; le prince Eugène y fut blessé pour la treizième fois; les généraux Palfi, Montecuculli, d'Alberg, Walis et Eck, les princes de Lobkowitz, Frédéric de Wirtemberg et de Hesse-Cassel furent aussi blessés; le comte de Régal, général d'artillerie, eut la jambe emportée et ne survécut point à cette blessure.

Pendant ce siége, le général Marsigli avait eu l'ordre d'ouvrir la tranchée du côté de la Save; attaqué brusquement par quatre mille Turcs,

[1] Ce dernier était d'une maison toute différente de la famille des modernes marquis de Villette, connus par leurs excentricités et leur culte extravagant pour les reliques de Voltaire; ceux-ci devaient leur grande fortune à un trésorier de l'extraordinaire des guerres.

il voulait aller au-devant d'eux ; le comte Heister, colonel, était d'avis de les attendre; pendant qu'ils discutaient sur ce qu'il y avait à faire, les ennemis culbutèrent leurs travailleurs et leurs troupes qui lâchèrent pied; ils s'efforçaient de les contenir quand ils furent enveloppés et massacrés.

Woldemar, capitaine de grenadiers, avait sans doute saisi toutes les occasions de se signaler pendant cette campagne ; mais, si les biographes ont dit et répété que, dès cette époque, le prince Eugène avait pronostiqué qu'il deviendrait un grand général, nous avouerons qu'il est difficile de croire qu'un officier de dix-sept ans ait pu donner lieu à un pareil jugement.

Les soldats victorieux furent d'abord mécontents d'avoir à nettoyer les ruines de la ville de Belgrade ; mais, comme ils y découvrirent toutes sortes de bijoux, des vases et des sacs pleins d'or et d'argent, ils cessèrent bientôt de murmurer. Un fantassin trouva un très-beau rubis que le prince Eugène lui paya trois cents ducats.

Le prince fit chanter un nouveau *Te Deum*,

dont les accents retentirent jusqu'à Vienne, où ils couvrirent la voix odieuse de ses détracteurs. La campagne qu'il avait faite s'était terminée par la prise de Sémandria et de Sabacz, et quoiqu'un de ses lieutenants eût été obligé de renoncer au siége de Zwornick, elle avait été assez brillante pour être acclamée par toute l'Europe. On avait vu l'illustre vainqueur des Ottomans s'occuper pieusement, après le siége de Belgrade, à faire enterrer les morts et à soigner les blessés pour lesquels il n'épargnait pas sa bourse.

Le saint-père lui envoya le chaperon et l'estoc ou glaive bénis, que d'autres papes avaient décernés à plusieurs empereurs d'Allemagne, et le prince les revêtit au milieu des pompes d'une grande et belle cérémonie religieuse, présidée par l'évêque de Javarin.

Les Ottomans admirèrent leur vainqueur; ils lui offrirent un sabre, symbole de la valeur, et des turbans, pour indiquer, lui dit l'officier chargé de les lui présenter, l'étendue de son génie, la sagesse de ses conseils et de sa prudence dans l'exécution; tous ces honneurs rendus à un héros enflammèrent sûrement l'imagination du jeune

Lowendal. Après le siége de Temeswar et la clôture de cette brillante campagne, il retourna en Pologne; il devait plus tard faire encore la guerre aux Turcs, mais sous un général beaucoup moins habile, et moins exemplaire.

CHAPITRE II.

Woldemar de Lowendal fait la guerre en Sicile, et se distingue dans tous les combats qui s'y livrent. — Il revient en Pologne et brille dans les carrousels comme dans les camps. — Il va combattre en Corse, et revient en Pologne. — Il défend Cracovie. — Cause de son départ pour la Russie.

—

Le cardinal Albéroni avait l'ambition de rendre à la dynastie française régnante en Espagne le lustre dont ce pays avait resplendi. En 1717, une escadre espagnole, qui semblait destinée à secourir les Vénitiens contre les Turcs, avait débarqué huit mille hommes dans l'île de Sardaigne dévolue à la maison d'Autriche, par le traité d'Utrecht, et ces troupes s'en étaient rendues maîtresses. Depuis, l'Espagne céda cette île à la maison de Savoie, en échange de la Sicile; 1717.

mais en 1718, par un de ces traités dits secrets, quoiqu'ils ne le restent jamais, le duc de Savoie avait cédé la Sicile à la maison d'Autriche pour la faire renoncer à ses droits sur la Sardaigne[1].

Un traité d'alliance entre la France, l'Empereur et l'Angleterre, conclu le 2 août à Londres, stipulait que l'Autriche renoncerait à ses droits sur l'Espagne, et Philippe V à ses prétentions sur les provinces d'Italie et de Belgique, possédées précédemment par la monarchie espagnole, et ce prince avait rejeté ces conditions. Il s'agissait pour lui d'abandonner les plus belles provinces de l'Italie, que les rois ses prédécesseurs avaient possédées pendant deux cents ans. Le roi d'Angleterre voulut le contraindre à adopter le traité de Londres. Une flotte de vingt-six vaisseaux prit ou détruisit presque celle de l'Espagne dans la mer de Sicile; mais le marquis de Lede débarqua dans cette île et s'y maintint.

C'est dans ces circonstances que le comte de Seckendorf, devenu feld-maréchal lieutenant au service de l'Autriche, reçut le commandement des troupes de cette puissance, destinées à dis-

[1] Consulter l'*Hist. générale de Sicile*, par de Burigni.

puter la Sicile aux Espagnols. Comme il n'avait eu qu'à se louer d'avoir patronné le baron de Lowendal auprès du comte de Stahrenberg et du prince Eugène, il l'engagea à partager avec lui les périls de cette expédition, et l'y trouva parfaitement disposé. 1719.

Les Espagnols s'étaient emparés de Messine le 29 septembre 1718; le marquis de Lede avait ensuite marché sur Milazzo, où les intelligences qu'il avait dans la place lui avaient fait espérer d'entrer facilement. Il fut attaqué le 15 octobre par onze mille Allemands débarqués sous les ordres des généraux Caraffa et Veterani.

Après avoir été employé à Naples et en Sardaigne, M. de Lowendal était entré en Sicile avec le régiment de Guido Stahrenberg. Les bâtiments d'embarquement portant les quatre régiments commandés par M. de Seckendorf avaient été dispersés par une tempête furieuse. Ce général eut beaucoup de peine à ravitailler Milazzo et à la mettre dans un meilleur état de défense en attendant le comte de Mercy [1]. M. de Lowendal

[1] Florimond-Claude de Mercy, l'un des trois feld-maréchaux de cette maison que la Lorraine a produits, et dont le nom a été ajouté à celui d'Argenteau par l'effet d'une adoption.

assista à la défaite que les Espagnols firent éprouver aux Impériaux devant cette ville et s'y trouva renfermé durant le siége qui suivit cette action.

M. de Mercy n'arriva en Sicile qu'au commencement du printemps de 1719 pour commander l'armée, grossie de troupes venues du Milanais. Il s'opposa à ce que le marquis de Lede reçût des renforts, et se prépara à attaquer les Espagnols occupés au siége de Milazzo, que le général Zumjungen soutenait avec beaucoup de vigueur. Cependant les préparatifs du feld-maréchal autrichien furent longs, car ce ne fut que le 26 octobre que le marquis de Lede se retira devant des forces très-supérieures; il laissait dans son camp tous ses malades et ses blessés, en priant le comte de Mercy et le gouverneur de la ville de les traiter avec humanité.

On a prétendu que l'infidélité du secrétaire du général espagnol fut une des principales causes de la longueur du siége de Milazzo, parce qu'il avertissait les assiégés de toutes les attaques méditées contre la place, et qu'on les trouvait toujours prêts à défendre les postes que les assiégeants projetaient d'attaquer.

Le marquis de Lede se fortifia à Villafranca; il fut attaqué le 14 juin 1719; un combat opiniâtre dura cinq heures. Les pertes de part et d'autre s'élevèrent à six mille hommes. M. de Mercy fut vainqueur à Villafranca; mais, blessé d'un coup de mousquet dans les reins, il se retira à Reggio en laissant le commandement à M. Zumjungen. Ce général sut maintenir une communication libre avec la mer, et resserra les Espagnols dans Messine. La ville ne se défendit pas longtemps; elle se préserva du pillage en payant aux victorieux un million d'écus. La garnison se retira dans la citadelle, où le marquis de Spinola commandait. La tranchée fut ouverte devant le château le 9 août. Les assiégés firent une belle défense jusqu'au 18 octobre. Lorsqu'ils se rendirent, ils n'avaient plus que quatre barils de poudre. M. de Lowendal, chargé de la direction des siéges de deux forts appelés Castellazo et Gonzague, montra là ce qu'il a toujours fait voir, de l'habileté et une noble ardeur.

Le maréchal de Mercy occupa Palerme et la Sicile tout entière. M. de Lowendal y resta 1721.

jusqu'en 1721. En retournant en Allemagne avec les troupes autrichiennes, il parcourut l'Italie, en cherchant partout à s'instruire.

En 1722, il rentra au service de l'électeur de Saxe, Auguste II, roi de Pologne, avec le grade de colonel. Au mois de janvier 1723, il fut employé avec celui de brigadier-général aux chevaliers-gardes; il épousa Théodore-Eugénie, née baronne de Schmettau, dont il eut deux filles. Le duc de Luynes rapporte, dans ses Mémoires, qu'à Dresde, où elle résidait, et où elle a tou-
1722-1729. jours été fort respectée, on l'appelait madame la Maréchale, quoiqu'elle eût été répudiée longtemps avant que son mari eût atteint cette dignité. Le roi de Pologne donna à son époux, en 1724, le commandement d'un régiment d'infanterie en garnison à Dresde, à son retour de Prague, où il avait assisté au couronnement de Charles VI. L'Empereur l'avait accueilli avec faveur, parce qu'il savait qu'il l'avait bien servi en Sicile, ce qui disposa M. de Lowendal à le servir encore par la suite.

M. de Lowendal profita de la paix pour voyager; il avait le besoin de l'activité; mais il se

retrouvait à Dresde quand il devait y avoir des carrousels ou des tournois, et se fit remarquer par son adresse dans les brillantes fêtes qui eurent lieu de 1725 à 1729. Le roi Auguste avait commandé une armée impériale contre les Turcs; il avait été vaincu et vainqueur des Suédois; il partageait sa vie entre les soucis de l'ambition, les plaisirs, et les goûts d'une humeur guerrière; il protégeait les sciences, les lettres et les arts. Sa cour était fort brillante. Il voulut que le camp de Mulsberg, rassemblé sur les bords de l'Elbe, en 1730, réunît un appareil de fêtes aux exercices militaires.

Ce camp se trouvait formé dans un moment où l'Empereur était disposé à faire la guerre à la France et à l'Espagne, et où il espérait le secours du roi de Pologne. C'en était assez pour engager le roi de Prusse à le visiter; il y arriva avec Auguste. Les troupes y exécutèrent le simulacre de combats, de passages de rivières et de retraites. Le baron de Lowendal se fit distinguer, dans les revues, par la belle tenue de son régiment, et, dans les manœuvres, par la rectitude des mouvements qu'il eut à ef-

fectuer; mais il eut là, sous les yeux, l'exemple d'un luxe exagéré qui ne fut pas sans influence sur ses habitudes; son caractère généreux ne le disposait que trop à la prodigalité.

Un journal du temps[1] a raconté que, dans la cavalerie saxonne ou polonaise, le cheval de chaque sous-lieutenant et le harnachement du cheval valaient au moins 1,000 écus (plus de 8,000 fr. d'aujourd'hui). Dans le quartier du roi, il y avait trois tables dressées, chacune de vingt-quatre couverts, garnies en vaisselle d'or, et trois cents couverts en argent. Les tentes de ce quartier étaient estimées 10,000,000. Indépendamment des troupes, il y avait dedans ou autour du camp, 300,000 personnes, attirées par le commerce ou par l'intérêt que présentait ce spectacle. Il y eut une fête sur l'Elbe; un gros bâtiment, nommé le Bucentaure, y parut escorté de quinze autres, illuminés et chargés de banderoles; la journée se termina par un feu d'artifice. Le 26 juin, le roi traita son armée entière. Les fêtes furent terminées

[1] *Journal historique* d'août et septembre 1730, cité par le père Barre.

par une chasse où l'on tua 1,100 cerfs, biches, chevreuils ou sangliers.

Les plaisirs d'une cour somptueuse et voluptueuse ne purent captiver le baron de Lowendal au point d'effacer chez lui l'esprit guerrier qui devait le conduire à la gloire. Cependant il eut une fâcheuse occasion d'exercer sa valeur pendant la paix. Un capitaine dans les gardes du roi de Pologne s'était permis des propos déplaisants sur le baron de Lowendal, grand-maréchal de la cour; Woldemar n'était pas homme à souffrir impunément qu'on manquât à son père; il attaqua un jour le médisant, le contraignit à descendre de la chaise à porteurs dans laquelle il se rendait au palais, et lui fit mettre l'épée à la main en pleine rue[1]. Il put presque aussitôt employer autrement son courage. Il était général-major et inspecteur-général de l'infanterie saxonne depuis 1723, mais 1730-1731.
le service militaire, en temps de paix, ne pouvait satisfaire ses goûts; il alla chercher de nouveaux combats en Corse, où il resta en 1730 et 1731. Les habitants de cette île souf-

[1] *Mémoires manuscrits* du comte de Lowendal. V. la note 4.

fraient très-impatiemment le joug que Gênes leur avait imposé. Il y avait là un frottement de républicains contre républicains ; on n'adopte guère leurs idées que dans l'espoir de dominer les autres ; cette disposition se retrouve chez les particuliers comme chez les peuples qui préfèrent le gouvernement de plusieurs à celui d'un seul. Si les Corses ne pouvaient aspirer à maîtriser les Génois, ils prétendaient à une indépendance que l'âpreté de leurs montagnes et de leur caractère n'a jamais pu protéger efficacement. Le prélèvement d'un impôt prolongé, malgré les promesses qui leur avaient été faites, et exigé avec la dernière rigueur, souleva 5,000 d'entre eux ; ils saisirent de vieux fusils, des lances rouillées, de vieilles haches, des bâtons, assaillirent Bastia, s'y emparèrent des meilleures armes, les distribuèrent à 15,000 de leurs compatriotes, et assiégèrent le gouverneur Pinelli dans le château de la capitale, qui rentra cependant en possession de la ville. Un guet-apens, tendu par les Génois à Pompiliani, chef des insurgés, et dont son lieutenant Fabio avait été victime à sa place, la capture de Pompiliani,

étranglé dans sa prison, avaient concouru à exalter de plus en plus, contre leurs oppresseurs, la haine dont les Corses ne se sont montrés que trop longtemps susceptibles. Le sénat de Gênes, n'ayant pas de forces suffisantes pour les réduire, résolut de prendre à sa solde des troupes impériales. Elles débarquèrent au nombre de 8,000, sous les ordres du baron de Wachtendonck, et dégagèrent Bastia; mais, quoique renforcées par 2,000 Impériaux et des Suisses, elles furent à peu près anéanties par les insulaires, et leur général obligé de capituler.

A la suite d'une trêve mal observée de part et d'autre, la guerre se ralluma. Les Génois avaient acheté un nouveau secours de l'Empereur, 1,500 recrues, amenées par Wachtendonck, avaient précédé 6,400 hommes qui débarquèrent à Bastia et à Calvi, sous les ordres du prince Louis de Wurtemberg et du baron de Schmettau. Plusieurs officiers de distinction avaient voulu faire partie de cette expédition comme volontaires[1]; le baron de Lowendal s'é-

[1] *Histoire universelle*, par une société de gens de lettres. Paris, 1786.

tait trouvé tout disposé à en partager les chances avec son beau-frère le baron de Schmettau. Frédéric-Guillaume, qui avait préparé les triomphes de son fils en lui léguant de bonnes finances et une bonne armée, avait dû, pendant son séjour au camp de Muhlberg, regretter de ne pas pouvoir faire entrer dans le régiment de géants qu'il recrutait dans toute l'Europe, le baron de Lowendal, grand de près de six pieds; mais il l'avait sans doute principalement distingué à cause de la manière dont il menait son régiment. Le roi de Prusse lui confia plusieurs officiers de sa nation pour faire la guerre avec lui en Corse, ne croyant apparemment point pouvoir les placer à meilleure école.

Eberhard-Louis, duc de Wurtemberg, était un prince rompu à la guerre; il avait, dans les armées de l'Empereur, le grade de feld-zeugmeistre[1]; sa conduite en Corse prouve qu'il avait autant de prudence que de valeur; cependant ses premières opérations dans l'île n'eurent point de succès. Les insurgés avaient rassemblé un conseil composé de leurs chefs, de leurs curés

[1] Général d'artillerie.

et de moines, où il fut résolu que le premier qui parlerait de traiter avec l'ennemi périrait, et que tous les hommes valides s'exposeraient à mille morts sans mettre bas les armes. Ils s'étaient fortifiés dans les cantons de Vescovato et de Balagna. Une attaque contre un poste avancé dépendant de Balagna fut repoussée avec perte.

Le lendemain, le duc de Wurtemberg se dirigea, avec 4,000 hommes, sur Calmizano, place fortifiée par les Corses; il lui fit donner plusieurs assauts; repoussé avec perte de plusieurs centaines de morts, parmi lesquels se trouvaient deux colonels, il fut contraint de se retirer à Calvi. Une diversion tentée par le baron de Wachtendonck ne réussit pas mieux, et il se replia sur Bastia.

Cependant le duc de Wurtemberg, ayant obtenu de l'avantage dans la province de Balagna, prit des mesures conciliatrices : il offrit, au nom de l'Empereur, une amnistie générale pour tous ceux qui déposeraient les armes. Ses paroles, pleines de sagesse, amenèrent la conclusion d'un traité que les *perfides* Génois n'observèrent pas mieux qu'à l'ordinaire. Ils préparè-

rent ainsi de nouvelles commotions dans l'île de Corse; mais le récit des révolutions qu'elle subit s'écarterait trop de notre sujet pour trouver place ici.

Le suffrage universel n'est pas indispensable pour amener les plus étranges révolutions; il a suffi que le suffrage restreint à la noblesse décidât du sort de la couronne en Pologne pour qu'elle devînt le prix de l'or de l'étranger ou de ses intrigues. Après la mort d'Auguste II[1], la diète avait statué que les seuls piastes ou gentilshommes polonais, nés de pères et mères catholiques, pourraient prétendre à la couronne, et Stanislas Leczinski avait été élu; mais l'électeur de Saxe, fils d'Auguste II, appuyé par la Russie, lui enleva ce trône chancelant. Manstein rapporte qu'avant que Lascy, suivant les ordres de la czarine, eût mis la couronne sur la tête de l'électeur, les Polonais avaient signifié aux ministres des cours de Russie et de Saxe de cesser leurs intrigues et de sortir de Varsovie dans un délai déterminé, et que lorsqu'il fut expiré[2]

[1] 1er janvier 1733.
[2] Le 29 septembre 1733.

sans qu'ils eussent obtempéré à cette signification, le palais du *comte de Lowendal, le cadet,* second ambassadeur russe, avait été pillé. Manstein a commis une erreur; le baron de Lowendal et son fils étaient attachés à la maison de Saxe, il est vrai, mais ils étaient généralement aimés et estimés en Pologne. C'est le nom de Lowenwolde que Manstein devait écrire.

Cependant Stanislas avait de zélés partisans; l'archevêque de Lemberg avait été nommé, par ce prince, primat du royaume; Auguste avait fait enlever ce prélat et l'avait remplacé par Szembeck, évêque de Cujavie et oncle de la personne que Woldemar de Lowendal devait épouser plus tard. Woldemar servit d'abord sous les ordres du duc de Saxe-Weissenfels; il eut ensuite le gouvernement de Cracovie, dont le général saxon Dieman s'était rendu maître. Quoique la garnison de cette ville fût affaiblie et peu nombreuse, il la défendit avec succès contre le wayvode de Kiovic[1] qui avait cherché à le surprendre; il avait dirigé

[1] Wayvode et Palatin sont absolument synonymes; c'étaient des gouverneurs militaires de province.

trois attaques contre la place et pratiqué des ouvertures dans les murs, lorsque M. de Lowendal fit une vigoureuse sortie et le contraignit à battre en retraite avec une perte considérable. Le baron de Lowendal fut au nombre de ceux qui signèrent le traité de pacification de la Pologne. Quoiqu'il eût le grade de général-major, il prit le commandement d'un régiment dont le prince Guillaume de Saxe-Gotha avait été colonel. M. de Lowendal obtint presque aussitôt la permission de faire une campagne sur le Rhin, avec l'armée impériale; il y
1734. conduisit l'infanterie auxiliaire de Saxe, et se retrouva sous les ordres du prince Eugène, qui avait été obligé de se retrancher à Heilbrun, par les manœuvres du maréchal de Berwick. La carrière de ce grand homme fut terminée, comme on le sait, devant Philisbourg. Une perte aussi regrettable n'empêcha pas les Français, commandés par le savant d'Asfeld, de s'emparer de cette importante forteresse; elle était défendue par une très-forte garnison, et par le baron de Vutghenau, un des plus habiles officiers de l'armée impériale. Eugène, vainqueur en tant

d'occasions, craignit d'être trahi par la fortune, et il resta sur la défensive. M. de Lowendal retourna en Saxe, décoré de l'ordre de Saint-Hubert, que l'électeur palatin lui avait conféré; mais M. d'Asfeld avait été nommé maréchal. M. de Lowendal avait appris ce que le mérite pouvait valoir en France, et il s'en souvint plus tard.

En novembre 1735, le baron de Lowendal 1735.
accompagna Auguste III dans le premier voyage qu'il fit en Pologne. Ce prince conclut un traité qui fut signé par le général major de Lowendal, chevalier de l'ordre de Malte et de celui de Saint-Hubert, par Simonis, ministre plénipotentiaire du roi Auguste, par Bachmetow, général major des armées de l'impératrice de Russie, et Golembiowski, son ministre résident auprès de la république polonaise, et enfin, au nom de l'armée de la couronne par son commandant en chef le comte Potocki, le Castellan Kochanowski, Guillaume Mier, général major de la cavalerie, Antoine Ossolinski, staroste de Prilustz, et Malinski, staroste. Cependant la diète de pacification, conclue en 1736, ne réconcilia pas la nation

avec le roi qui lui avait été imposé par la Russie; cette même diète fit une loi qui mettait à prix la tête de quiconque à l'avenir appellerait des troupes étrangères dans le royaume pendant un interrègne, et en reconnaissant Auguste pour roi, cette diète prononça en sa présence la peine de mort contre les infâmes qui par la suite imiteraient son exemple.

Il y avait entre les partisans de Stanislas et d'Auguste une animosité qui se manifestait sans cesse. M. Chodzko a rendu compte d'une altercation qui eut lieu chez le roi; ceux qui avaient servi son adversaire ne lui dissimulaient point leurs sentiments à lui-même. L'évêque de Posnanie ayant plaisanté Mielzinski Castellan de Rypin, sur ce qu'ils se trouvaient l'un à côté de l'autre à la table du roi, Mielzinski lui dit qu'il aimait mieux y paraître en homme de cœur, qu'en lâche courtisan, traître à sa patrie, et sur un mot de mépris il donna un soufflet à l'évêque. Le roi en fit un reproche au Castellan, qui lui répondit : « On ne peut être maître de soi lorsqu'on est provoqué par un perfide qui a osé appeler les Moscovites contre un roi que la



nation venait de se donner, et qui est cause que Stanislas ne règne pas aujourd'hui en Pologne. » Auguste garda le silence, et le courageux Castellan en fut quitte pour garder pendant un mois les arrêts qui lui furent infligés par le baron de Lowendal, grand maréchal de la cour.

A la suite des négociations auxquelles son fils Woldemar de Lowendal avait été mêlé, comme il avait l'amour de la gloire, mais le goût des plaisirs, il prit part à ceux dans lesquels le nouveau roi de la Pologne l'énervait en entretenant dans la noblesse de ce pays des habitudes de luxe et de dissipations désordonnées.

Au printemps suivant Lowendal se rendit en 1736.
Saxe, et en partit le 12 août avec le comte Sulkowski, les colonels de Cronhielm et de Rex, pour servir comme volontaire dans l'armée autrichienne rassemblée sur le Rhin; mais cette armée et les troupes françaises restèrent en observation : ils revinrent à Varsovie.

Un des plus grands regrets des catholiques, c'est que parmi leurs frères dissidents il y en a qui se permettent le divorce, l'une des principales causes de leur séparation de l'Église ro-

maine ; il entraîne la dégradation souvent très-injuste de la mère aux yeux de ses propres enfants, souvent aussi leur abandon par leur père, qui s'aliène alors les affections les plus naturelles et les plus douces.

Nulle part on n'a autant abusé du divorce qu'en Pologne. De là anarchie dans les familles comme dans l'État, où la couronne se vendait, libre cours donné aux passions, désordre de toutes espèces, dissipation des fortunes, luxe, misère, ruine du pays.

En 1736, Jean-Clément, comte Branicki, grand général de la couronne, résidait à l'arsenal de Varsovie, en qualité de grand maître de l'artillerie; il avait épousé Élisabeth, née comtesse de Szembeck, d'une maison qui a produit un chancelier et un évêque primat de Pologne, alliée à celle de Potocki et aux Jablonowski; elle était fille unique de François Szembeck, grand maître des cérémonies de la cour, et de Madeleine Tarlo, d'un nom resté illustre en Pologne. Le duc de Luynes a écrit que le comte Branicki avait toutes les qualités recommandables, sauf celle qui est bien de quelque prix

aux yeux d'une jeune femme, il était d'un âge très-mûr; d'autres ont avancé qu'Élisabeth avait eu à se plaindre de sa dureté. Quoi qu'il en soit, M. de Lowendal, épris d'elle, l'enleva sans avoir besoin de faire l'essai de son talent pour prendre les places fortes; il paraît qu'il n'eut pas besoin d'enfoncer les portes de l'arsenal, pour s'emparer d'une personne dont le cœur lui appartenait déjà; ils se rendirent à Saint-Pétersbourg, où ils se marièrent publiquement. Le duc de Luynes a écrit longtemps après qu'ils paraissaient continuer à s'aimer beaucoup; ils n'avaient rien de mieux à faire. Devenus catholiques, ils considéraient sans doute leurs premiers mariages contractés hors de l'Église comme nuls. Heureux ceux qui observent ses lois inflexibles! elles préviennent l'examen de semblables questions.

CHAPITRE III.

Le baron Woldemar de Lowendal entre au service de la Russie. — Il fait la guerre contre les Turcs sous les ordres de Munich. — Caractère de ce feld-maréchal. — État de la cour de Saint-Pétersbourg.

Quand une forêt a été longtemps ravagée par les bestiaux, on lui fait subir des coupes rapprochées; elle renaît et s'épaissit; la race humaine ne peut subir impunément un semblable régime. Pendant plus de vingt ans la réquisition et la conscription ont anéanti la fleur de la jeunesse en France; les résultats de cette moisson d'hommes, sont visibles pour tous; cependant il y a toujours de l'énergie chez nos soldats, on voit même quelques jeu-

nes gens se soustraire volontairement à la fainéantise ruineuse des clubs. Tout n'est pas désespéré pour la France, quoique la jeunesse y soit déjà bien vieille, si elle est gouvernée sagement. Au milieu du dix-huitième siècle, les populations de la Russie n'avaient rien perdu de leur énergie; l'empire turc, agonisant aujourd'hui, faisait encore acte de vigueur, il levait de puissantes armées composées de braves combattants. La guerre entre ces deux peuples ne pouvait être que très-acharnée et sanglante; mais les Ottomans devaient céder la victoire aux Russes, commandés par des généraux plus manœuvriers et tacticiens que les leurs, sans être cependant tous bien habiles.

Munich eut la direction de l'armée moscovite. Nous devons rappeler quel était cet homme, dont le bonheur étonne plus que les revers qui lui succédèrent, et donner même quelques aperçus de l'état moral de la Russie, à l'époque où Woldemar de Lowendal allait servir cette puissance. « Ce fut, dit M. Castera[1], à l'école de

[1] Nous ne citerons pas deux fois l'histoire de Catherine II; c'est plutôt celle des boudoirs des impératrices de Russie.

Munich et de la victoire que se forma ce Lowendal qui s'immortalisa par la prise de Berg-op-Zoom. » Ce ne fut point cependant, comme le dit cet auteur, à l'école de Munich que M. de Lowendal devint si habile. Le général russe a trop prouvé, à Dantzic surtout, qu'il ne s'entendait guère aux siéges; mais, en servant sous lui, le baron de Lowendal reçut d'excellentes leçons, car il apprit à éviter tous les défauts de ce maréchal. Il le vit faire la guerre à coups d'hommes, en ne comptant absolument pour rien la vie de ses soldats, et l'on n'a pas connu un général plus soigneux que M. de Lowendal de la conservation des siens. La vie de Munich a été écrite par M. de Halem, son compatriote et naturellement porté à adoucir les teintes du portrait qu'il en a fait; cependant il les laisse assez apercevoir pour qu'on distingue facilement la dureté des traits de l'original. Nous suivrons cet auteur, qui nous paraît plus véridique que les panégyristes ne le sont habituellement.

Burchard-Christophe de Munich était né dans le pays d'Oldembourg; son père, après

avoir été capitaine de cavalerie au service du Danemark, était rentré dans sa patrie et y était devenu inspecteur général des digues. Le jeune Munich étudia sous lui l'art de l'ingénieur, apprit le latin, le français, voulut se former pour la guerre, alla l'étudier dans l'armée de Louis XIV, mais quitta le service de la France pour entrer dans les troupes de Hesse-Darmstadt. Capitaine à dix-sept ans, il faisait, en 1706, la guerre aux Français en Italie, sous le prince Eugène. Tenu pour mort d'une grave blessure reçue à la bataille de Denain, il fut cependant transporté à Paris, et y apprit à vénérer Fénelon, dont les vertus restèrent toujours gravées dans sa mémoire.

Munich quitta le commandement du régiment de Kettler, pour entrer au service du roi de Pologne en 1716, en qualité de colonel, devint major général en 1717, et forma le corps de la garde de la couronne. Il jouissait d'une assez grande faveur à la cour de Dresde, mais les gens d'humeur batailleuse ont de la peine à la réprimer en temps de paix; Munich eut plusieurs querelles, et un duel avec le colonel Bon-

nefoux [1], le chef du corps français attaché à la garde de la couronne. *Dieu l'a couché sur le carreau,* écrivait-il à son père. Si un homme de cœur se trouve dans la nécessité de défendre son honneur, il le déplore, mais si Dieu souffre que le bras d'un duelliste atteigne son but, il ne le dirige pas, et la preuve, c'est qu'il arrive souvent que l'offensé est victime en pareil cas. Munich croyait avoir à se plaindre du comte de Fleming, en possession de la faveur du roi de Pologne ; il quitta son service pour aller en prendre en Russie. Le prince Dolgorucki lui avait proposé le grade de lieutenant général. En attendant que le czar Pierre réalisât l'espérance qui lui avait été donnée, Munich s'était amusé à dessiner l'élégant clocher de l'église Saint-Pierre, qui fut foudroyé quelques jours après. L'empereur désirait s'en rappeler la forme ; un de ses favoris se souvint d'en avoir vu le plan chez Munich, le porta à son maître, et le lendemain le dessinateur fut nommé lieutenant général. Un

[1] M. de Halem a écrit Bonnfous, mais le nom de Bonnefoux était celui d'une famille ancienne à laquelle appartenait le baron Bonnefoux, préfet maritime du cinquième arrondissement en 1815.

coup de tonnerre lui valut une grande fortune et d'affreux revers.

Il fut d'abord employé à rendre la Newa navigable, du lac Ladoga à la Baltique. Pierre le Grand attachait la plus grande importance à un canal qui devait vivifier sa nouvelle capitale; le plan conçu par Munich acheva de lui attirer la faveur du czar, Catherine et Pierre II la lui conservèrent. Devenu feld-maréchal avant d'avoir commandé un seul peloton russe, il échappa d'abord à tous les dangers de la cour de Russie, même à celui de devenir l'un des bouffons d'Anne Iwanowna[1].

Munich, après avoir excité les inquiétudes jalouses du fils d'un pâtissier dont Pierre le Grand avait fait son premier ministre[2], inspira la même

[1] Levesque attribue à cette faible princesse une douceur de caractère dont il donne un singulier exemple. Anne avait six bouffons, plusieurs d'entre eux étaient des seigneurs russes disgraciés : le knaïs Wolkonski, un Apraxin et un prince Galitzin dont le crime était d'avoir embrassé le catholicisme. La czarine le condamna à épouser une fille du peuple; elle fit accompagner par un grand cortége ce triste couple renfermé dans une cage portée par un éléphant; leur suite se composait de trois cents personnes montées dans des traîneaux attelés de bœufs, de rennes, de chiens, de boucs et de porcs, jusqu'à un palais construit avec de la glace, et où tous les meubles, jusqu'au lit nuptial, étaient de glace. Ce fut pendant le rude hiver de 1740 que l'impératrice se donna ce joyeux passe-temps.

[2] Mentschikoff.

méfiance à Biren : c'était le petit-fils d'un palefrenier de Jacques III de Courlande, le dernier prince de la maison de Kettler; Anne en fit son favori, un duc de Courlande et un régent de l'empire moscovite. Celui-ci envoya Munich en Pologne en 1734, et plus tard en Crimée; car ce fut un homme plus à sa main, prêt à tout oser pour faire fortune, un général russe nommé Bismarck[1], que l'odieux Biren chargea en 1737 de s'emparer en son nom de la Courlande.

Après avoir obtenu des succès contre les Turcs, Munich renversa le régent, qui l'avait emporté en cruauté sur Mentschikoff; il le fit conduire en Sibérie, et devint premier ministre. Quoique déjà disgracié par la mère du jeune empereur Iwan, il fut mis en jugement après l'ascension d'Élisabeth au trône, condamné à être écartelé, et ce ne fut qu'au pied de l'échafaud qu'il apprit que ce supplice était commué en un exil en Sibérie. Il y passa vingt

[1] La note 5 concerne un autre comte Bismarck; celui d'aujourd'hui n'est pas le premier de ce nom qui ait su faire voter à la façon des Piémontais. Le général russe de son nom avait posté de la cavalerie dans le cimetière et les rues de Mittau, pour aider l'élection de Biren dont il était beau-frère : ils avaient épousé tous deux mesdemoiselles Treiden.

ans, et gagna sa vie en donnant des leçons de mathématiques et en vendant du lait. Chemin faisant pour aller remplacer Biren dans la maison qu'il avait fait construire pour lui à Perim, il rencontra cet autre favori de la fortune, dont elle avait fait aussi une victime, mais qui rentrait dans ses bonnes grâces en Russie; ces deux hommes se saluèrent en silence. Biren avait appris dans un court exil à réprimer son orgueil; Munich devait expier le sien par de beaucoup plus longues épreuves. Il eut du moins un mérite, devenu de plus en plus rare chez les ambitieux, il respecta le serment qu'il avait prêté au czar Pierre III, et ne le trahit point au profit de l'hypocrite Catherine II, surnommée la Grande, quoiqu'elle ait été la honte de son sexe.

M. de Halem dit que Munich pacifia la Pologne, mais il usa pour cela des moyens qui ont continué à être en usage de la part des Russes dans ce malheureux pays. La première chose qu'il fit en prenant la direction du siége de Dantzig fut de menacer ses habitants, s'ils persistaient dans leur opiniâtreté, de ravager leur ville, et *de faire expier aux enfants et petits-*

enfants le crime de leurs pères (textuel). Après la capitulation, il leur imposa une contribution de deux millions ; il avait osé mettre à prix la tête du roi Stanislas, sans respect pour sa dignité et pour le noble caractère que cet excellent prince avait fait connaître.

Tous les auteurs se sont accordés pour représenter Munich comme un homme éclairé, courageux, respecté, obéi, aimable quand il voulait, très-souple dans l'occasion, mais habituellement rude, présomptueux, fier, impérieux, et prodigue du sang humain. Il y avait chez lui un désir de renommée et une ambition démesurés.

Pendant la campagne de 1736, le général major Hein, ayant fait échouer par sa lenteur une attaque contre un camp tartare, fut condamné par un conseil de guerre à perdre son rang, sa noblesse, à servir tout le reste de sa vie comme simple dragon, et rien ne vint adoucir la rigueur de ce jugement. On verra d'autres exemples de celle de Munich ; elle n'était point faite pour attirer des étrangers dans ses camps. Cependant le baron de Lowendal voulut servir la douce impératrice Anne, sous un général en

grand renom ; il avait, il est vrai, quelques motifs pour espérer d'en être bien accueilli. Le frère aîné du maréchal Munich servait en Danemark, le maréchal avait servi lui-même en Saxe ; comme le baron de Lowendal, père de Woldemar, et grand maréchal de la cour, était de la plus parfaite courtoisie, Munich n'avait eu qu'à s'en louer, il reçut très-bien son fils. Celui-ci, décidé à remplir tous ses devoirs, n'avait d'ailleurs rien à redouter, même de la part du chef le moins indulgent.

Selon le prince de Ligne, le maréchal Munich avait passé toute la campagne de 1736 à prendre et à rendre la Crimée et à perdre la moitié de son armée, forte de cinquante-deux mille hommes, sans en avoir eu plus de deux mille de tués. Pendant ce temps-là Lascy prenait Azof. Il savait aussi bien ménager ses troupes, les conserver en les préservant de fatigues inutiles et du manque de subsistances que Munich le savait peu. Le prince de Ligne rappelle la marche hardie de Lascy à l'ouverture de la campagne de 1737, son passage d'un bras de mer près d'Arabat, partie à la nage, partie à gué, ou sur un pont

composé de tonneaux, ses beaux combats de Karasbazar; mais il dit que cela ne fut d'aucun résultat pour l'impératrice. La campagne de 1737, pendant laquelle M. de Lowendal servit sous Munich, n'en eut pas de plus réels.

On s'était inquiété à Vienne et à Saint-Pétersbourg de savoir que le comte de Bonneval s'était occupé de discipliner des Ottomans. Après avoir porté les armes contre Clément XI en 1708, cet aventureux officier avait pris en 1720 le turban et le nom d'Achmet. MM. de Ramsey et de Montchevreuil l'avaient aidé dans ses tentatives pour organiser des troupes régulières en Turquie. Ce ne fut cependant qu'en 1737 que les puissances ses voisines, toujours occupées de ce qu'un pareil changement dans son régime pourrait produire, se liguèrent contre elle. L'empereur avait mis sur pied quatre armées : la première, rassemblée à Sémendria par M. de Seckendorf; la seconde, à Passarowitz, commandée par M. de Schmettau ; la troisième, celle de Transylvanie, avait pour chef le comte de Walis; le prince de Saxe-Hildburghausen dirigeait la quatrième en Bosnie. Le point de mire des Im-

périaux était Widin, celui des Russes Oczakow. Le maréchal Munich, à la tête de soixante-dix mille hommes, devait l'assiéger. Quand il s'était trouvé pour la première fois à la tête d'une grande armée, il avait fait en Crimée une campagne où elle avait souffert de fortes privations; cette expédition avait eu un certain éclat, mais si elle avait paru glorieuse aux peuples de l'Europe, éloignés du théâtre de la guerre, elle avait suscité de vives plaintes contre le général qui y avait perdu trente mille hommes par la faim et la misère.

Il est bon d'observer comment un homme de quelque habileté sait quelquefois profiter de ses propres fautes, et se créer des ressources nouvelles. Non-seulement Munich avait réuni pour la campagne de 1737 vingt mille chariots, pour le transport des provisions de bouche et les munitions de guerre, mais il y employa, pour celui des tentes de l'armée, deux mille chameaux, de ces animaux que les troupes du prince Eugène n'avaient su ni nourrir ni utiliser. Munich avait aussi fait construire un grand nombre de bateaux plats, pouvant contenir cent hommes et

quatre pièces de canon ; il comptait en faire usage dans la mer Noire, où les officiers de marine refusèrent de les monter ; mais cette flottille servit du moins à transporter des vivres sur le Dniéper. Le maréchal s'était, on le voit, occupé très-sérieusement cette fois de ne pas laisser ses troupes mourir de faim ni de soif, dont les chevaux seuls eurent à souffrir. Chaque soldat portait avec lui sa provision d'eau, précaution très-nécessaire, puisqu'on faisait parfois plusieurs journées de marche sans trouver un ruisseau. Le pays qu'il eut à traverser ne se trouva point cependant ruiné par les Turcs, comme il devait le craindre. Ils espéraient que l'armée russe s'épuiserait devant une place défendue par vingt mille hommes et dix-huit galères, et se gardèrent bien d'opposer des difficultés à sa marche, en se proposant de l'affamer pendant le siége, sans avoir à livrer aucune bataille. Ils ne s'étaient point laissé tromper par le dessein annoncé par Munich, de se diriger sur Bender, et avaient envoyé à Oczakow leurs meilleures troupes, et cinq mille cavaliers d'élite.

Les Russes mirent trois semaines pour arri-

ver le 10 juillet devant cette place, sans avoir rencontré d'opposition au passage du Dniéper et du Bog. A dix lieues de là ils commencèrent à trouver le terrain couvert de cendres, le feu mis dans les steppes avait détruit tout ce qui y existait ; il fallut renvoyer les chevaux aux gros bagages restés en arrière ; l'armée campa sans bois, et dut commencer sans fascines le siége d'une ville dont les ouvrages n'étaient qu'imparfaitement connus, en attendant la flotte de l'amiral Trubetzkoï qui devait apporter de la grosse artillerie et des vivres, et n'arrivait point.

Il est fréquent de voir les meilleures combinaisons échouer à la guerre par l'incapacité ou le manque d'activité des sous-ordres ; il faut souvent plus de génie pour y remédier que pour concevoir le meilleur plan de campagne. A Oczakow, si la fortune n'avait pas autant aidé Munich, c'en était fait de la réputation qu'elle s'était plu à lui donner, malgré les fautes énormes qu'il y commit.

Après une vive escarmouche entre les troupes légères des deux armées, les Russes campèrent à portée de canon de la ville le 10 juillet. Le 11, ils

occupèrent le terrain compris entre le Dniéper et la mer Noire ; le soir le faubourg d'Oczakow était en flammes. Munich réunit un conseil de guerre où il fut décidé que, sans attendre tout ce qui manquait à l'armée, on attaquerait vigoureusement la ville qui avait reçu la veille un renfort de sept mille hommes, et avant qu'il ne lui en vînt d'autres. Le conseil n'avait pas achevé de délibérer sur les attaques à diriger contre elle, lorsque quinze mille hommes sortirent de la place et assaillirent principalement les Cosaques du Don, campés à la droite des Russes. Le baron de Lowendal les soutint à la tête des piquets de l'armee et de pièces de campagne, et contraignit l'ennemi à se retirer à la suite d'un combat très-chaud qui dura deux heures.

Cinq mille travailleurs, appuyés par autant de combattants, commencèrent à élever pendant la nuit cinq redoutes et des épaulements entre l'embouchure du Dniéper et la mer Noire. Mais le roc ou un sol aussi dur que lui ne permettaient pas d'en achever une seule avant le jour. Le maréchal envoya deux mille hommes aider à ériger les redoutes du centre ; à l'aurore on

n'avait pas creusé à deux pieds dans la terre; ces travaux s'effectuaient à petite distance des glacis, et l'artillerie turque contraignit de les abandonner.

Le brigadier Lieven et le colonel Jerepkin s'établirent plus facilement sur la droite, au milieu des jardins de la ville, de leurs fossés et de leurs murailles. Des chevaux de frise, dont Munich était grand amateur, vinrent remplir les vides qui existaient entre ces obstacles.

Le lendemain, à six heures du matin, M. de Romanzoff fut assailli dans ses positions; la moitié de l'armée russe marcha à son secours. Les Turcs combattirent vaillamment en défendant un chemin creux et des jardins, mais furent forcés de rentrer dans leur chemin couvert. Les assiégeants pénétrèrent jusqu'à portée de fusil des remparts, à la faveur de ces jardins, où ils mirent de l'artillerie sans avoir à construire de batteries; elle joua le jour suivant, et causa dans la ville plusieurs incendies éteints presque aussitôt.

Pendant la nuit on s'efforça d'établir des communications entre les jardins et quelquès tran-

chées qu'on était parvenu à ouvrir, sans avancer beaucoup, à cause de la difficulté du terrain. Le feu de l'artillerie russe ayant continué, on vit, le 13 avant le jour, l'incendie se développer au centre de la ville, et gagner plusieurs rues; aussitôt le maréchal fit avancer de nombreuses troupes pour menacer la garnison d'un assaut et la détourner du soin d'éteindre l'incendie. Keith devait plus tard quitter le service de la Russie pour aller, comme Lascy et Lowendal, cueillir des lauriers sous d'autres drapeaux. Keith dont le grand Frédéric fit un feld-maréchal, qu'il regretta vivement lorsqu'il fut tué à Hochkirchen, Keith commandait alors une forte division russe au centre de l'attaque et au plus près de la ville. Il reçut de Munich l'ordre d'avancer jusqu'à portée de fusil des glacis et de faire un feu continuel pour occuper les Turcs. Keith lui fit répondre qu'il était déjà où il lui avait prescrit de se placer, et que la mousqueterie de l'ennemi, dirigée du haut des remparts, lui tuait ou blessait beaucoup de monde. Cinq minutes après, le feld-maréchal lui fit dire de sortir ses troupes des faibles abris dont elles

pouvaient s'aider et de tirer à découvert. Keith se conforma à ce nouvel ordre, en observant toutefois qu'il éprouverait inutilement de grandes pertes. A peine ses troupes étaient-elles rangées en bataille comme pour donner plus de prise à l'ennemi, que Munich lui fit encore dire qu'il était lui-même à la tête des gardes et de la droite au pied des glacis, et qu'il espérait que M. de Keith voudrait bien faire de même.

M. de Lowendal était à la gauche, et son artillerie était placée à quelques centaines de pas du centre; il exécuta l'ordre qu'il avait reçu à son tour; il joignit M. de Keith, et ils avancèrent ensemble jusqu'au bas des glacis; ils y restèrent deux heures sans reculer d'une semelle, cherchant par où ils pourraient les gravir, quoique totalement dépourvus des moyens qui auraient pu les aider d'abord à franchir un avant-fossé large de douze pieds; Munich n'avait eu ni le temps ni la prévoyance de les leur fournir. Enfin les Russes, rebutés de se voir fort maltraités par le feu de l'ennemi, en face d'un obstacle insurmontable, finirent par se retirer dans les jardins qu'ils avaient laissés derrière

eux. Deux mille sept cent trois hommes, les généraux majors Croutcheff et Aratcheff, MM. de Liewen et Hanf, deux brigadiers, cent trente-trois officiers avaient été tués ou blessés. MM. de Keith et de Lowendal étaient au nombre des derniers, dont la plupart furent abandonnés par les Russes dans leur mouvement de retraite, et massacrés par les Turcs. Le feld-maréchal et le prince de Brunswick eurent leurs chevaux tués sous eux; le lieutenant-colonel Hoimbourg, adjudant de ce prince, fut blessé et un de ses pages tué à côté de lui. Munich n'avait point reconnu la place; il avait dirigé son attaque sur le seul point bien fortifié, sans avoir une fascine à sa disposition. Placés entre le feu qui était dans la ville et celui des Russes, les Turcs n'avaient point abandonné leurs murailles, ils les avaient au contraire défendues imperturbablement et très-vaillamment. M. de Kéralio observe que si le gouverneur avait fait une vigoureuse sortie, au moment du désordre qui régnait dans les troupes assiégeantes, c'en était fait de la réputation de leur général en chef. L'opiniâtreté et la cruauté de Munich lui avaient attiré un san-

glant échec. Un tel exemple avait dû impressionner M. de Lowendal; aussi, dans sa noble carrière, on le vit éviter l'effusion du sang toutes les fois qu'il pouvait concilier ses sentiments d'humanité avec ses devoirs.

L'incendie n'avait d'abord marché qu'avec lenteur dans la ville, mais il gagna bientôt du côté de son grand magasin à poudre. Le général en chef Romanzoff craignit que son explosion ne devînt fatale aux Russes mêmes, et ce fut lui qui les fit se retirer comme on l'a vu, ou les laissa se mettre en retraite.

Mais la fortune sourit à Munich au moment où il se voyait menacé d'un affreux revers : le grand magasin à poudre sauta, causa une explosion épouvantable et la mort de plus de six mille assiégés.

Le séraskier arbora le drapeau blanc ; Munich revenu de son abattement lui refusa la trêve qu'il demandait. Les Turcs voulurent se précipiter à bord de leurs galères et de leurs transports ; les Cosaques et les hussards les refoulèrent jusque sur les débris embrasés de la ville. Le séraskier Jaïa, pacha à trois queues, se rendit

à discrétion, sans autre condition que la vie sauve.

Quelques centaines de soldats russes, ayant pénétré dans la place, y tuèrent beaucoup d'habitants; deux mille d'entre ces malheureux parvinrent à se réfugier sur les bâtiments turcs; il en périt un pareil nombre dans la mer. Cependant deux magasins à poudre ayant encore sauté pendant le pillage, une partie de ceux qui s'y livraient furent punis de leurs méfaits par la mort.

Des 20,000 hommes de la garnison, 17,000 avaient péri par le fer ou par le feu. 82 pièces de canon de bronze, 7 de fonte, 7 mortiers et un obusier furent pris, ainsi que 8 bâtons de commandement, 9 queues de cheval et 300 étendards. Les cosaques du Don, qui avaient offert d'eux-mêmes de combattre à pied, eurent une large part du butin, qui fut considérable.

Munich voulut montrer au séraskier la garde montante à la parade. Ne sont-ce pas là des braves? demanda-t-il à l'infortuné gouverneur. *Il faut bien qu'ils le soient*, répondit le commandant turc, *sans cela je ne serais point ici.*

Ce ne fut que lorsqu'il eut pris possession d'Oczakow, que Munich reconnut toute la gravité de ses fautes. Du côté de la mer, cette forteresse n'était fermée que par un simple mur en mauvais état. On lui a justement reproché de n'avoir pas attendu l'arrivée de l'escadre quoiqu'il dût être pressé de ne point laisser ses troupes dans l'inaction, car il eût pu leur épargner de grandes pertes. Munich sentait bien qu'il avait eu tort de pousser Keith et Lowendal sur un fossé infranchissable, et de les y retenir; après l'action il osa cependant en attribuer les fâcheuses conséquences à la précipitation de Keith, qui n'avait obéi qu'à des ordres réitérés. Ce général, informé des propos fort indiscrets tenus par le maréchal devant le duc de Brunswick et d'autres officiers marquants, se montra irrité d'une telle injustice, et dit qu'il était prêt à démontrer devant un conseil de guerre les fautes du maréchal. Celui-ci alla le lendemain voir M. de Keith et lui dit : *C'est à vous que nous devons, en partie, le succès de l'entreprise. Je n'en veux tirer aucune gloire,* répondit Keith, *je n'ai fait qu'obéir à vos ordres.*

Le succès justifie tout aux yeux de certaines gens; les apologistes de Munich lui firent honneur de cette espèce d'amende honorable, tandis qu'il y fut peut-être contraint par un retour de prudence; leurs clameurs retentirent en Europe, et le nom de Munich fut désormais celui d'un héros.

Cependant une forteresse de premier ordre fut prise sans qu'il y eût une véritable batterie d'élevée, sans brèche ouverte et sans assaut; les hommes du métier jugèrent que cette capture faisait moins d'honneur à son chef qu'à son armée. M. de Halem, dans la *Vie de Munich*, cite *Manstein comme un écrivain éclairé*, *qui tenait les particularités du siége d'Oczakow du général de Lowendal*, *un des officiers qui y jouèrent un rôle principal*, et Manstein n'hésite pas, ajoute-t-il, à inculper gravement le maréchal Munich. Quoi qu'il en soit, Lowendal ne retint de cette école que ce qu'il avait trouvé de bon à y prendre.

Il fallut remettre Oczakow en état de défense; mais cette ville était dans un tel état de délabrement, que les troupes destinées à en former

la garnison durent rester campées au dehors avec le gros de l'armée. On donna le nom de Lowendal à un bastion nouvellement construit ou relevé, mais les fortifications de la place restèrent dans un fâcheux état.

Quinze jours après la reddition d'Oczakow, apparurent enfin les premiers bâtiments de l'escadre russe, commandée par le prince Trubetzkoï, accusé d'avoir déjà montré une grande indolence dans la campagne précédente. Néanmoins l'arrivée de cette flottille favorisa les opérations de Munich pour rétablir les fortifications, préparer des logements convenables pour la garnison et l'approvisionner.

Après avoir perdu 24,000 hommes pendant le siége, le maréchal ne pouvait songer à aller assiéger Bender; il aurait trouvé tout incendié par les Turcs sur le chemin qu'il aurait eu à parcourir; il se borna à couvrir Oczakow sans s'éloigner du Bog; il était loin d'avoir toutes les qualités d'un grand général; quoique son armée observât l'ordre carré pendant la marche, les bagages cheminaient à volonté. Le 14 juillet, les fourriers avaient pris les devants sans at-

tendre les dragons qui devaient les accompagner; ils furent attaqués par les Turcs; ceux-ci mirent le feu aux herbes pour vaincre leur résistance; ils n'eurent que le temps d'atteindre une position à l'abri de l'incendie. Le maréchal était resté dans sa tente avec le duc de Brunswick, occupés à faire leur correspondance; ils étaient à peine à cheval lorsque leurs équipages furent assaillis; ils furent dégagés et les fourriers aussi, mais un général ne doit point se laisser surprendre. Cette échauffourée aurait pu avoir des suites plus graves, car c'était un corps de 5,000 Turcs et de 10,000 Tartares qui étaient venus de Bender pour assaillir les bagages; ils n'en enlevèrent qu'une petite partie et quelques valets, et les Russes ne perdirent que 50 soldats.

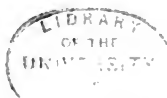
L'armée remonta le Bog à travers un pays ravagé par le feu, où les chevaux et les bœufs attelés à l'artillerie périssaient de faim et de fatigue. Quelques jours s'étant passés sans que les ennemis apparussent, l'absence de toute précaution se reproduisit. Il semblerait que Munich ignorait qu'un des premiers devoirs d'un chef d'armée est, non-seulement de se gar-

der, mais de veiller à la sûreté de son parc. Le 11 août, 1,500 Tartares passèrent le Bog à la nage, tuèrent un grand nombre de goujats qui s'étaient répandus à volonté dans la campagne, et enlevèrent 1,000 chevaux ou bœufs. L'arrière-garde des Tartares résista aux Cosaques du Don, qui s'étaient mis à leur poursuite, mais ne purent faire abandonner sa capture à l'ennemi, dont la perte fut de 120 hommes tués ou pris. Munich punit plusieurs de ses inférieurs du tort qu'il avait eu de ne pas mettre de l'ordre dans la marche de ses troupes; des colonels et des majors furent dégradés. L'armée fut ramenée, par une contre-marche, au confluent du Bog et du Dniéper; M. de Stoffeln, officier d'un grand mérite, prit le commandement à Oczakow. Après avoir encore manœuvré le long du Bog, Munich repassa le Dniéper, prit son quartier d'hiver à Pultava, et répandit ses divisions dans l'Ukraine.

Les frais de cette campagne s'élevèrent de 15 à 20,000,000; l'artillerie seule perdit 30,000 bœufs qui formaient ses attelages. Oczakow, si chèrement achetée, mais où les moyens de défense restèrent imparfaits, devait bientôt échap-

per à ses vainqueurs. Les grandes pertes qu'ils éprouvèrent tinrent à plusieurs causes. Le changement de nourriture ajouta aux inconvénients que les privations produisent; les Russes, accoutumés au pain de seigle, ne se trouvaient pas bien de l'usage du froment; les fièvres et la dyssenterie firent beaucoup de victimes; les blessés périssaient souvent faute de soins : il ne pouvait en être autrement. Lorsqu'un colonel levait des recrues en Russie, il choisissait quelques individus auxquels il ordonnait de devenir chirurgiens; le knout les engageait à ne pas négliger leur nouveau métier; mais Dieu sait comment ils pouvaient l'exercer. Manstein dit que l'abstinence même, lorsqu'elle n'était pas inévitable, causait de la mortalité parmi les Russes. Ils aimaient mieux mourir que de ne pas observer les jeûnes et les carêmes, dont leurs synodes les avaient cependant dispensés en campagne.

Le maréchal Lascy avait fait, dans la même année, une plus brillante campagne en Crimée; il ne peut entrer dans le cadre de notre ouvrage d'en donner le détail; mais nous ne pou-



vons résister au désir de faire connaître à nos lecteurs la fermeté et la prudence dont Lascy savait user. Il voulait pénétrer dans la presqu'île par la langue de terre qui va de Ienitchi à Arabat. Les généraux sous ses ordres blâmèrent cette entreprise; ils prétendaient que l'armée entière périrait, sans pouvoir déboucher vers Arabat par un défilé des plus faciles à défendre. Tous, excepté un seul, le général de Spighel, lui firent connaître leur inquiétude. Le comte Lascy leur demanda ce qu'ils trouvaient de mieux à faire; ils répondirent qu'il leur paraissait plus sage de se retirer. Le maréchal leur dit que, pour satisfaire à leur désir, il allait leur faire délivrer leurs passe-ports; il ordonna immédiatement à son secrétaire de les leur remettre; il commanda en même temps 200 dragons pour leur servir d'escorte jusqu'en Ukraine. Ce ne fut qu'après trois jours d'instances qu'il leur accorda la grâce de continuer à servir sous lui. Ils le firent depuis sans observations, car le succès de leur chef les obligea à reconnaître toute sa supériorité[1].

[1] V. la note 6.

Cependant le feld-maréchal Lascy se retira de la Crimée et ramena son armée sur le Don.

Le pacha de Bender et le kan des Tartares, qui se trouvaient dégagés, se réunirent pour assaillir Oczakow. Sa garnison avait été réduite de 8,000 hommes à 5,000, dont 1,000 étaient encore atteints de maladies causées par l'agglomération des cadavres sous ses ruines et l'infection de l'air. La place fut investie, le 19 octobre, par 40,000 hommes. Le siége fut mené avec activité et soutenu avec vigueur. Les Turcs bombardèrent inutilement une ville qui n'offrait plus que des décombres. Ils firent jouer, sans succès, deux mines vis-à-vis du bastion construit par Lowendal; deux mines des assiégés firent, au contraire, sauter un grand nombre d'assiégeants. Rebutés par la stérilité de leurs efforts et de leurs attaques répétées, les Ottomans abandonnèrent leur camp, où ils avaient perdu 20,000 hommes par le feu ou par la maladie.

Munich, connaissant l'insuffisance évidente de la garnison, lui envoya un secours de 10,000 hommes, commandés par M. de Léontieff, mais

ce général apprit en route la levée du siége. La glorieuse défense de M. de Stoffeln lui valut le grade de lieutenant-général et le don de terres étendues en Ukraine.

En quelques mois, les bords de la mer Noire avaient été jonchés de 60,000 corps humains.

Pendant ce temps-là, l'Autriche, toujours vaillante, mais si souvent malheureuse, n'eut pas même à se repaître d'une vaine fumée comme celle qui s'éleva des ruines d'Oczakow. Le maréchal de Seckendorf vit son plan de campagne renversé. Les comtes Philippis et Kevenhuller, que M. de Kéralio représente, l'un comme un rusé Piémontais, l'autre comme un courtisan délié, venaient d'être nommés maréchaux, avant M. de Schmettau, leur ancien; cela avait ajouté à la mésintelligence qui existait déjà entre eux. M. de Schmettau fut obligé de mettre aux arrêts le comte de Wurmbrand, général commandant un gros corps de cavalerie, qui avait refusé de lui obéir comme à son ancien. A cette désunion des chefs, vinrent s'ajouter les fatigues des marches de l'armée pendant de grandes chaleurs; elle arriva en assez mauvais état au camp de Jan-

godin, et se dirigea sur Nissa. Elle manquait souvent de pain ; si un corps de troupes en recevait, il était fréquemment moisi ; s'il lui parvenait de la farine, on manquait de fours pour s'en servir. Les altercations subsistaient toujours entre M. de Schmettau et M. de Kevenhuller, sur des questions de préséance. Le pacha gouverneur de Nissa se rendit sans combat, et les Impériaux marchèrent sur Vidin ; le maréchal Kevenhuller, chargé de l'investir, fut accusé d'avoir mal manœuvré. On abandonna le projet du siége de Vidin pour faire celui d'Ousitsa ; la garnison n'était que de 200 hommes et capitula.

Pendant que l'armée impériale se fatiguait en marches infructueuses, les Turcs, au nombre de 50,000, assiégeaient Nissa, dont le commandement avait été confié au général-major Doxat; il avait réuni un conseil de guerre, lui avait exposé que les eaux malsaines des puits seraient épuisées en quatre jours, qu'ils allaient être privés de communication avec la rivière, qu'ils n'avaient ni les munitions, ni le nombre d'hommes nécessaires pour défendre la place, qu'ils

étaient trop éloignés de tout secours pour en espérer, et, conformément à un avis presque unanime, il capitula. Doxat avait depuis longtemps donné des preuves d'une grande valeur et d'une égale capacité; le prince Eugène avait pour lui une estime toute particulière; il n'avait renoncé à une tentative de défense impossible que par humanité; il eut la tête tranchée, ses biens furent confisqués; les officiers supérieurs qui étaient sous ses ordres à Nissa furent traités avec une grande rigueur, mais elle ne changea en rien les pauvres résultats de cette triste campagne.

Le feld-maréchal de Seckendorf fut rappelé, accusé d'avoir favorisé les malversations de l'intendant des vivres, et d'avoir montré de l'incapacité. Il se défendit de ces reproches en alléguant qu'il avait exécuté les ordres qui lui étaient donnés de Vienne, et ceux d'un prince de la maison impériale, dont la partialité contre lui s'était plusieurs fois manifestée, tandis que Munich commandait seul. M. de Seckendorf fut traduit devant un conseil de guerre qui ne rendit pas de jugement, mais il n'en succomba pas

moins sous le poids de la haine des courtisans de Charles VI, et fut disgracié. On verra plus tard le maréchal de Lowendal totalement privé de la faveur du roi, sans qu'on ait pu porter une seule accusation fondée sur son compte, et quoiqu'il n'ait jamais eu que des succès en servant la France. Aussi est-il impossible d'attribuer cette défaveur à autre chose qu'à l'aversion de gens de très-peu de mérite, contre un homme qui en avait beaucoup. Les lettres patentes en vertu desquelles le grade de maréchal de France fut conféré à M. de Lowendal portent qu'il avait été chargé de défendre l'Ukraine pendant l'hiver de 1737 avec une armée de quarante-huit mille hommes. Toutes les fois que nous pouvons comparer les récits de plusieurs auteurs, nous remplissons consciencieusement ce devoir. Faute d'autres renseignements, nous sommes obligé de nous en tenir à ce qui a été écrit dans la *Biographie universelle*, sur une expédition que M. de Lowendal fit pendant que cette armée russe cantonnée attendait le retour du printemps, en Ukraine.

« Les Tartares y pénétrèrent par une manœu-

vre très-adroite (dit l'auteur de l'article que nous citons), mais Lowendal la rendit inutile. Il partit avec toutes les troupes qu'il put rassembler et parcourut quarante lieues en vingt-quatre heures pour arriver sur le point menacé; les Tartares en avaient déjà été repoussés et mis en fuite, en abandonnant leur butin, principal objet de leurs incursions. »

CHAPITRE IV.

M. de Lowendal fait la campagne de 1738 contre les Turcs; il y commande l'artillerie. — Marche dans le désert. — Peu de succès de cette campagne. — Acte de rigueur de Munich. — Le général turc se montre plus habile que lui.

Munich, en entrant en campagne en 1738, espérait en faire une décisive; mais cet espoir fut complétement déçu, comme on va le voir. 1738.

Pendant que l'habile et sage Lascy allait contenir les Tartares de Crimée, le généralissime, à la tête de cinquante mille hommes, se dirigea sur le Dniester au commencement d'avril. Son état-major était composé de M. de Romanzoff, revêtu du titre de général en chef, des lieutenants généraux Sagraïski, Charles Biren, Lo-

wendal, Gustave Biren [1], et d'une vingtaine de généraux majors, au nombre desquels se trouvait le prince Antoine-Ulric de Brunswick, le prince de Holstein-Beck, le prince Repnin, MM. de Lieven, Aratcheff, etc. Plusieurs volontaires étrangers rejoignirent cette armée sur la *Kodima,* entre autres le comte d'Isembourg, le comte Crafford, et d'autres officiers anglais et des Écossais. Le général Keith était resté à Pultava, pour commander les troupes chargées de défendre l'Ukraine; il avait été grièvement blessé à Oczakow, et ne put servir activement ni en 1738 ni en 1739.

Le prince de Hesse avait eu, pendant la campagne de 1737, la direction de l'artillerie et des parcs et s'était mal acquitté de cette importante fonction; il n'y fut point employé en 1738, elle fut confiée au baron de Lowendal.

L'armée russe franchit, à l'aide de pontons et radeaux formés de tonneaux, le Dniéper, le Bog et la Kodima, les 30 juin, 4 et 7 juillet, partagée en trois divisions qui formaient chacune un

[1] Beaucoup d'auteurs ont écrit Biron, quoique ces deux noms soient tout à fait distincts.

carré au milieu duquel se trouvaient les bagages ; elle ne pouvait marcher que très-lentement.

Quelques milliers d'ennemis ayant fait mine d'attaquer les voitures chargées de vivres et d'artillerie, dont l'arrivée avait été retardée au passage de plusieurs défilés, le général Romanzoff repassa la Kodima avec plusieurs régiments pour les protéger, et M. de Lowendal put entrer pendant la nuit dans le camp avec sa lourde suite.

Le 8 juillet, les environs de ce camp se couvrirent d'une nuée de Turcs et de Tartares, qui attaquèrent les Cosaques de l'Ukraine ; ils furent repoussés, mais le brigadier général Schipoff, prévoyant que les gardes avancées de la droite seraient aussi assaillies, les réunit en une seule troupe et alla au-devant des Tartares. Il s'avança trop, fut envéloppé et combattit avec la plus grande valeur. Le maréchal accourut à son secours à la tête des cuirassiers, les généraux Lowendal et Gustave Biren les soutinrent avec plusieurs bataillons ; les Tartares revinrent plusieurs fois à la charge, mais sans succès ; cepen-

dant ils ne s'éloignèrent pas; l'armée russe tout entière se mit en mouvement, et son artillerie, qu'ils redoutaient parce qu'elle les atteignait de loin, les contraignit à la retraite. Un colonel russe fut blessé dans ce combat et deux cents Turcs restèrent sur la place.

Pendant ce temps un détachement de Tartares attaquait, à quatre lieues du camp, un convoi venu de l'Ukraine; mais, comme les assaillants n'avaient pu dissimuler leur approche dans une immense plaine, le commandant du convoi avait eu le temps de ranger ses chariots sur quatre faces, d'établir sa troupe au milieu, et dans cette position il put attendre le secours qui vint le dégager; il entra dans le camp sans avoir éprouvé aucune perte.

1738. 19 juillet. Combat de Savran.

Le général Charles Biren avait passé la rivière de Savran avec sept régiments d'infanterie, un de hussards et plusieurs milliers de Cosaques formant l'avant-garde, lorsque les ennemis en force vinrent attaquer les Cosaques Zaporingiens [1], bivouaqués au milieu de leurs chariots,

[1] Voy. la note 7e.

sur une hauteur à la droite de l'armée. Les musulmans à pied et à cheval s'efforcèrent de pénétrer à travers ce rempart, sans y réussir, et se retirèrent dans un bois voisin. Le maréchal sortit de son camp, appuya sa droite contre celui des Zaporingiens et sa gauche à un ravin profond et escarpé; mais il fut attaqué sur ses flancs, des corps turcs tournèrent même l'armée pour pénétrer dans le camp; le général Romanzoff, qui en avait la garde, put les repousser; ils revinrent pourtant à la charge avec furie, mais l'artillerie que le baron de Lowendal avait mise en position sur une hauteur fit du ravage parmi eux, et ils laissèrent plus de mille morts sur le lieu du combat.

En continuant à se diriger sur le Dniester, Munich aurait pu côtoyer la rivière de Molochitck, ou celle de Bielochteh; il traversa, au lieu de cela, un désert tout à fait dépourvu d'eau en le jonchant d'hommes et de chevaux.

Le 5 août, le feld-maréchal marchait sur le Dniester, lorsqu'il aperçut l'armée turque rangée en bataille derrière une montagne; il fit

avancer l'avant-garde composée de sept régiments d'infanterie formés en carré, d'un régiment de hussards et de deux mille Cosaques. La division du lieutenant-général Charles Biren la suivait; trois régiments et des compagnies de grenadiers à cheval, commandés par le prince de Brunswick, se portèrent en face de l'aile gauche des Turcs; M. de Lowendal vint joindre ce prince et mettre l'artillerie de campagne en batterie. Presque aussitôt les trois généraux furent chargés avec furie sans se laisser ébranler. Les assaillants, maltraités par le canon et vivement repoussés, prirent la fuite et se laissèrent poursuivre par les troupes légères russes.

7 août. Pendant qu'on traçait le camp, l'aile droite à portée de canon du Dniester, l'armée resta en bataille flanquée par des bataillons espacés de l'avant à l'arrière-garde.

L'ennemi essaya d'enflammer les grandes herbes; il fut trop heureux pour les Russes qu'elles eussent été mouillées par des pluies récemment tombées, ce qui les préserva d'un immense danger. Ils furent encore attaqués à cinq heures du

soir, et perdirent ce jour-là deux cents hommes et un colonel des Cosaques du Don.

Soixante mille Turcs campaient au-delà du fleuve très-encaissé qui les séparait des Russes; les Tartares à deux lieues d'eux, mais sur la même rive, inquiétaient sans cesse leurs corps avancés, tandis que des janissaires passaient le Dniester dans des barques légères pour attaquer les grandes gardes.

Munich renonça à tenter le passage, et se retira pour retrouver des fourrages. Les Turcs le suivirent en le harcelant; le 9 ils l'attaquèrent au passage de la Molochitck; repoussés, ils revenaient au combat avec acharnement. Les janissaires, protégés par des rochers, faisaient un feu très-vif; ils en furent délogés par des grenadiers et poursuivis par des hussards et des Cosaques; ils perdirent deux mille hommes; les Russes n'en eurent que trois cents tués ou blessés.

Munich se rapprocha du Dniester, et fit la démonstration de le passer; mais les Turcs avaient suivi son mouvement et se trouvaient en face de lui; il revint sur le Bog.

Les Tartares ne se montrèrent plus ; on oublia qu'ils aimaient les surprises. Le général Sagraïski commanda un fourrage pour sa division, avec une escorte de 800 fantassins ou dragons, aux ordres du colonel Tutscheff. Les fourrageurs s'éparpillèrent jusqu'à deux lieues de distance, sans ordre, sans précautions. Les Tartares sortent d'un ravin, se jettent tout à coup au milieu d'eux, tuent 50 soldats ou valets, font autant de prisonniers, et la capture de 2,000 chevaux ou bœufs, avant que l'escorte ait eu le temps de se mettre en bataille.

Un conseil de guerre condamna Sagraïski à la dégradation et à servir comme simple dragon, pour avoir commandé un fourrage sans en avoir reçu l'ordre, et le prince Cantacuzène, brigadier de jour, aux mêmes peines, pour ne s'être pas trouvé au départ des fourrageurs; ils firent tous deux le reste de la campagne et la suivante en uniforme de soldats; Tutscheff fut fusillé pour n'avoir pas su protéger les hommes qu'il devait garder. M. de Keralio trouve fort sage de mettre ceux qui ne savent pas commander au rang de

ceux dont le seul devoir est d'obéir, sans priver à toujours l'État de leurs services ; il n'approuve pas de même la mort de Tutscheff, et tout le monde sera de son avis ; mais il est permis de penser que c'est par trop attenter à la dignité des grades que de faire rentrer ceux qui en sont revêtus au rang de leurs subalternes ; aussi cet usage n'existe-t-il qu'en Russie.

La campagne de Munich, en 1738, se termina comme celle des Autrichiens en 1737, par des supplices ; ce n'est point là une bien digne consolation à offrir à des souverains et à des peuples déçus dans leurs espérances.

Le séraskier de Bender, général en chef des Ottomans, sut mieux faire la guerre que Munich ; il ne hasarda rien de sérieux, mais contint toujours son adversaire, en n'engageant jamais de grands combats ; il ne cessa de harceler et de harasser les Russes dans leurs marches incertaines à travers des contrées où ils ne trouvaient point de quoi subsister ; il en périt beaucoup plus de misère et de fatigue que sous les coups des Tartares ; mais ceux qui revinrent de cette

triste expédition ne se rétablirent qu'avec peine de toutes leurs souffrances pendant l'hiver; les animaux mouraient de faim au milieu des steppes incendiés; leur nombre devint insuffisant pour les transports; M. de Lowendal fut dans la fâcheuse nécessité d'enclouer des canons, de les enterrer dans le désert avec une quantité de projectiles, et d'entrer en Pologne, malgré les plaintes du comte de Potocki, grand général; il y laissa beaucoup d'artillerie et de chariots, et rejoignit le quartier général de Munich, à Kiow. M. de Lowendal eut du moins la satisfaction de ne pas avoir laissé enlever une seule pièce d'artillerie à l'ennemi.

Le maréchal Lascy fit plus habilement la guerre en Crimée, où il était rentré par un nouveau chemin. Pendant que le khan l'attendait dans ses lignes avec 40,000 hommes, le général russe fit passer son armée sur le rivage de la mer d'Azof, au moment où le vent d'ouest l'avait mis à découvert. Mais nous n'osons sortir encore une fois de notre cadre pour le suivre dans la Crimée, d'où il ne se retira qu'à son

heure et aussi habilement qu'il y était venu. Les Russes n'ont pas eu le même bonheur lorsqu'il s'est agi de secourir Sébastopol, quoiqu'ils n'eussent qu'à faire marcher leurs troupes sur leur propre territoire, en Bessarabie, chez les Tartares Noguais, ou ceux de la Chersonèse.

Nous avons dit que la campagne des Russes en 1738 n'eut que de mauvais résultats. Il est évident que Munich n'avait pas mesuré ses forces aux difficultés de l'entreprise. M. de Lowendal en avait trouvé une très-grande lorsque les Russes s'étaient retirés en Ukraine; le Dniéper charriait déjà et avait emporté leurs ponts. Le passage de ce fleuve, déjà très-difficile pour les troupes, semblait impossible pour l'artillerie et les bagages. L'intelligence de M. de Lowendal ne lui fit cependant pas défaut; le lit du fleuve, au lieu d'être vaseux, lui offrit un appui solide, qu'il ne pouvait trouver sur des glaçons flottants; il fit passer un câble d'une rive à l'autre, virer le cabestan, glisser ses canons et rouler leurs affûts sous les glaces jusqu'à l'autre bord.

Frédéric, dit le Grand, qui ne le fut ni à la façon de Henri IV ni à celle de Louis XIV, a écrit [1], en parlant de Munich : « C'était le prince Eugène des Moscowites; il avait les vertus et les vices des grands généraux, habile, entreprenant, heureux, mais fier, superbe, ambitieux, quelquefois trop despotique, et sacrifiant la vie de ses soldats à sa réputation. Lascy, Keith, Lowendal et d'autres habiles généraux, se formaient à son école. »

Après ce jugement, on n'ose pas trop dire que Munich a été surfait, et, cependant, on peut penser que le prince Eugène se montra infiniment plus habile sans être jamais accusé des mêmes défauts, et même se permettre de croire que les élèves de Munich, cités par Frédéric, ont surpassé leur maître de beaucoup. Nous avons laissé apercevoir Lascy faisant deux expéditions lointaines et difficiles avec une haute intelligence; Keith devint le bras droit de Frédéric II, qui n'aurait probablement accordé que

[1] *Histoire de mon temps.*

des compliments à Munich, et Keith acquit beaucoup de gloire en servant la Prusse. Lascy en Crimée et en Finlande, Keith à Kossin, à Rosbach, à Leuthen, se sont montrés plus manœuvriers que Munich; on verra plus tard que le siége de Berg-op-Zoom a été tout autrement conduit que celui d'Oczakow. On peut gagner beaucoup en ayant de beaux exemples sous les yeux, mais on peut s'instruire aussi en voyant commettre des fautes; heureux ceux qui savent profiter de tout!

L'armée russe, considérablement affaiblie, ne fut pas même en repos dans ses quartiers d'hiver. Pendant qu'une partie de ses troupes s'occupaient à briser les glaces du Dniéper pour se garantir des incursions des Tartares de ce côté, d'autres repoussaient les hordes qui n'avaient point ce fleuve à franchir pour attaquer les cantonnements. Ces cavaliers entreprenants revenaient sans cesse à la charge, comme les mouches importunes par un temps d'orage. Ils se répandirent dans l'Ukraine pour y piller et incendier plusieurs villages. En l'absence de

Munich qui s'était rendu à la cour, Lowendal, à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir à la hâte, fit quarante lieues en vingt-quatre heures pour les châtier, mais ils avaient fui à son approche. D'autres Tartares pénétrèrent en Pologne, quoiqu'elle fût en paix avec la Porte, ravagèrent des villes et des villages, dont ils enlevèrent les paisibles habitants.

Il fallut pourvoir au remplacement des vieux soldats russes qui avaient péri dans la stérile expédition de Munich sur le Dniester; les recrues qui s'étaient succédé à Oczakow et à Kirburn avaient succombé en grand nombre à la peste. Le général Stoffeln fut obligé de faire raser les deux forteresses qu'il ne put conserver à la Russie, quoiqu'il n'eût eu à y combattre que la maladie; il abandonna les déserts empoisonnés que vingt mille Russes avaient blanchis de leurs ossements, et ne ramena que le tiers des hommes qu'il avait eus sous ses ordres. La peste le suivit en Ukraine; ce nouvel ennemi était plus difficile à contenir que les Tartares, cependant on y réussit par de sages précautions;

mais les faibles fruits de trois campagnes très-sanglantes et très-onéreuses échappaient à la Russie.

Pendant cette guerre le feld-maréchal, qui avait de la prédilection pour les officiers allemands, avait témoigné une confiance toute particulière à M. de Lowendal; il sut se faire pardonner une préférence aussi marquée, par autant de modestie que de sagesse; mais plus tard cela ne put suffire pour désarmer des passions jalouses dans un autre pays.

Munich revint à Kief à la fin de mars pour y réunir son armée; ses régiments étaient répandus jusque sur le Don, à deux cents lieues 1739.
du point de rassemblement, et n'y arrivèrent qu'à la fin d'avril. Le Dniéper débordé couvrait deux lieues d'étendue; on établit un pont avec autant de célérité que possible, mais l'armée de soixante-dix-huit mille hommes, ses bagages, son artillerie, ses munitions, mirent un mois à passer ce défilé. Le parc de l'artillerie de siége était composé de soixante-deux pièces de gros calibre, l'artillerie de campagne de cent soixante-

deux canons, de seize obusiers et de onze mortiers[1].

Les Russes étaient partagés en trois divisions commandées par Charles Biren, Lowendal et Gustave Biren; ils avaient sous leurs ordres les princes de Holstein et Repnin et huit autres généraux majors.

Pour arriver sur le Dniester par un chemin plus court et moins pénible à tous égards, Munich traversa une partie de la Podolie, sans tenir compte des réclamations de la Pologne, lorsqu'il avait passé sur les terres de la république l'année précédente, pour rentrer dans l'Ukraine, ni des nouvelles plaintes que sa marche devait susciter encore. La Russie traitait déjà la malheureuse Pologne presque en pays conquis. Cette violation du territoire neutre de la république procurait de grands avantages à l'armée moscovite; elle y trouvait des ressources qui lui manquaient totalement, dans la traversée des déserts qu'elle avait eu à parcourir en 1738.

[1] Onze mortiers, au dire de M. de Keralio; cependant ces pièces d'artillerie devaient plutôt être comprises dans le parc de siége que dans l'artillerie légère.

Le comte Potocki, grand général de la couronne, voulut du moins prévenir les désordres qu'il redoutait de la part des troupes russes irrégulières, Géorgiens, Valaques et Cosaques, venus de tous les steppes, au nombre de treize mille; il fit monter à cheval la noblesse de la province, menacée de leurs déprédations, mais ne réussit qu'imparfaitement à l'en préserver. Un peu plus tard les propriétés du grand général devinrent le théâtre d'un acte de véritable sauvagerie.

Un prince Cantemir, de la famille de l'hospodar de Moldavie, voulait entrer au service de la Russie; en passant à Broda, il rendit visite à Potocki son parent, et ne lui cacha pas son projet. Potocki détestait les Russes: ce n'était point un tort de la part d'un Polonais, mais il s'en donna un infiniment grave; il fit mettre Cantemir au cachot et donna avis à Constantinople qu'il était prêt à remettre ce traître au sultan son seigneur. Le jeune prisonnier eut la chance de trouver un homme qui compatit à son malheur; le général Keith reçut à Kief l'avis de

cette détention despotique, et envoya réclamer Cantemir au nom de l'impératrice; Potocki nia d'abord qu'il fût entre ses mains, mais l'officier russe chargé de l'en arracher fit de telles menaces, qu'il fut relâché et escorté jusqu'à la frontière.

Cantemir reçut le commandement d'un régiment de Valaques, et, quand l'armée russe se mit en marche, il obtint de Munich d'être détaché du gros de l'armée, pour entrer avec ce régiment en Moldavie. Au lieu de le faire, il repassa le Dniester, entra en Pologne, ravagea les possessions de Potocki, y brûla tout, et fit égorger hommes, femmes et enfants. Ces horreurs soulevèrent un cri public en Pologne; mais la Russie voulait attirer les Valaques et les Moldaves à elle; elle répondit au grand général que des Valaques indisciplinés avaient seuls été coupables de ces monstruosités, qu'un prince était incapable d'y avoir présidé, et Cantemir resta à la tête d'un corps qui se grossit effectivement d'un bon nombre de ses compatriotes.

Munich prévint, au passage du Bog, les

soixante mille Turcs qui s'avançaient en Pologne pour le lui disputer. Il trompa le séraskier Véli-Pacha en dirigeant sur Bender un fort détachement de Cosaques, chargés de répandre le bruit que l'armée les suivait. Le général turc se laissa abuser, se rendit avec des forces considérables à Bender et y perdit quinze jours. Le temps est un élément des plus précieux à la guerre : c'est chose bien connue.

D'autres Cosaques passèrent le Dniester à la nage, se glissèrent inaperçus jusqu'à Mohilov, brûlèrent cette ville, Soroka et plusieurs villages et capturèrent quatre cents chevaux.

Une partie de l'armée turque s'opposa au passage de la rivière de Zbroutch, très-encaissée. Le maréchal occupa l'ennemi sur ce point, en laissant en face de lui cinquante mille hommes et tous les bagages. A la tête de vingt mille hommes d'élite, pourvus de pain pour une semaine et de l'artillerie de campagne, il fit vingt-huit lieues en quarante-huit heures, jeta un pont à Sinkovtza sur le Dniester, y fit passer ses troupes et l'artillerie dès le lendemain ; il envoya jusqu'au Pruth des coureurs qui chassèrent des

partis turcs de leurs postes, leur enlevèrent des drapeaux, des prisonniers, beaucoup de chevaux et de bétail. Le généralissime des Osmanlis, instruit de ce mouvement, employa plusieurs jours à franchir les montagnes et les défilés qui le séparaient de Choczim. Cette ville moldave est très-près des frontières de la Podolie, de la Gallicie et de la Hongrie, à l'extrémité du grand désert privé d'eau, qui s'étend entre le Dniester et le Pruth jusqu'à la mer Noire. Son territoire avait été le théâtre de deux grandes victoires remportées par les Polonais sur les Turcs, en 1621 et en 1683; c'est un de ces lieux qui semblent prédestinés à être ensanglantés par des batailles.

Des pluies abondantes survinrent, grossirent le Dniester qui emporta le pont de Sinkowtza, et retardèrent la marche de Romantzoff; il n'atteignit ce fleuve que le 7 août, et son passage ne fut complétement effectué que le 10. Si le maréchal avait eu affaire à un ennemi plus actif, ses vingt mille hommes eussent été dans une situation hasardeuse; il la rendit moins périlleuse en élevant des redoutes devant son camp.

Il avait ordonné un fourrage escorté par les dragons de Tobolsk; ils furent attaqués par six mille janissaires à cheval et douze mille Tartares, les dragons formés en carré leur résistèrent pendant une heure, les piquets de l'armée vinrent enfin les dégager de leurs nombreux assaillants, dont six cents restèrent sur la place; les Russes eurent cent quinze hommes de blessés et cinquante-quatre tués.

Les Tartares essayèrent depuis une surprise qui ne leur réussit point. Le séraskier arrivait près de Choczim, mais, au lieu de se jeter résolûment sur le camp de Munich, il donna au général Romantzoff le temps de passer le Dniester avec toutes ses forces.

Munnich marcha à l'ennemi en côtoyant le Pruth, et s'empressa de faire occuper les défilés de Précop et de Tchernantza[1], où le grand Sobieski avait si bien combattu contre les Moldaves et les Tartares, et que le stupide général turc avait laissés libres; il se contenta de quelques escarmouches, et ne défendit ni le passage de la rivière Youtchka, ni les autres dé-

[1] Ou Tzernanza.

filés, qui le séparaient encore de son adversaire. Les Cosaques eurent à faire la petite guerre avec les Tartares, qui cherchaient à s'interposer entre l'armée et son arrière-garde; mais le séraskier Véli-Pacha était tout à fait incapable de profiter de l'outrecuidance de Munich, aussi put-il impunément ne laisser aucune force derrière le Dniester, se mettre dans le cas d'être coupé d'avec celles qu'il attirait à lui, passer des défilés, d'où il était très-facile de l'empêcher de déboucher, et rallier sa grosse artillerie qu'il avait laissée derrière ces défilés, très-exposée aux entreprises d'un adversaire moins inepte. Cette marche si aventureuse, les succès obtenus depuis, grâce au défaut de clairvoyance des officiers turcs, causèrent une grande admiration à la cour et à la nation russe.

En sortant des gorges qu'elle avait si heureusement dépassées, l'armée de Munich se trouva dans une plaine dévastée; elle apercevait les bataillons turcs et des villages en flammes. Véli-Pacha voulait s'appuyer à la forteresse de Choczim; les généraux sous ses ordres préférèrent camper dans la plaine, il se conforma à

leur avis et se retira à Stawutschane, occupa une hauteur qu'il entoura de redoutes et couvrit d'artillerie. Munich s'avança jusqu'à portée de canon de son camp, et se trouva immédiatement enveloppé de tous côtés. Le séraskier lui faisait face, Kalschak-Pacha, à la tête des Serdengestis campait à sa gauche, et ils étaient adossés à des montagnes boisées, d'un rude accès. Ali-Pacha avec les spahis bordait à sa droite les montagnes qui s'étendent jusqu'au Pruth, il était couvert par des marais et la petite rivière de Schoulanetz; le sultan Islamghérei avec ses hordes de Tartares assaillait les derrières des Russes, attendant la déroute d'une armée que tout ce qui portait un turban croyait dans une position aussi critique que celle où s'était trouvé Pierre le Grand.

Les Russes étaient animés par le désir de venger l'affront que ce czar avait reçu dans ces contrées [1], et par le souvenir des victoires que

[1] Le bûcheron Baltagi-Miheme, devenu vizir et généralissime, a contraint Pierre le Grand à capituler sur les bords du Pruth. Baltagi veut dire fendeur de bois. Ces changements de fortune, si communs de tout temps en Turquie, n'ont pas été rares en France en temps de révolution.

les Polonais y avaient remportées. Ils étaient resserrés de tous côtés par leurs ennemis, privés d'eau, de bois, de fourrages; ils sentaient tous qu'il fallait vaincre ou périr, et Munich ne pouvait douter que s'il était battu, forcé de faire une retraite à travers des défilés qui la rendraient des plus difficiles, et poursuivi par les Turcs, il trouverait sur son chemin les Polonais brûlant du désir de venger toutes les avanies qu'ils avaient eues à souffrir; il n'avait plus le choix; il forma son campement de trois carrés entourés d'artillerie et de chevaux de frise.

Véli-Pacha, ayant une grande supériorité en nombre, avait voulu attirer les Russes dans une position où il devait les affamer facilement, car les Moldaves préféraient la domination turque à celle des Moscovites qui les avaient traités inhumainement, lors de la présence du czar Pierre dans leur pays, et, au lieu de porter leurs denrées dans leurs camps, ils en approvisionnaient les Ottomans.

Les Tartares avaient inquiété toute la nuit les Russes, fatigués déjà de leurs marches et des privations qu'ils supportaient. Munich avait

reconnu que le cours de la Schoulanetz et les grands marécages qui s'étendaient sur ses bords n'offraient point des difficultés aussi sérieuses que les Turcs le pensaient; cela leur avait fait négliger d'ajouter de ce côté des fortifications aux obstacles naturels qui y existaient; le maréchal sut en profiter. Il plaça sous les ordres de M. de Lowendal Gustave Biren, moins ancien lieutenant général que lui, trois régiments d'infanterie, deux de dragons, trois bataillons des gardes, les piquets, plusieurs escadrons de hussards et des bandes de Cosaques, trente pièces de canon et vingt-quatre mortiers. A la tête de ces troupes M. de Lowendal s'avança jusqu'à demi-portée de canon des Turcs, dont il occupa toute l'attention. Pendant qu'ils faisaient feu de leur artillerie mal dirigée et qu'ils étaient occupés à ajouter encore à leurs fortifications de ce côté, après avoir chargé son infanterie du centre d'une quantité de fascines, Munich la mit en mouvement, et rappela à lui le corps commandé par M. de Lowendal; toute l'armée marcha par sa droite sur le village de Stawutschane, couvrit de fascines et de madriers les fondrières

des marais et jeta vingt-sept ponts sur la Schoulanetz. Tous ces travaux, protégés par un feu d'artillerie formidable, furent terminés à deux heures après midi.

L'armée russe s'avança ensuite formée en trois grands carrés; les bagages et les vivres qu'on ne pouvait abandonner aux Tartares étaient au centre de ces carrés. La cavalerie turque chercha inutilement à les entamer; ils avançaient toujours. A cinq heures cette cavalerie renouvela ses efforts contre le centre et la droite avec plus de vigueur que jamais, et aussi peu de succès. En même temps les janissaires, le sabre au point, se jetaient sur les chevaux de frise qui couvraient le front de l'aile gauche et cherchaient à les rompre, mais l'artillerie et la mousqueterie du corps de Lowendal, dirigées sur leur masse profonde, y causèrent tant de ravage qu'ils se retirèrent comme la vague d'une mer mugissante. Le séraskier augmenta son artillerie sur la gauche de son camp; son feu dirigé de haut en bas ne put contenir les Russes appuyés de la leur, beaucoup mieux servie; ils avaient une demi-lieue à faire en gravissant la

hauteur, leurs soldats s'attelaient aux pièces pour leur faire gravir le sommet et s'avançaient résolûment. Les Turcs, après avoir mis le feu à leur camp, s'éloignèrent si précipitamment que la cavalerie légère put à peine joindre quelques fuyards. Les Osmanlis n'avaient cependant laissé qu'un millier de morts sur le lieu du combat; quant à la perte des Russes, elle fut presque nulle. Ils s'emparèrent de quarante canons de fonte, de six mortiers, de beaucoup de munitions, de bagages et d'objets de campement. Le séraskier fut obligé de se cacher dans sa fuite, pour échapper à la fureur des janissaires contre lui.

Le pacha Kalschak, gouverneur de Choczim, en était sorti avec dix mille hommes pour assister à la bataille; en voyant le lieutenant général de Lowendal faire de la gauche à la droite un mouvement qu'il ne comprenait point, il s'écria: « Les Russes fuient! » et il envoya un Tartare porter cette grande nouvelle à Choczim, mais le soir il y rentra presque seul, et ne s'y trouva qu'avec sept cent soixante-trois janissaires et leur aga qui y étaient restés. Tout ce qui n'y était

point renfermé s'était débandé, en se dirigeant sur le Pruth; beaucoup de fuyards ne s'arrêtèrent même que sur les bords du Danube. Kalschak rendit dès le lendemain, et à la première sommation, la forte place de Choczim, armée de cent vingt-sept pièces de canon et de vingt-deux mortiers de fonte et abondamment pourvue de toutes choses.

Munich assura sa communication avec la Pologne en établissant deux ponts sur le Dniester et marcha sur le Pruth où il en fit jeter trois. Son armée passa le fleuve sans avoir été inquiétée le moins du monde. Cantemir avait pu pénétrer jusqu'au centre de la Moldavie sans obstacle, et l'hospodar de cette province, Ghicca, avait été obligé de se retirer devant le fils de l'hospodar à qui son attachement pour le czar Pierre avait fait perdre la principauté. Moldaves et Valaques vinrent grossir l'armée russe. Les principaux employés de la Sublime-Porte rendirent leurs hommages à son chef, à son entrée à Jassi; tous les principaux habitants du pays, ayant leur métropolitain à leur tête, augmentèrent son cortége et l'éclat de son entrée

dans la capitale. Ce métropolitain avait composé un cantique pour remercier le Tout-Puissant des événements qui allaient combler tous les vœux, et il prononça un petit discours, dont le texte avait été singulièrement choisi : *Que le Seigneur bénisse son entrée et sa sortie,* avait-il dit, en l'empruntant au psalmiste ; mais Munich était de belle humeur, il ne fit qu'en rire.

On vit alors ce qui s'est reproduit récemment en Allemagne, les faibles vinrent s'attacher au char d'un vainqueur détesté ; les Polonais eux-mêmes, malgré le souvenir si récent des injures qu'ils avaient eues à souffrir, lui envoyèrent leurs félicitations. Au risque de répéter, comme tant d'autres, des lieux communs, nous redirons qu'il est rare de savoir triompher modestement, et qu'il y a peu de favoris de la fortune qui n'abusent pas de ses faveurs. Pendant que le sage Irlandais Lascy jouissait d'une gloire de bon aloi avec modestie, et en donnait des leçons à son fils, qui sut si bien en profiter[1], Munich

[1] Maurice, comte Lascy, feld-maréchal (comme son père), commanda en 1788 l'armée autrichienne contre les Turcs ; Joseph II assistait de sa personne à cette campagne ; elle ne fut pas heureuse,

s'enivrait des dons de la fortune qui devait bientôt le trahir. On a écrit qu'enflé de ses faciles victoires, il avait rêvé d'être le successeur des Cantemir et des Ghicca et de régner en Moldavie; son orgueil lui faisait cependant espérer des destinées plus hautes : il entrevoyait la possibilité de gouverner la Russie à l'ombre de la souveraine de cet empire, et il y réussit pour un temps. Il pensait nonobstant à poursuivre ses succès jusqu'à Bender, mais les armes de l'Autriche, alliée de la Russie, avaient été moins heureuses; il existait un désaccord fatal entre ses généraux. On a accusé le feld-maréchal Kevenhuller de s'être fait battre par les Turcs, pour satisfaire son inimitié contre Seckendorf. L'Autriche fit la paix, et abandonna Belgrade, dont la glorieuse conquête par le prince Eugène avait coûté beaucoup de sang; la Russie renonça aussi à continuer la guerre, et perdit à son tour Kinburn, Oczakow et Choczim, c'est-à-dire les seuls fruits des dernières campagnes de Munich. M. de Kéralio termine son histoire

et Lascy eut la modestie de désigner Laudon comme le plus capable de conduire la guerre.

des guerres des Russes et des Impériaux contre les Turcs en résumant ces résultats : « Trois grandes nations supportèrent des impôts ruineux, cinquante mille hommes furent enmenés en esclavage, cent cinquante mille perdirent la vie, sans y comprendre ceux qui périrent du scorbut, de la peste, ou d'autres maladies ; la Crimée fut dévastée, ses villes incendiées. » Ajoutons que la Moldavie et les bords du Danube furent ravagés, et tout cela pour arriver à la destruction complète des forteresses qu'on s'était disputées. « Il n'y a point, » continue M. de Kéralio, « de plus grand fléau que la guerre, si ce n'est les rois et les ministres assez inhumains et assez aveuglés sur les intérêts des nations, pour les soulever les unes contre les autres, lorsqu'ils n'y sont pas contraints, comme un homme obligé de garantir sa vie contre un brigand qui l'attaque. » En y ajoutant la nécessité même de défendre sa bourse, ces réflexions pourraient parfaitement s'appliquer aux événements survenus en Allemagne et en Italie en 1866.

M. de Lowendal eut le gouvernement de

Choczim jusqu'au moment où il remit cette forteresse aux commissaires de la Porte Ottomane aux termes du traité de paix conclu avec elle; ce dut être avec regret, car la plupart de ses ouvrages étaient taillés dans le roc et les autres très-bien revêtus. Il revint ensuite à Saint-Pétersbourg.

Ce n'est que sous Catherine II que les Russes ont pris un vernis de civilisation. Les Turcs ne leur étaient point inférieurs sous ce rapport lorsque M. de Lowendal avait combattu contre eux; les hordes asiatiques n'étaient peut-être pas aussi sauvages que les Cosaques Zaporogues. Il y a des hommes qui s'endurcissent à la vue des horreurs que la guerre enfante; d'autres, nés avec des sentiments plus généreux, sont émus par le cruel spectacle de toutes les douleurs, de toutes les misères qu'elle produit; il n'inspira que des sentiments d'humanité à M. de Lowendal; on en trouvera des preuves répétées dans la suite de ce récit.

Le roi de Pologne, électeur de Saxe, était vicaire de l'Empire germanique pendant la vacance du trône depuis la mort de Charles VI;

c'est en cette qualité qu'il accorda, le 8 février 1741, des lettres patentes qui conféraient le titre de comte du saint-empire, de l'électorat de Saxe et des États de Sa Majesté polonaise au baron Woldemar de Lowendal, général en chef au service de la Russie, chevalier des ordres de Saint-Jean, de Saint-Alexandre Neuski et de Saint-Hubert, pour lui et pour ses enfants mâles et femelles.

A son retour à Saint-Pétersbourg, l'impératrice Anne accueillit le comte de Lowendal comme ses services le lui avaient mérité. Le jour de la publication d'une paix peu glorieuse et encore moins fructueuse, la czarine donna une magnifique fête, et ce fut ce jour-là qu'elle choisit pour le nommer général en chef et gouverneur de l'Estonie et de Revel; elle lui donna une épée de la valeur de quatre mille roubles, et fit présent à la baronne de Lowendal d'une tabatière enrichie de diamants. M. de Lowendal eut le régiment des cuirassiers, qui ne cessa cependant de porter le nom du maréchal de Munich que lorsqu'Élisabeth monta sur le trône.

La czarine Anne étant décédée, la duchesse de Brunswick-Bevern, mère du jeune empereur Ivan, s'empara de la régence; elle chercha à s'attacher le comte de Lowendal et lui confia la charge de grand-maître de l'artillerie. Il ne fut pas satisfait de n'avoir pas été désigné pour faire la campagne de Finlande, mais il n'eut pas à regretter d'être resté à Revel, capitale de son gou-
1742. vernement, pendant cette régence. Élisabeth, fille de Pierre I[er] et de la czarine Catherine, s'empara de la couronne; cette nouvelle révolution ne fut pas favorable à ceux qui avaient eu la confiance de la duchesse de Brunswick.

Frédéric II explique, dans l'*Histoire de son temps,* que, dans l'espoir qu'un changement de règne en Russie pourrait enlever un allié à Marie-Thérèse, reine de Hongrie, le beau Lachetardie, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, avait reçu l'ordre d'employer tous les moyens possibles, pour renverser Catherine-Anne de Mecklembourg, duchesse de Brunswick, en possession du pouvoir comme mère d'Ivan, adopté par la czarine Anne et désigné par cette princesse pour lui succéder. Cette révolution de palais



avait eu lieu, au profit d'Élisabeth, mais elle ne conserva cependant pas longtemps la faveur qu'elle avait d'abord accordée à La Chetardie. Ses goûts changeaient aussi souvent que ceux de la duchesse de Brunswick. Le philosophe de Sans-Souci a fait le triste portrait de ces deux princesses, mais nous n'avons heureusement pas à nous occuper des scandales de leur vie.

Depuis que Charles XII a rêvé de devenir un nouvel Alexandre, son pays n'a éprouvé que des pertes, jusqu'au moment où Bernadotte, déçu dans son espoir de succéder à Napoléon, a reçu la Norwége en partage comme une fiche de consolation.

En 1742, la Suède était partagée en deux factions, celle des bonnets, dont le roi était le chef, et celle des chapeaux, composée de la noblesse. Ce parti voulait la guerre contre la Russie ; il y entraîna le pays, en répandant le bruit que ses armées avaient été anéanties dans les guerres contre les Turcs. Le général Buddenbrog, chargé de rendre compte des moyens de défense de la Finlande, avait fait un rapport très-infidèle ; M. de Lœvenhaupt, qui y com-

mandait un corps d'armée, était plein d'une confiance que les ministres de la nouvelle impératrice de Russie avaient eu le talent d'entretenir chez l'ambassadeur de France lui-même. Cependant le feld-maréchal Lascy, ayant sous ses ordres les généraux en chef Keith et Lowendal, entra en Finlande; il était à la tête d'une armée qui s'était grossie à petit bruit; elle comptait trente-six mille combattants, en comprenant dix mille hommes embarqués sur quarante-trois galères, si mal commandées qu'elles n'osèrent jamais attaquer la flotte suédoise, quoiqu'elle fût beaucoup plus faible. Le 18 juin, le maréchal marcha à proximité de la mer et des bâtiments qui devaient lui fournir des subsistances. L'armée russe parcourut d'abord une partie de la Finlande, peu riche par elle-même et déjà devastée par les Cosaques. Le 30, elle passa la rivière Vereïockoi, sur un pont improvisé; Lascy y laissa les bagages, et remit ses troupes en route le 1er juillet, avec du biscuit pour dix jours. Le maréchal se disposait le 5 à attaquer le camp retranché de Mandolop, formidable par sa situation; il regrettait de ne pouvoir l'aborder que

sur deux points, où l'on ne pénétrait que par de très-petits fronts, et s'apprêtait à un pénible sacrifice d'hommes; mais il fut bientôt délivré de ce souci : l'ennemi ne s'était point trouvé assez en sûreté, dans un si excellent poste, et s'était retiré à Fredericsham[1].

Les Suédois, qui avaient montré tant de vaillance en Allemagne et chez leurs voisins les Moscovites, évacuaient successivement les positions de l'accès le plus difficile. La direction du siége de Fredericsham fut confiée au comte de Lowendal; il avait tout disposé pour le commencer, et allait ouvrir la tranchée, lorsque le 10 juillet, à onze heures du soir, on vit la ville s'enflammer. On sait avec quelle rapidité celles du Nord, construites en bois, devaient être embrasées, lorsque les secours contre l'incendie étaient encore fort mal organisés. Avant d'abandonner Fredericsham, les Suédois avaient rempli plusieurs maisons de poudre, de fusils, de canons chargés et de projectiles, qui occasionnèrent plusieurs violentes explosions; un seul magasin ne fut pas consumé;

[1] *Mémoires du prince de Ligne.*

il contenait quatre cents quintaux de poudre et plusieurs milliers de barils de goudron.

Le 12, les Russes campèrent sur les bords du Kilmmen, que les Suédois avaient déjà franchi. Lascy avait fait passer ce fleuve le 13 à la plus grande partie de ses troupes, lorsqu'il reçut de la cour l'ordre formel de s'arrêter, de construire des fortins sur ses rives et de camper près de Fredericsham jusqu'au moment de prendre ses quartiers d'hiver. Le feld-maréchal assembla son conseil de guerre, où tous les généraux russes opinèrent pour l'exécution de cet ordre; les généraux étrangers observèrent qu'il n'aurait pas été donné, si l'on avait supposé à Saint-Pétersbourg que les Suédois ne défendraient point la ligne du Kilmmen; ils proposèrent de pousser jusqu'à Helsingfors, et de terminer la campagne par la prise de cette place; Lascy les approuva.

Le comte de Lœvenhaupt avait sacrifié son plus grand magasin, en brûlant Fredericsham; inquiet sur ses communications avec Helsingfors et la possibilité d'en tirer des vivres, il se retira sur Pernokirke, occupa un très-bon

poste, mais craignit d'être tourné par les Russes qui l'avaient suivi, et le quitta. Il battit en retraite jusqu'à Helsingkirke, campa sa droite à la mer, son centre couvert par un grand marais qui n'était franchissable que par un chemin où l'on ne pouvait faire passer que dix hommes de front; sa gauche était protégée par une rivière partant de ce marais. Le malheureux général suédois, ne se croyant pas encore assez en sûreté dans une pareille position, marcha sur Helsingfors, s'y trouva dans un camp bien retranché, et résolut pourtant de l'abandonner aussi.

Un paysan finlandais apprit au feld-maréchal Lascy que les Suédois se préparaient à reculer jusqu'à Abo, et lui révéla l'existence d'un chemin tracé autrefois par le czar Pierre Ier, à travers un bois, facile à rendre praticable, et aboutissant, de l'autre côté de ce bois, à la grand'-route d'Helsingfors à Abo. Aussitôt que deux ingénieurs eurent vérifié l'exactitude de ces précieux renseignements, M. de Lowendal se mit en mouvement avec soixante-quatre compagnies de grenadiers et quatre bataillons; le

chemin était déblayé avant le jour, et ce corps avait pris poste sur celui d'Abo; toute l'armée russe l'avait rejoint à six heures du matin, quand l'avant-garde suédoise parut. M. de Lœwenhaupt se hâta de rentrer dans son camp, qu'il continua de fortifier et de garnir de batteries; il avait abandonné une vaste contrée, couverte de marais, de lacs, de bois, coupée par de nombreux cours d'eau, hérissée de rochers. A Helsingfors il se trouvait privé de toute communication avec la terre ferme, et pour combler sa détresse, l'escadre suédoise, dont les équipages avaient été fort réduits par les maladies, disparut devant les forces navales russes. Vingt mille Suédois déposèrent leurs armes devant un pareil nombre de ces Moscovites qu'ils avaient traités pendant longtemps avec un profond mépris. M. de Lowendal rédigea et signa leur désastreuse capitulation, avec le général major Bousquet, qui avait pris le commandement après l'arrestation du comte de Lœvenhaupt et du général Buddenborg. Ces malheureux eurent la tête tranchée.

Les déplorables résultats de cette guerre fu-

rent dus à ce que les affaires étaient tout aussi mal conduites que dans la république polonaise, dans le royaume de Suède, dont le gouvernement était beaucoup plus aristocratique que monarchique. Il existait, dans son armée, un conseil de guerre où tous les colonels avaient voix, mais où le général en chef n'avait que la sienne. Les délibérations de ce conseil étaient envoyées à Stockholm ; on devait attendre la décision du roi et du sénat ; la mésintelligence des généraux entre eux ajoutait encore à toutes ces difficultés.

Des négociations, entamées en décembre à Abo, furent poursuivies en mars 1743, mais n'aboutirent à la paix que cinq mois après. Le comte de Lowendal se rendit à Revel où il devait résider comme gouverneur de l'Estonie. L'aversion des Russes contre les étrangers, qui les disciplinaient et leur apprenaient à vaincre, était telle, qu'à l'avénement d'Élisabeth ses gardes trouvaient tout simple de lui demander la permission de les massacrer. Quoique les oreilles et les nez coupés sous son règne aient été innombrables, cette princesse était tellement en

avance sur la civilisation de ses sujets, qu'elle avait fait le serment de ne condamner personne à mort pendant son règne; la petite requête de ses gardes qui tendait à massacrer tous les officiers nés en dehors des limites de son empire avait été repoussée; mais ils continuaient à être en butte à la même haine; elle s'était manifestée en plusieurs occasions en Finlande, de la manière la plus grave. Les désordres dont le comte de Lowendal avait été témoin étaient faits pour inspirer autant de dégoût que d'indignation.

En montant sur le trône, Élisabeth avait supprimé les doubles appointements dont jouissaient tous ceux qui possédaient différentes charges ou emplois. Cette mesure faisait perdre à M. de Lowendal les émoluments de colonel des cuirassiers, montant à deux mille cinq cents roubles; il crut avoir à se plaindre du maréchal Lascy, en écrivit au général Lestocq; sa lettre communiquée à l'impératrice fut renvoyée au maréchal; cela mit de l'aigreur entre les deux généraux. M. de Lowendal songea à recouvrer sa liberté; il demanda, mais madame

de Lowendal n'obtint qu'avec peine pour lui la permission d'aller en Pologne pour ses affaires. Woldemar s'était attiré l'estime et l'affection des habitants de l'Estonie; la noblesse de cette province lui en donna la preuve en l'agrégeant à son corps à perpétuité, lui et ses descendants mâles et femelles, par lettres patentes en date du 12 janvier 1743[1].

La czarine, craignant de perdre en même temps ses deux meilleurs généraux, n'accepta point la démission que M. de Keith lui offrait; elle lui accorda toutes les grâces qu'il pouvait désirer, mais elles ne le fixèrent pas non plus au service de Russie.

Le comte de Lowendal se trouvait à Dresde lorsqu'il y reçut, au mois de janvier 1743, l'autorisation de l'impératrice de Russie d'aller assister aux opérations des armées des grandes puissances qui s'étaient mises en mouvement à l'occasion de la succession de l'empereur Charles VI. La position du baron de Lowendal à la cour d'Auguste II, les débuts de

[1] Parmi les noms des membres de cette noblesse qui ont signé ces lettres, on distingue ceux de MM. de Sicsenhausen et de Stakelberg.

son fils au service de l'électeur, en avaient fait un ami de Maurice de Saxe; ils avaient combattu ensemble sous le prince Eugène, et s'étaient retrouvés au siége de Philisbourg; une grande conformité de position et de goûts établit une liaison très-intime entre eux. Le comte de Lowendal se rendit à Stadt-am-Hof, en Bavière, où se trouvait le comte de Saxe, et lui fit connaître le désir d'entrer, comme lui, au service de France. Maurice fut satisfait de procurer à notre pays un officier d'un aussi grand mérite, et l'engagea beaucoup à donner suite à cette pensée. Le comte des Alleurs, ministre de France à la cour de Pologne, marié à une fille du prince Lubomirski, était très en faveur à la cour de l'électeur; il suivit cette négociation et y employa le comte de Bruhl. Deux difficultés faisaient cependant hésiter le comte de Lowendal à entrer dans l'armée française : il ne pouvait avoir que le dernier rang sur le tableau des lieutenants généraux, et la religion luthérienne qu'il professait ne lui permettait guère d'espérer d'arriver à un grade plus élevé.

L'auteur de ses mémoires dit qu'il ne se laissa

pas arrêter par la première de ces difficultés, dans la conviction qu'en France le mérite pouvait élever rapidement un officier au-dessus de ses anciens. Le même écrivain ajoute que *sa probité, reconnue par tous ses contemporains, doit faire attribuer à des raisons plus nobles que des vues d'ambition et d'intérêt la résolution qu'il prit d'embrasser la religion catholique.* Nous préférons de beaucoup le sentiment de l'un de ses contemporains[1] à l'opinion de l'auteur anonyme de la biographie insérée dans celle de Michaud.

Le comte de Lowendal était profondément réfléchi; en entrant au service de la France, en qualité de lieutenant général, il ne pouvait pas trop se flatter, il est vrai, d'atteindre plus haut; il a fallu qu'il eût une occasion de se signaler aux yeux de toute l'Europe, pour obtenir le bâton de maréchal, car dans le nombre de généraux plus anciens que lui, et après lesquels il semblait devoir seulement arriver, il s'en trouvait de fort distingués par de brillants services et par leur naissance; tout indiquait qu'ils lui

[1] Le duc de Luynes.

seraient préférés. Le roi avait des préventions contre les étrangers; le maréchal de Noailles eut de la peine à l'en faire revenir, et à le décider à mettre à la tête de ses armées le comte de Saxe, le plus grand général de son siècle, que M. de Noailles eut le très-grand mérite de deviner.

Le roi de Pologne portait un véritable intérêt à Woldemar de Lowendal; ce prince contribua par ses conseils à l'engager à servir la France. La czarine aurait voulu le conserver; elle lui avait écrit de la manière la plus gracieuse pour l'engager à rester à son service et à rentrer dans ses États. Il revint effectivement dans son gouvernement; mais, à peine de retour à Revel, il apprit que Louis XV agréait ses services; des lettres patentes, en date du 1er septembre 1743, lui conférèrent le grade de lieutenant général. Il eut une commission qui l'autorisait à lever un régiment allemand de son nom [1], ce qui était en même temps honorable et lucratif. L'auteur de l'*Histoire des troupes étrangères au service de France* a fait remarquer que le règne de Louis XV

[1] Voyez la note 8.

fut des plus glorieux pour elles, qu'elles prirent part à toutes les conquêtes, contribuèrent à plus d'une victoire et dotèrent l'armée de plusieurs maréchaux, parmi lesquels, dit-il, « la France proclame le héros de Fontenoy et le vainqueur de Berg-op-Zoom. » Le roi savait du comte de Saxe que son ami, par un effet des prodigalités de son père, n'était pas aussi pourvu de fortune que de talent; il lui fit une pension considérable. Nous rappellerons, à cette occasion-là, qu'en 1743 les appointements d'un lieutenant général n'étaient que de 1,729 livres *par mois de quarante-cinq jours.*

Le caractère loyal de M. de Lowendal autorise à croire que, s'il abjura en prenant la cocarde blanche, ce ne fut que par conviction : la suite l'a prouvé. « Du jour où il servit la France, Lowendal fut dévoué corps et âme à sa patrie d'adoption; tous les élans de son cœur, toutes les lumières de son génie, ce fut à elle seule qu'il les rapporta[1]. »

On n'a que trop oublié par la suite que, pour partager la gloire de sa patrie d'adoption, il

[1] *Histoire des troupes étrangères au service de la France*, par Fieffé.

avait eu à faire de véritables sacrifices; car il perdait non-seulement son ancienneté, ce qui lui était le plus sensible, mais encore des avantages pécuniaires beaucoup plus considérables que ceux qu'il recevait en échange. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler qu'en Russie il était colonel-propriétaire de deux régiments, tandis qu'en France il ne devait en avoir qu'un seul, dont son fils fut dépouillé plus tard.

CHAPITRE V.

Le comte de Lowendal entre au service de France, et fait la campagne de 1744 en Flandre. — Il passe à l'armée du Rhin, et reçoit une grave blessure au siége de Fribourg. — Il est employé au siége de Tournay. — Il se signale à Fontenoy. — Il donne l'escalade à la ville de Gand. — Il s'empare d'énormes magasins. — Discipline parfaite de ses troupes. — Il prend Oudenarde. — Siége d'Ostende. — Il est enterré jusqu'à la ceinture avec ses aides-majors, par l'effet de plusieurs bombes éclatant à la fois. — Importance de la prise d'Ostende. — M. de Lowendal fait capituler Nieuport. — Consternation des Anglais et des Hollandais.

La mort de l'empereur Charles VI suscita chez les souverains du continent l'espoir d'abaisser la maison d'Autriche qui a si longtemps dominé une partie considérable de l'Europe, et d'arracher à sa fille, la grande Marie-Thérèse, d'importants lambeaux de ses héritages. Charles-Albert, électeur de Bavière, les lui disputait, en appuyant ses prétentions sur le testament de

l'empereur Ferdinand Ier, dont la fille aînée avait épousé un duc de Bavière. Le roi de Pologne Auguste III, le roi de Sardaigne, et le roi de Prusse, appartenant tous deux à des maisons constamment avides du bien de leurs voisins invoquaient des droits pour colorer leurs convoitises. La cour de France fut entraînée à faire la guerre, quoique le roi eût accepté la pragmatique sanction, qui devait prévenir l'indivisibilité des États de Charles VI; elle appuya par ses armées le duc de Bavière, qui fut élu et proclamé empereur d'Allemagne sous le nom de Charles VII. Il pénétra jusqu'à deux journées de marche de Vienne. On vit alors ce que l'on vient de voir se produire en 1866 par les mêmes causes, mais avec des résultats tout différents; l'électeur renonça à s'emparer de cette capitale, dans la crainte que les Saxons, maîtres de la Bohême, ne pussent la garder; la France avait entretenu sa méfiance, parce que son gouvernement ne voulait point qu'il devînt trop puissant en s'en rendant maître. Le défaut d'unité de vues chez ses ennemis fit échapper alors l'Autriche aux désastres qu'elle vient d'essuyer

faute d'accord avec ses alliés et de ces mêmes alliés entre eux. Le maréchal de Belle-Isle avait été contraint de se retirer de Prague, avec les troupes françaises qui l'avaient occupé; celles que commandait le maréchal de Noailles étaient si habilement disposées qu'elles devaient détruire l'armée anglaise à Dettingen. Une victoire qui semblait assurée fut convertie en défaite par la faute du duc de Gramont. On appela cette funeste journée celle des bâtons rompus, parce que ce duc et quelques autres courtisans y avaient perdu le bâton de maréchal qu'ils espéraient. De cent trente mille hommes que Louis XV avait envoyés en Allemagne, le maréchal de Broglie n'en ramena que vingt-cinq mille. Le roi de Prusse, satisfait de la conquête de la Silésie, avait fait la paix avec Marie-Thérèse; la guerre s'était approchée de toutes nos frontières, et le partisan autrichien Mentzel les avait même franchies. Il menaçait les habitants de l'Alsace et de la Franche-Comté qui prendraient les armes de les faire pendre, après les avoir contraints à se couper eux-mêmes le nez et les oreilles. C'est dans ces circon-

stances que la duchesse de Châteauroux décida Louis XV à sortir de son oisiveté.

Marie-Anne de Mailly, duchesse de Châteauroux, avait un caractère généreux; elle s'était laissé séduire par l'espoir d'user de son ascendant sur l'esprit du roi, comme Agnès Sorel s'était servi du sien sur Charles VII pour le déterminer à venger l'honneur de la France, ce qui avait mérité à la dame de Beauté de conserver l'amitié de la reine Marie d'Anjou jusqu'à sa mort. « Madame de Châteauroux (disait Louis XV) ne se mêle des affaires de personne, cela n'est pas digne d'elle; mais des ministres, du parlement, de la paix, de la guerre, elle ne cesse de m'en parler... Cela me désole, je lui ai dit plusieurs fois qu'elle me tuait. Savez-vous ce qu'elle me répond? « Tant mieux, sire, *il faut qu'un roi ressuscite.* » (Fragment des Mémoires de la duchesse de Brancas.)

« Cette femme, dit le grand Fédéric[1], par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oisive qu'il menait, pour l'envoyer commander ses armées; elle sacrifia à la France

[1] *Histoire de mon temps.*

les intérêts de son cœur et de sa fortune ; elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle pressa si vivement le roi, que le voyage de Flandres fut résolu. Une action aussi généreuse et même héroïque mérite d'autant plus d'être insérée dans les fastes de l'histoire, que les maîtresses qui l'ont précédée n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. »

Il sera souvent question de M. d'Argenson, ministre de la guerre, dans le cours de cet ouvrage. Lorsqu'on crut Louis XV perdu sans ressources, ce fut lui qui se chargea de signifier à madame de Châteauroux qu'elle eût à quitter Metz ; il se dressa comme un serpent en face de cette malheureuse femme, devant laquelle il rampait encore la veille, et fut d'une dureté révoltante pour elle ; mais, avant de mourir de chagrin, elle avait tiré le roi de sa torpeur.

Le comte de Lowendal fit la campagne de 1744.
1744 en Flandres sous les yeux de Louis XV et du Dauphin, et aux ordres du vieux maréchal de Noailles.

Le délabrement des troupes françaises revenues d'Allemagne faisait espérer à Marie-Thé-

rèse et au roi d'Angleterre, le seul de ses alliés qui lui fût resté fidèle, des triomphes faciles; mais, pendant que le prince de Condé était à la tête de vingt mille hommes en Piémont, et que le maréchal de Coigny en commandait cinquante mille sur le Rhin, Louis XV s'avança à la tête de quatre-vingt mille combattants, jusqu'aux environs de Tournay, qu'il parut menacer. Cependant le maréchal de Noailles dirigea le gros de l'armée sur Menin, et on ouvrit la tranchée le 28 mai devant cette place de deux côtés. Le baron d'Echten, assailli de toutes parts, capitula et obtint les honneurs de la guerre le jour où le comte de Lowendal commandait une des tranchées, ayant sous ses ordres MM. de Pontchartrain, maréchal de camp, et Buchmann, brigadier-général.

Le 6, M. le comte de Clermont[1] investit la ville d'Ypres du côté de Popéringhe, et le comte de Saxe, promu au grade de maréchal en 1743, en fit l'investissement du côté de Zellebeck. Le comte de Lowendal fut employé à ce nouveau siége, avec les lieutenants généraux de Mau-

[1] Louis de Bourbon-Condé.

bourg, de Fénelon, de Chabannes, le prince de Pons et le lord Clare. Le roi arriva le 17 juin devant Ypres; il visita, le 21 et le 24, les deux tranchées ouvertes par ses ordres; le prince de Hesse-Philipstadt n'attendit point que l'on battît en brèche pour rendre la place; il arbora le pavillon le 25 et sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Le marquis de Beauvau, maréchal de camp, et le comte Poniatowski, colonel au service de Saxe, servant en qualité de volontaire, furent tués à ce siége.

Le siége d'Ypres fut suivi de celui de Furnes, dirigé aussi par le comte de Clermont, qui l'entreprit avec vingt-trois bataillons et vingt-deux escadrons. Investie le 27 juin et attaquée avec la plus grande vigueur, Furnes se rendit le 10 juillet. Le comte de Schwarzenberg obtint aussi les honneurs de la guerre pour la garnison hollandaise qu'il commandait.

Le comte de Lowendal ayant encore pris part au siége de Furnes, avait eu des occasions de faire reconnaître le fruit qu'il savait tirer de son application à étudier la science de l'ingénieur militaire et de l'artilleur.

M. d'Espagnac fait ressortir *la méthode admirable de prendre les places de même ligne.* Depuis les guerres de Napoléon Ier, on met en mouvement une telle masse de troupes qu'on bloque, ou l'on masque les villes de guerre, pour marcher sur les capitales. Mais sous Louis XV on croyait encore devoir agir méthodiquement, et l'art de diriger les siéges était en haute estime.

On apprit que le prince Charles de Lorraine, en simulant le passage du Rhin sur plusieurs points, y avait réussi sur celui où le maréchal de Seckendorf devait s'y opposer avec les Bavarois de l'électorat, ceux du Palatinat et les Hessois alliés soldés de la France.

Soixante mille Autrichiens étaient en Alsace; ils avaient enlevé Lauterbourg et la garnison de Weissembourg. Le maréchal de Coigny, menacé de voir ses communications coupées, avait marché sur cette ville, occupée par dix mille étrangers, et les avait forcés dans leurs retranchements. On s'était battu pendant six heures dans les lignes et dans les rues; les Bavarois, commandés par le comte

de Mortagne, lieutenant général au service de Charles VII, montrèrent une grande valeur.

Weissembourg avait été repris, mais le maréchal de Coigny se vit toute l'armée ennemie sur les bras, à la suite de plusieurs fautes, selon le jugement que Frédéric II attribua aux *experts en fait de guerre,* et que le maréchal de Noailles voulait faire éviter à M. de Coigny; il se retira sur Haguenau. L'apparition de partis autrichiens engagea le roi Stanislas à quitter sa résidence de Lunéville. Instruit de ces événements, Louis XV laissa quarante mille hommes aux ordres du maréchal de Saxe, pour garantir ses conquêtes en Flandres, et marcha avec vingt-six bataillons et trente-trois escadrons sur Phalsbourg.

Cependant la grande âme de Marie-Thérèse était soumise de nouveau à une rude épreuve. L'appétit était revenu à Frédéric II; il avait rompu la paix et était entré en Bohême.

Ces circonstances forcèrent le prince de Lorraine à abandonner les contrées qu'il avait envahies. Il parvint à effectuer une de ces belles retraites que son homonyme, l'archiduc Char-

les, a su exécuter avec tant de talent devant son vainqueur, Napoléon I[er], qui, malgré son génie, a vu les siennes se changer en d'effroyables déroutes.

A peine en convalescence de la maladie qui l'avait mis à deux doigts de la mort, le roi se remit à la tête de l'armée.

Le comte de Lowendal commanda un corps d'avant-garde sans cesse harcelé par les troupes légères autrichiennes; elles étaient principalement composées de neuf mille hussards hongrois, aux ordres de M. de Nadasti, et de deux mille Pandours, dont le chef était François, baron de Trenck, connu par ses cruautés, comme son cousin Frédéric par ses malheurs. Le comte de Lowendal avait là, parmi ses adversaires, un homme qu'il avait eu à juger, paraîtrait-il, dans un conseil de guerre pendant qu'ils servaient tous deux la Russie.

François de Trenck, que son parent et son légataire universel, Frédéric de Trenck, désigne comme un athée, et dont il a donné un affreux portrait, François avait le cœur dur comme les rochers de la Calabre, où il était né; d'une taille

gigantesque, d'une force prodigieuse, musicien, ingénieur instruit, il possédait presque toutes les langues vivantes. Pendant qu'il était sous les ordres du maréchal Munich, il avait encouru la peine de six mois de travaux forcés, et les avait passés au milieu des plus grands scélérats. Il en recruta trois cents lorsqu'il fut autorisé par la reine de Hongrie à lever un régiment de Pandours, et le corps qu'il commandait en 1744 ne pouvait être composé, en grande partie, que de pareils éléments. Connu par sa férocité et son avidité, il avait inspiré la terreur en Alsace et en Lorraine.

On voit une singulière accusation contre le comte de Lowendal dans la vie, si intéressante d'ailleurs, de Frédéric de Trenck [1]. On suppose, dans cet ouvrage, que Frédéric, arrivé pour la première fois en 1746 à Vienne, sollicita l'em-

[1] Page 123 de la 2e édition de la *Vie du baron Frédéric de Trenck* (imprimée à Metz en 1788).

François de Trenck eut une fin digne de sa vie, il s'empoisonna dans sa prison; mais, avant de mourir, il avait eu un bien grand bonheur pour un brigand comme lui : pendant la bataille de Sohr, il était parvenu à piller le camp du roi de Prusse. Les Pandours qu'il commandait devaient être formés de miliciens de l'Esclavonie et de la Croatie ; ils portaient le costume grec et des ceintures garnies de pistolets.

pereur en faveur de son cousin François, qui avait déjà passé trois fois devant des conseils de guerre, et que l'empereur lui avoua que celui qui devait le juger pour la quatrième fois était présidé par un très-méchant homme, le comte de Lowendal, l'ennemi déclaré de François de Trenck. Pour détruire une calomnie, dont le but est inexplicable, il suffit de rappeler que le comte de Lowendal, entré au service de France en 1743, ne l'a point quitté jusqu'à sa mort. Il serait superflu de réfuter une seconde assertion contre M. de Lowendal, qui s'est produite dans le même ouvrage; elle est tout aussi calomnieuse et aussi absurde.

Duguesclin disait que si Dieu était homme d'armes, il serait pillard. Le bon connétable allait certainement un peu trop loin, mais on devait tout redouter de la part des Pandours et de leur commandant. Ils portaient des manteaux de la couleur des chemises rouges dont le chef ne mérite pas d'être nommé ici; la vue de ces manteaux avait suffi pour répandre l'effroi fort au loin.

Le roi de Prusse a regretté que, selon lui,

le maréchal de Noailles, commandant sous le roi, ait mis trop de circonspection dans ses opérations. Frédéric avait envoyé au camp français le maréchal de Schmettau, dont il redoutait tellement l'indiscrétion, qu'il avait recommandé au maréchal de Noailles de laisser ignorer à ce général prussien le traité d'alliance qu'il avait conclu avec Louis XV; et cependant, trompé par les renseignements qu'il avait reçus de M. de Schmettau, Frédéric II a maintenu, dans l'Histoire de son temps, que si l'armée autrichienne avait été poursuivie vivement elle aurait pu être noyée dans le Rhin. Frédéric rapporte que M. de Noailles, instruit par M. de Lowendal, qui avait marché vers Drusenheim, de l'abandon du camp de Brumath par les Autrichiens pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim, rejoignit son avant-garde. Le soir même, les grenadiers français attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers autrichiens et des troupes hongroises, et l'emportèrent. La perte de part et d'autre ne monta pas à six cents hommes, ajoute enfin Frédéric, qui, mécontent

de n'avoir pas vu les troupes de Marie-Thérèse refoulées jusqu'à Vienne, prétend que les Français firent sonner cette affaire fort haut, comme s'ils avaient jamais eu besoin de s'attribuer d'autres gloires que celles qui leur appartenaient légitimement. Déjà à cette époque, l'héritier du pauvre marquisat de Brandebourg voulait détruire ce qu'il appelait le *fantôme de la maison d'Autriche.*

On lit dans un ouvrage biographique que, pendant ces marches, M. de Lowendal se posta, le 23 août, avec deux mille chevaux et cent fantassins, de manière à ce qu'un corps doublement supérieur ne pût l'entamer; et, dans la *Biographie universelle* [1], que la division ennemie était trois fois plus forte que la sienne. Nous ignorons où ces renseignements ont été puisés.

Un fait qui mérite d'être répété, c'est que, pendant la retraite des Autrichiens, une partie de leurs grenadiers, n'ayant pas pu passer assez tôt le Rhin, s'était répandue dans les bois. Pour éviter qu'ils ne fussent massacrés par les

[1] De Michaud.

paysans, furieux des extorsions et des violences commises par Trenck et ses Pandours, on promit des récompenses pour ceux qui feraient des fuyards prisonniers[1].

Le roi de Prusse[2] blâme les généraux français d'avoir persisté à faire le siége de Fribourg en Brisgau, malgré les observations qu'il avait chargé le maréchal de Schmettau de leur faire. Frédéric eût voulu une nouvelle invasion des Français en Allemagne, et garder la Bohême, au lieu d'être obligé d'évacuer Prague. Quoi qu'il en soit, le maréchal de Coigny investit Fribourg; la tranchée fut ouverte le 30 septembre; Louis XV était le 10 octobre au camp, devant cette place. La saison était pluvieuse, on fut obligé de détourner la rivière de Treisan et de lui ouvrir un canal de deux mille six cents toises ; à peine ce travail fut-il achevé, qu'une digue se rompit et l'on recommença : il fallait saigner à la fois deux bras de la rivière.

Il existe aux archives du dépôt de la guerre une lettre du comte de Lowendal, adressée au

[1] *Mémoires du duc de Noailles.*
[2] *Précis du siècle de Louis XV*, par Voltaire.

maréchal de Saxe, datée du camp devant Fribourg, le 10 octobre 1744, où on lit :

« Nos canons et mortiers tirent depuis avant-hier . . . . . . L'artillerie de la place est déjà réduite à peu de chose. Nos approches étant du côté du petit ruisseau, nous nous flattons de pouvoir le détourner demain, dans un canal que nous avons fait faire par quinze cents pionniers d'Alsace. Nous irons après cela bientôt sur le chemin couvert, dont le ruisseau n'est qu'à cinquante toises. Je m'étais attendu à une manœuvre plus vive de la part des ennemis. Onze bataillons m'ont paru devoir tenter plus qu'ils n'ont fait. *Les commandants sont peut-être d'un sentiment contraire à ceux qui croient que de petites et fréquentes sorties retardent beaucoup* les travailleurs de nuit, et je les prise très-malheureux, s'ils ont des ordres de leur souverain qui leur lient les mains. Peut-être qu'ils se ranimeront, lorsque nous passerons le ruisseau ; s'ils y manquent, ils ne le pourront plus, puisque nous les serrons de trop près. Les châteaux tireront peut-être jusqu'à la fin du siége ; leur situation ne permet pas qu'on les

démonte tous, ainsi ils plongeront toujours dans la tranchée et nous tueront par-ci par-là quelques malheureux prédestinés. Le détournement de la rivière ne réussit point. »

Nous avons inséré ici cette lettre parce qu'elle contient un principe sur la défense des places, et pour montrer M. de Lowendal occupé des *malheureux prédestinés,* tandis qu'on a vu, en tout temps, des généraux qui ne songeaient guère à un semblable détail.

Le 13 octobre, le maréchal de Coigny écrivait à M. d'Argenson, ministre de la guerre, que la digue qui faisait le barrage des eaux (de la Treisan) s'était rompue et avait laissé cette rivière couler dans son lit ordinaire ; le 22, la crue des eaux avait emporté tous les ponts, les compagnies de grenadiers et dix-sept piquets étaient restés sans communications. Le gouverneur de Fribourg n'avait pas su en profiter et n'était pas sorti de la place; les ponts furent rétablis dans la nuit. Le 27, il y avait en batterie vingt-huit pièces de canon, dix-huit mortiers, dix-sept pierriers, et on battait en brèche.

« Le lendemain on marcha au chemin couvert sur un terrain miné et vis-à-vis d'un feu d'artillerie et de mousqueterie continuel. Cinq cents grenadiers furent couchés par terre, tués ou blessés; deux compagnies entières périrent par l'effet des mines du chemin couvert. Le lendemain on acheva de chasser l'ennemi malgré les bombes, les pierriers et les grenades, dont il faisait un usage terrible. Il y avait seize ingénieurs à ces deux attaques, et tous les seize y furent blessés [1]. »

Le comte de Lowendal « fut employé au siége de Fribourg, et, quoiqu'il ne fût pas de tranchée lorsque M. le maréchal de Coigny fit attaquer le chemin couvert, il s'y porta avec beaucoup de zèle et fut blessé à la tête d'un coup de fusil dont on craignit pendant quelque temps les suites [2]. »

Le marquis de Valfons assistait à ces combats, voici ce qu'il rapporte :

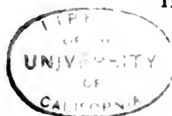
« A une première attaque du chemin couvert

[1] Voltaire.

[2] Lettres patentes du 6 janvier 1746, en vertu desquelles le comte de Lowendal a été reçu chevalier du Saint-Esprit.

de Fribourg, les Français furent repoussés avec dix-huit cents hommes de perte ; à la seconde l'ouvrage fut emporté, mais ils perdirent près de deux mille hommes tués ou blessés. Quoique M. de Lowendal eût descendu la tranchée, il voulut être témoin de cette attaque ; j'y restai près de lui. Il reçut au haut de la tête un coup de fusil qui le jeta sur moi. Il était très-grand et très-gros, et me renversa de la banquette où nous étions montés. Je le relevai et le fis emporter à la queue de la tranchée, pour être pansé. La balle avait labouré profondément les chairs, sans endommager le crâne. Il fut transporté à Strasbourg chez le cardinal de Rohan où Mme de Lowendal vint le rejoindre, et où il acheva de se rétablir. »

Un biographe a avancé que ce général s'était porté sur ce point dangereux par excès de zèle. Il avait alors trop d'expérience de la guerre, pour se placer où il n'aurait eu que faire, car les officiers ne doivent pas se le permettre; mais il est infiniment probable qu'il n'assista à cette attaque qu'avec l'approbation du maréchal de Coigny.



Le roi fit sommer pour une seconde fois le gouverneur de se rendre. Le général Damnitz répondit qu'à la vérité il pourrait sans honte offrir les clefs de la ville à un aussi grand monarque, mais qu'il ne saurait s'y déterminer, parce qu'il était trop sensible à l'honneur de faire voir à Sa Majesté de quelle manière et combien de temps un officier jaloux de son devoir pouvait le remplir [1]. Louis XV dit en recevant cette réponse qu'il souhaitait n'avoir que de pareils officiers à son service. Le comte d'Argenson, moins bien inspiré, dit à son tour, en se tournant du côté des généraux français réunis au quartier général : *Messieurs, c'est un exemple pour vous.* Dans cette circonstance le ministre de la guerre ne montra pas beaucoup plus d'esprit que n'en avait le marquis d'Argenson, son frère. Si le roi avait jugé utile d'attacher à son service deux officiers étrangers signalés en Eu-

[1] *Histoire des généraux français.* S'il avait eu à rapporter la réponse de ce brave gouverneur, l'illustre Victor Hugo n'aurait pas pu mettre dans sa bouche quelque mot grossier, comme celui qu'il a prêté très-gratuitement au général Cambronne ; il se serait écarté par trop des formes du langage parlé jusqu'en 1791. Il a fallu une révolution comme celle qui a suivi, pour ne pas rendre certaines suppositions absolument impossibles.

rope comme très-habiles, les généraux français n'avaient besoin des leçons de personne pour se conduire avec honneur.

Le brave gouverneur Damnitz continua à se défendre avec vaillance, et ne se rendit que le 6 novembre, après trente-huit jours de tranchée ouverte. Les châteaux tinrent encore pendant une semaine.

« A peine (M. de Lowendal) était-il remis de sa blessure, qu'il fut envoyé par le roi pour commander un corps de troupes sous les ordres de M. le maréchal de Maillebois dans l'armée du bas Rhin[1]. »

En janvier 1745, le commandement dans les 1745.
trois évêchés fut donné à M. de Lowendal, en l'absence du maréchal de Belle-Isle.

Le 8 de ce mois, l'Angleterre, l'Autriche, la Hollande et la Pologne signèrent un traité d'alliance contre la France et la Prusse.

Le jeune électeur de Bavière ne pouvait soutenir les prétentions de son père à la couronne impériale; il traita avec l'Autriche, et les troupes françaises, au nombre de cinq mille, aban-

[1] Preuves pour l'ordre du Saint-Esprit.

donnèrent l'électorat qu'elles n'avaient pas pu défendre.

Le comte de Lowendal avait quitté le gouvernement des trois évêchés, pour conduire huit ou dix mille hommes de renfort à l'armée commandée par le maréchal de Maillebois. Bientôt ce maréchal alla remplacer à l'armée des Alpes le prince de Conti ; l'armée d'Allemagne fut confiée à ce prince, le comte de Lowendal eut l'ordre de se rendre à celle du maréchal de Saxe et il fut employé au siége de Tournay. Les alliés avancèrent à son secours ; ils étaient commandés par le duc de Cumberland, qui avait été vainqueur à Dettingen, par le maréchal de Kœnigsegg, en possession d'une grande réputation, et le prince Waldeck, général plein de valeur.

Le récit de la bataille de Fontenoy se trouve partout; nous nous bornerons à mentionner ici ce que le comte de Lowendal y a fait. Saluons cependant en passant le héros de la journée et l'illustre vieillard qui l'accompagne. Les maréchaux de Saxe et de Noailles faisaient, le 11 au matin, la visite des postes. En arrivant

aux gardes françaises, le maréchal de Noailles appela le duc de Gramont, leur colonel : « Il faut nous embrasser aujourd'hui, mon neveu, » lui dit-il ; « peut-être ne nous reverrons-nous plus ! » Un instant après le duc de Gramont se portait, avec le comte de Lowendal, vers la première redoute du bois de Barry, opposée à une batterie anglaise. Celle-ci fait feu ; un boulet atteint le cheval du duc : « Prenez garde à vous, » lui crie M. de Lowendal, « votre cheval est tué ! » — « Et moi aussi, » répondit M. de Gramont. Une effroyable blessure lui avait fracassé le haut de la cuisse; quelques instants après il était mort [1]. Voltaire, en parlant de M. de Lowendal, a dit dans un poëme qu'il a composé sur cette célèbre bataille :

Ce Danois, ce héros qui, des frimas du nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
....Mille cris près de lui font entendre :
« Rendez-vous ou mourez, tombez sous notre effort. »

On lit dans la Biographie universelle [2] : « A Fontenoy on le vit (le comte de Lowendal) du-

[1] *Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane.
[2] *Biographie de Michaud.*

rant toute la journée se porter sur les points les plus dangereux : ici, parcourant le front de la ligne anglaise, il voyait tomber près de lui les plus braves officiers ; là il changeait la disposition d'une batterie masquée par les mouvements des troupes. Assuré que l'Anglais ne marche point à la position qu'il est chargé de défendre, il accourt au secours des Français repoussés par Cumberland, se joint à la Maison du roi, attaque et enfonce avec elle la colonne ennemie. »

Nous observerons qu'un général commandant un corps de troupes ne peut pas choisir les endroits les plus dangereux, comme un volontaire libre de sa personne. Que M. de Lowendal, très-connaisseur du service de l'artillerie, ait rectifié le tir d'une batterie, il n'y a là rien que de très-probable ; il l'est moins qu'il ait devancé les ordres du roi, en secourant sa Maison, et c'est cependant encore possible, mais nous dirons sans phrases de rhétorique quel a été l'emploi de sa journée.

Le comte de Lowendal était tout à fait à la gauche de l'armée ; il commandait la brigade d'Au-

vergne, trois bataillons du régiment de Touraine, treize escadrons, composés des régiments d'Orléans, de Talleyrand, d'Egmont et de la brigade des cuirassiers aux ordres de M. de Langeron, lieutenant général, de MM. d'Havrincourt et de Montauban, brigadiers. Ces troupes gardaient le terrain entre les bois de Breuze et les ponts du bas Escaut [1]; elles étaient en ligne entre Rumignies et le mont de Trinité, où le régiment de hussards de Beausobre était en bataille, soutenu par quatre cents hommes d'infanterie postés au château de Rougefort. Les hussards de Linden répandus en éclaireurs surveillaient ce qui pouvait sortir de Tournay, d'où il ne vint rien; des postes d'infanterie s'étendaient entre Rumignies et les ponts. Les brigades de Normandie et de Royal occupaient le village, le château et les retranchements de Rumignies. Le maréchal de Saxe était en sécurité pour sa gauche, et il avait raison, les alliés ne firent pas mine de l'attaquer; il avait massé ses forces sur un autre point.

[1] Voir d'Espagnac et l'introduction au volume contenant la correspondance du ministre d'Argenson, campagne de 1745 en Flandre.

Après l'échange de politesses fait, si intempestivement, entre les gardes anglaises, les Écossais, les gardes françaises, et une distribution de coups de fusils, où celles-ci eurent quarante-quatre officiers et trois cent soixante-dix soldats blessés, huit officiers et deux cent quatre-vingt-quinze hommes tués, le maréchal Königseck avait fait plusieurs attaques infructueuses sur les villages occupés par les Français et sur leurs redoutes; il les laissa derrière lui, et tenta de percer leur centre, ce qui ne lui réussit que trop bien d'abord. Les corps qu'il fit avancer, pressés sur leurs flancs, formèrent une colonne serrée de quatorze mille hommes; elle était confuse, mais elle accablait de son poids tout ce qui était devant elle. Ce fut alors que le comte de Lowendal, soit qu'ayant vu du haut du mont de la Trinité combien il y était inutile, et à quel point le moment était critique, il ait devancé les ordres du roi quand tout était désordre devant et autour de lui, soit qu'il les ait reçus, laissa le commandement de sa division au marquis de Langeron, et vint avec les cuirassiers se placer derrière l'infanterie de la

gauche ; elle était composée des Irlandais et des gardes françaises, repliés sur la redoute élevée à l'angle du bois de Barry.

Le duc de Richelieu[1] entendit M. Isnard, jeune capitaine du régiment de Touraine, proposer avec timidité d'utiliser quatre pièces de canon tenues en réserve derrière la Maison du roi, et qui pouvaient jeter du désordre dans la formidable colonne ennemie. M. de Richelieu s'empara de cette idée, la donna comme la sienne (et son ami Voltaire la lui a attribuée aussi); elle fut mise à profit. Ébranlé par plusieurs décharges, l'ennemi fut assailli à sa droite par le comte de Lowendal à la tête des brigades de Normandie et des Irlandais, et de front par la cavalerie française, les gardes du corps, les mousquetaires, les pages de la Maison du roi l'épée à la main, les officiers pêle-mêle avec l'infanterie la baïonnette en avant; tous se précipitèrent avec fureur sur leurs adversaires.

Le maréchal de Saxe a expliqué lui-même ce qui avait eu lieu dans le moment le plus épineux. « . . . . . Les Anglais avaient attaqué

[1] Voyez la note 9e.

Fontenoy et y avaient été si bien reçus, qu'en un moment, un ravin devant le village fut comblé de corps morts[1]..... La colonne serrée des ennemis s'avançait en renversant tout sur son passage. M. de Lowendal accourt de la gauche, où il n'avait point d'ennemis devant lui; il amenait les quatre escadrons de cuirassiers que son infanterie ne pouvait suivre. . . . .
Je fus, dit encore le maréchal, joindre la brigade irlandaise qui était derrière la redoute de gauche, avec la brigade de Normandie sous les ordres de M. de Bérenger, et ce qui s'était rallié des gardes françaises et suisses. Je mis M. de Lowendal à la tête de ce corps, qui était placé en colonne par brigade; je lui dis de quoi j'étais convenu avec les carabiniers. Nous nous ébranlâmes; la brigade irlandaise, commandée par lord Clare[2], avait la tête; elle chargea aussi audacieusement que possible. Les carabiniers avancèrent en même temps; la Maison du roi, jalouse de qu'on ne lui avait rien dit, partit à

[1] Lettre du maréchal de Saxe à M. d'Argenson, en date du 13 mai 1746.
[2] Lord Clare, comte de Thomond, a été maréchal de France.

toutes jambes et se jeta tête baissée sur les Anglais qui dans un instant furent anéantis..... »
Le maréchal avait expliqué aux carabiniers qu'ils avaient chargé jusque-là avec trop de vivacité, sans donner le temps aux réserves qu'il avait sur la gauche d'arriver sur le bataillon carré.

Des mouvements mieux combinés décidèrent de cette grande journée. Les Anglais laissèrent neuf mille hommes sur le champ de bataille. La perte des Français fut de cinq mille tués ou blessés. On eut à regretter entre autres le marquis Duguesclin, l'un des derniers, si ce n'est même le dernier de ce glorieux nom.

Tous les auteurs sont d'accord pour dire que M. de Lowendal ajouta à sa gloire à Fontenoy. « Le duc de Biron, le comte d'Estrées et un illustre étranger, le comte de Lowendal, le comte d'Eu, le duc de Penthièvre, le prince de Soubise, avaient eu une part éclatante à ce mémorable succès[1]. » Lorsque le sort en eut décidé, le maréchal de Saxe embrassa les genoux

[1] Lacretelle.

de Louis XV ; Voltaire l'a dit sans s'en étonner. Il y avait alors des philosophes qui, en ne craignant plus Dieu, respectaient encore les rois quand un roi lui-même ne le savait déjà plus. Il fut un temps où l'Europe offrait un beau spectacle : tous les souverains de cette partie du monde étaient unis dans la même foi, ils reconnaissaient tous pour leur père commun le vicaire de Jésus-Christ sur la terre ; il y a toujours eu, sans doute, quelques frères ennemis dans les races royales comme dans les autres familles, mais la voix vénérée du pasteur des âmes pacifiait souvent leurs différends. L'hérésie est venue détruire ce grand édifice, la réforme a marqué le premier degré de la décadence de la royauté, et le titre de frère, que les rois ont continué à se donner, est aujourd'hui la plus vaine des formules du protocole ; il n'y a plus de solidarité entre eux, et de vaines apparences n'assureront pas la paix du monde.

Frédéric II a écrit que le roi et le Dauphin, son fils, étaient restés à l'abri du feu auprès d'un moulin à vent qui était en arrière, et que, depuis, les Français n'appelaient leur roi que

Louis du Moulin. Il sied mal aux princes de se déconsidérer entre eux. Jamais on n'a refusé à Louis XV d'avoir de la valeur; mais le roi de Prusse, qui s'est fait le courtisan des écrivains dont il espérait des éloges, était impertinent dans l'occasion pour les souverains, comme il appartient aux parvenus en général, qu'ils soient princes eux-mêmes ou non. M. d'Espagnac dit que le roi et son fils étaient auprès de la *Justice de Notre-Dame-aux-Bois*, que la mousqueterie des ennemis y portait et au delà, que leurs canons y donnaient en plein, et que Louis XV disait en riant à M. de Chabrier, major d'artillerie, de leur renvoyer leurs boulets, parce qu'il ne voulait rien avoir à eux.

Le même auteur rapporte qu'après être venu mettre les cuirassiers en bataille, derrière la brigade Royal-Roussillon, et avant le mouvement qui décida la victoire, le comte de Lowendal se rendit de sa personne auprès du maréchal de Saxe, qui n'était qu'à trente pas de là, et lui dit (quand tout était confusion, et dans le moment le plus critique) : *Monsieur le maréchal, voilà une belle journée pour le roi : ces*

gens-là ne sauraient lui échapper. « *On a cru* (ajoute M. d'Espagne, témoin oculaire) *devoir citer ce trait du comte de Lowendal comme une preuve de sa judiciaire et de ses connaissances supérieures des grands principes de la guerre.* » Du haut du mont de la Trinité, M. de Lowendal avait pu juger que la colonne dirigée par le maréchal Kœnigseck s'était trop imprudemment engagée au-delà des redoutes françaises entre des corps qui enserraient ses flancs, et il avait prévu les conséquences d'une pareille faute. Ce qui paraît certain, c'est que, possédé du désir de s'employer, M. de Lowendal avait dû souffrir de son inaction pendant une partie de la journée, mais qu'en se trouvant enfin au plus chaud de l'affaire, il ne s'épargna point. Les Irlandais, qu'il avait soutenus, avaient combattu comme des lions. M. de Lally, que l'on verra servir avec distinction sous M. de Lowendal, et dont la destinée devait être si fatale, était à leur tête comme colonel. Lorsque la victoire fut assurée, monsieur le Dauphin, le voyant couvert de sang, lui annonça d'avance les bonnes grâces du roi. « Monseigneur, » dit-il au prince, « elles seront comme

celles de l'Évangile, elles tomberont sur les borgnes et les boiteux. » Et il lui montrait en même temps son lieutenant colonel Ogherty qui venait de perdre un œil, et son major dont le genou avait été traversé par une balle.

Le mémoire qui précède les preuves de M. de Lowendal pour l'ordre du Saint-Esprit constate qu'*il avait beaucoup contribué au gain de la bataille* de Fontenoy.

Le mouvement d'une grande bataille offre un 1745.
magnifique spectacle; quand il a cessé, le champ de carnage devient plus hideux que tout ce qu'on peut imaginer. Louis XV était né avec un bon cœur, trop tôt corrompu par le vice; il promena sur ces lieux de désolation le Dauphin son fils, en adressant des paroles de sensibilité à ce jeune prince, que ses vertus rendirent odieux aux impies et aux débauchés, et firent pleurer par la France.

Le maréchal de Saxe a laissé un mémoire où il explique que, pour agir offensivement, il faut être supérieur,..... à moins de tout mettre au hasard, ce qui ne convient que dans des cas désespérés, tel que l'a été la bataille de Fontenoy.

Le succès qu'il obtint, en ne l'espérant guère, eut les résultats les plus heureux.

La ville de Tournay fut prise le 23 mai. Après avoir vaillamment défendu la citadelle, battue par cent quarante pièces de canon et soixante-dix mortiers, qui faisaient pleuvoir sur elle trente mille bombes ou boulets tous les jours, le baron de Dorth, désespérant d'être secouru et voyant la brèche ouverte, capitula le 19 juin. M. de Lowendal avait fait le service de la tranchée comme lieutenant général.

Tournay fut démantelée ; cette ville avait été pendant treize cents ans une des clefs de la France dans les mains de ses ennemis; elle lui a échappé avec toutes les stériles conquêtes de Napoléon Ier.

Charles-Quint, fier de la ville où il était né, disait que Paris pouvait tenir dans son Gand. Il n'avait pas toujours été facile pour son possesseur de tenir ce Gand dans sa main. Cette vaste cité, qui contient aujourd'hui quatre-vingt-quinze mille habitants, a toujours offert de très-grandes ressources à ceux qui pouvaient en user. C'est ce qui avait déterminé Louis XIV

à s'en emparer, et ce fut une des opérations qui firent le plus d'honneur à Louvois dans la campagne de 1689[1].

En 1745, Gand était encore le grand dépôt des alliés; ils devaient espérer que sa nombreuse population aiderait la garnison à défendre l'entrée de la ville, et on pouvait compter qu'ils viendraient à leur secours.

Jusqu'ici le maréchal de Saxe avait été retenu par la nécessité de ménager l'amour-propre des anciens de M. de Lowendal, parmi les lieutenants généraux, mais, pénétré de l'importance attachée à la prise de Gand, il l'avait désigné pour diriger l'expédition; et nous le verrons, à l'avenir, commander presque toujours des corps détachés, et livré à lui-même.

Quatre personnes seulement eurent connaissance de l'entreprise : le roi, le maréchal de Saxe, le comte d'Argenson, ministre de la guerre, et le comte de Lowendal. Pendant que l'armée, mise en marche, semblait menacer la place d'Oudenarde, cet officier général était parti de Leuze le 8 juillet, ayant sous lui le duc de

[1] Voltaire.

Chevreuse et le comte d'Hérouville, maréchaux de camp, les régiments de grenadiers royaux de Longaunay, d'Espagnac, Beauteville et Valfons, et les régiments de dragons mestre de camp-général, Royal, Asfeld et d'Egmont. Ce corps parut aux étrangers destiné à investir Oudenarde, sur la rive gauche de l'Escaut; d'autres circonstances concoururent à les tromper, et le maréchal de Saxe manœuvra de manière à couper leurs communications avec Oudenarde.

Le 9, le vicomte du Chayla avait quitté le camp de Bost avec deux brigades d'infanterie, trois de cavalerie, vingt pièces de canon et vingt pontons. Il devait jeter un pont sur le fleuve à Melle, interrompre les communications des alliés avec Gand, et assister au siége de cette ville. Il s'occupait de camper à Melle, lorsque six mille Anglais et Hanovriens sortis d'Alost, sous les ordres du général Molck, vinrent assaillir un détachement du régiment de Grassin, qui avait fait l'arrière-garde de l'artillerie, et devait servir de garde avancée; il était posté en dehors du prieuré de Melle, où il n'eut que

le temps de se jeter et de se joindre à une compagnie de grenadiers qui en gardait le jardin. Ces cent hommes firent un feu soutenu sur l'ennemi; mais cent hussards et cinq cents fusiliers avaient passé le pont existant sur la chaussée de Gand à Bruxelles; ils s'étaient emparés du parc d'artillerie, et lui faisaient prendre le chemin de Gand, lorsque la brigade de Crillon, commandée par MM. de Graville, de Souvré et le jeune marquis de Laval avec un bataillon de son régiment, reprirent les canons qui étaient déjà tournés contre eux. Le comte de Périgord[1], dont le père venait d'être tué devant Tournay, et qui lui avait succédé à dix-sept ans dans le commandement du régiment de Normandie, attaque à la tête d'une de ses compagnies de grenadiers un bataillon anglais tout entier et lui fait mettre bas les armes. Six cents des leurs, séparés du gros de l'armée, parvinrent à se jeter dans la ville de Gand, mais le reste des corps ennemis fut fort maltraité. M. de Grassin[2], officier fort distingué, qui commandait un très-

[1] Voy. la note 10e.
[2] Voy. la note 11e.

brave régiment de troupes légères, dont on reverra souvent le nom, devait les observer, mais il en avait été enveloppé; il s'était réfugié dans la cense de Nassem[1], d'où il dirigeait un feu si vif sur les assaillants qu'ils renoncèrent à l'y forcer. Cette circonstance n'avait pas permis à M. de Grassin d'avertir M. du Chayla de la marche des ennemis; mais, quand ils eurent cessé leur attaque et repris leur marche, les Grassins, comme on les appelait, s'acharnèrent après eux, leur tuèrent six cents hommes, leur en prirent quinze cents, dont vingt-cinq officiers, leurs canons et leurs bagages.

Un secours de six cents hommes aurait pu être précieux pour la faible garnison de Gand, car elle avait à défendre une ville d'une lieue de long, de la porte Impériale à celle de Muyden; cependant il devint inutile, parce que M. de Lowendal ne donna pas à ses défenseurs le temps de se reconnaître.

Il avait quitté l'armée du roi au camp de Leuse, il était revenu à Tournay; il y fit pendant quelques jours ses préparatifs, sans que

[1] Cense signifie ferme, dans les provinces du nord.

personne pût se douter de son projet. Les troupes qu'il destinait à son exécution, au nombre de cinq mille hommes, campèrent au pont d'Épierres, sous les ordres du duc de Chevreuse et de M. d'Hérouville, maréchaux de camp.

Le 8 au soir, M. de Lowendal sortit de Tournay incognito, et se rendit à Varcouin, où les ordres qu'il reçut l'obligèrent à séjourner le 9. Le 10, à deux heures du matin, il fit défiler ses troupes sur le pont d'Espierres, comme pour marcher sur Oudenarde; mais, sous prétexte que le chemin n'était pas praticable de ce côté-là, il les fit retourner par une traverse pour gagner la chaussée de Courtray. On traversa cette ville; il y eut une première halte de deux heures à Vive-Saint-Éloy, et une seconde à Deinze, où M. de Lowendal fit faire mille fascines; elles furent chargées sur des chariots qui avaient suivi.

On crut qu'il n'avait fait une fausse marche que pour tomber sur Oudenarde et l'investir; mais, à huit heures du soir, les troupes se remirent en route pour suivre la chaussée à petit bruit.

Les dispositions du général étaient telles que l'on ne pouvait avoir à Gand aucun avis de cette marche; la veille, il avait fait avancer M. de Méric entre Deinze et Gand, pour poster des détachements des deux côtés de la Lys et occuper toutes les avenues; il avait même fait masquer Oudenarde par des dragons, pour empêcher aussi qu'on n'y eût aucune nouvelle de son mouvement.

Le 9, M. de la Morlière, lieutenant colonel, avait occupé Deinze avec un régiment de grenadiers royaux[1]; les bagages y restèrent, avec trois cents grenadiers munis d'instructions sur ce qu'ils auraient à faire s'ils étaient attaqués.

« . . . . Cette marche forcée se faisait dans le plus bel ordre du monde et avec un silence profond. Le duc de Chevreuse était à l'arrière-garde avec quatre régiments de dragons. M. de Lowendal n'avait négligé aucune des précau-

[1] En 1744, les grenadiers royaux se composaient de dix à douze mille hommes; primitivement on désignait ainsi les compagnies de grenadiers des diverses milices.

Les grenadiers postiches, que l'on verra se comporter très-vaillamment, dans l'occasion, appartenaient aux régiments des grenadiers royaux; ils passaient par ce premier degré pour devenir grenadiers en pied.

tions qu'un habile homme peut prendre dans une affaire aussi délicate. Rien ne lui était échappé ; il était descendu jusqu'aux moindres détails, et avait pris des mesures si justes et si bien combinées qu'il ne donnait rien au hasard. »

A une lieue de Gand, il distribua ses troupes selon le plan qu'il avait formé, fit prendre les fascines et avancer jusqu'à la tête des colonnes les chariots chargés de planches, d'échelles et de tous les instruments propres à une escalade. Après avoir bien instruit chacun de ce qu'il avait à faire, il devança les troupes pour reconnaître le point où il avait résolu d'escalader.

Les affaires de nuit pouvaient entraîner de la confusion; ce ne fut qu'à deux heures et demie du matin que M. de Lowendal fit descendre ses premières troupes sur le bord du fossé, près la porte Saint-Pierre (ou Heuverpoorte). M. de la Morlière fit mettre ventre à terre à son monde, à cinq cents pas de ce large fossé, dont il s'approcha, suivi seulement de *la Liberté,* d'un autre sergent et de

quatre grenadiers. Il le sonda lui-même avec une pioche ; mais, craignant de n'avoir pas bien jugé, il y fit descendre un ouvrier qui le traversa et n'y trouva de l'eau que jusqu'à la ceinture. M. de la Morlière retourna, le ventre contre terre, comme il était venu, à ses grenadiers ; sans attendre que le fossé fût à peu près comblé par les fascines, il leur fit mettre le fusil en bandoulière, se dépouilla de son habit d'uniforme et se jeta à l'eau avec eux, mais ils en eurent jusqu'aux aisselles ; ils s'arrachaient difficilement d'une vase épaisse et tenace ; il y en eut quatorze qui y restèrent pour ne plus en sortir. Le petit jour commençait, lorsque trois cents hommes apparurent au bruit et firent une décharge qui ne tua que trois des assaillants. Ceux-ci gravirent avec ardeur les talus très-roides du rempart et mirent l'ennemi en fuite. Mais, arrivé au sommet de ce rempart, M. de la Morlière n'avait encore que cent cinquante grenadiers avec lui ; à ses cris, deux cents autres se hâtèrent de franchir le fossé. Ils arrivaient sans officiers. A la formation des grenadiers royaux on leur en avait donné de très-expérimentés,

mais à qui leur âge ne permettait plus des exercices gymnastiques. Le chevalier de Chabrillant, beaucoup plus jeune, commandant cinquante dragons à pied, ne fut pas arrêté par les mêmes obstacles.

Gand était protégé par des inondations de tous côtés, excepté à l'ouest, où se trouve la porte Saint-Pierre. M. de la Morlière se dirigea vers elle, culbuta à la baïonnette cent cinquante Anglais et les poussa jusqu'à la voûte de cette porte, où ils se rendirent. Le brave sergent *la Liberté*, deux de ses ouvriers et vingt grenadiers montèrent en toute hâte sur le haut du rempart et coupèrent les chaînes du pont-levis. Plusieurs de ces hommes furent entraînés par sa chute; il y en eut deux d'écrasés, mais on n'eut point à regretter d'autres pertes en officiers que celle de M. Lambert, du régiment de Piémont.

M. de Lowendal passa sur ce pont à la tête de l'infanterie et de la cavalerie, qui se répandirent dans la ville avec de grandes acclamations. Nos troupes cherchaient inutilement à faire des prisonniers, tous les Anglais valides

s'étaient retirés avec la plus grande précipitation dans le château.

Pendant que ceci se passait près de l'Escaut, MM. de Méric, d'Argout, du Plessis, du Brocard, et trois cents de leurs volontaires, avaient pénétré dans la ville du côté de la Lys, surpris quelques fuyards et n'avaient perdu qu'un lieutenant. M. du Chayla s'était avancé avec son détachement jusqu'au faubourg de Gand, traversé par la route de Bruxelles. A un signal convenu, il entra aussi dans la ville, mais n'y resta que peu d'instants.

L'auteur de l'*Histoire des conquêtes de Louis XV* a écrit dans un style un peu emphatique : « Le pont d'Espierre, si renommé par la marche extraordinaire du maréchal de Luxembourg, deviendra célèbre à jamais par le poste que le comte de Lowendal y prit, pour marcher à la fameuse escalade de Gand. » Elle eut des résultats très-importants; on y trouva des magasins tels que les Anglais ont toujours su en faire ; ils contenaient 100 milliers de poudre, quantité de fourrages, 770,000 rations de pain, l'habillement complet de plusieurs régi-

ments; tout ce qui pouvait être vendu le fut publiquement. On prit encore à Gand cinq cents chevaux, et l'artillerie venue d'Angleterre pour remplacer celle qui avait été perdue à Fontenoy; il y avait vingt-sept pièces de canon dans la ville; les autres étaient encore sur des bâtiments de charge qui furent également capturés sur le canal.

La meilleure discipline fut observée par les troupes, on aurait dit qu'elles étaient entrées dans une ville de France. Les habitants s'étaient couchés Autrichiens et réveillés Français; étonnés de ce bon ordre, peu s'en fallut qu'ils ne se crussent en temps de paix, et qu'il ne s'était passé chez eux qu'un changement de garnison[1].

Le comte d'Egmont avait été chargé de sommer le gouverneur de la citadelle de se rendre; il répondit qu'on ne se rendait point sans avoir été attaqué; mais, dès le lendemain, il fit des propositions auxquelles M. de Lowendal ne répondit point. Le gouverneur ayant insisté, M. de

[1] Voyez la *Conquête des Pays-Bas*, par Zambault, et la *Gazette de France*.

Lowendal soumit un projet de capitulation au maréchal de Saxe; mais, en attendant sa réponse, pour en accélérer la conclusion, il fit mettre en batterie six pièces de canon et quatre mortiers. Après avoir fait tirer deux cents coups de canon, le baron de Kiesegheim se rendit. Le 15, sept cents hommes de garnison mirent bas les armes; comme il y avait, dans la ville et les hôpitaux, cent officiers et six cents soldats anglais blessés à Fontenoy, le nombre total des prisonniers s'éleva à quatorze cents.

Le maréchal de Saxe, instruit par un courrier de cet heureux succès, envoya le marquis de Sourdis, son aide de camp, présenter un panier cacheté au roi, qui le fit ouvrir en présence de ce qui l'entourait : on en vit sortir, avec quelque surprise, une superbe longe de veau; ce signal avait été convenu entre le roi et le maréchal, parce que la ville de Gand était renommée pour cette production. Louis XV eut, en la recevant, la satisfaction d'annoncer un événement fort inattendu, et le comte de Saxe celle d'en instruire directement le roi. On sait qu'on a toujours tenu beaucoup à donner

aux souverains la primeur des bonnes nouvelles; on connaît les ruses employées par le chevalier de Gramont pour apprendre le premier à Louis XIV et à la reine-mère que Turenne avait forcé les lignes d'Arras et vaincu Condé; le chevalier s'était fait précéder par le bruit de la défaite de l'armée royale, et, en trompant les maréchaux du Plessis et de Villeroy, à l'affût d'une victoire, il s'était montré courtisan plus madré qu'eux.

Le lendemain M. de la Morlière arriva au camp du roi avec le drapeau pris aux Anglais. Un auteur grave[1] nous apprend que l'uniforme qu'il avait déposé sur le bord du fossé de Gand, avant de s'enfoncer dans la bourbe, n'avait point été retrouvé; il fut dédommagé de cette perte par la commission qui lui fut accordée de créer une légion qu'il commanda avec une grande distinction[2]. Le vicomte du Chayla eut le gouvernement de Gand et la charge de directeur général de la cavalerie, qu'on fit revivre

[1] M. d'Espagnac.

[2] Cette légion eut une formation particulière : elle se composa de sept cents hommes à pied, de trois cents dragons, et de cent nageurs.

pour lui. Le chevalier de Chabrillant reçut le commandement d'un régiment de grenadiers royaux qui devait être et fut bien conduit, suivant le dicton: *Jeune colonel, vieux capitaines.* M. de Courtaillon, qui s'était distingué, eut la croix de Saint-Louis et l'aide-majorité de la place de Douai, le sergent *la Liberté* deux cents livres de pension, et l'on commença à penser dans l'armée que les maréchaux de Saxe et de Noailles n'avaient pas eu tort en engageant M. de Lowendal à servir la France.

La conservation de Gand intéressait d'autant plus les alliés que cette ville était sur leur ligne de communication établie avec la Grande-Bretagne par Ostende et Nieuport. La quantité de rivières, de canaux et de routes qui viennent converger sur cette grande cité, favorisait tellement le transport des approvisionnements pour les alliés, qu'ils auraient dû ne rien négliger pour la conserver.

Le comte de Lowendal partit le 17 juillet pour aller recevoir les ordres du roi; il eut d'abord celui de se rendre à l'armée d'Allemagne avec trente-trois bataillons et quatre-

vingts escadrons, mais sa destination fut changée.

Les alliés, consternés de la prise de Gand, avaient passé la Senne le 18, pour camper entre Bruxelles et Vilvorde.

CHAPITRE VI.

Siéges et prises d'Oudenarde, d'Ostende et de Nieuport. — M. de Lowendal est reçu chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. — Aventures de Dzirzanowski.

Le comte de Lowendal fut chargé de venger un échec que le prince Eugène avait fait éprouver en 1708 aux Français à Oudenarde, et d'en faire le siége. Ce ne pouvait être sans difficultés ; il fallait investir cette place des deux côtés de l'Escaut, établir des ponts pour communiquer d'une rive à l'autre, et toutes les prairies qui s'étendent sur ses bords étaient inondées. Les régiments employés au siége furent ceux de Picardie, Bouzols, Biron, Monnin, Diesbach, deux bataillons de chacun des régiments de Bettens, Vitmer et Lowendal, et celui de Fitz-

James cavalerie ; le bataillon d'artillerie de Richecourt y servit aussi. La tranchée fut commandée par M. Zurlauben, les marquis de Chiffreville, de Marignane et de Jumillac, maréchaux de camp, le marquis de Bouzols, le vidame de Vassé, MM. de La Motte-Hugues et Chambon, brigadiers.

Le 15 juillet, l'armée eut ordre de faire des gabions, des claies, des fascines, et, tout étant prêt, le comte de Lowendal ouvrit la tranchée pendant la nuit du 17 au 18. Les travaux furent poussés avec une telle rapidité que, dès le 17 au soir, il y avait trente-six pièces de canons et huit mortiers en batterie. Les pièces qui avaient été placées sur le mont de Kerselaerberg démontèrent, dès le matin, deux batteries des assiégés à leur première décharge. Les Français eurent soixante-quatorze blessés et cinq hommes morts. M. de Charmois, commissaire de l'artillerie, fut tué le 19. M. Mackuo, gouverneur, fit battre la chamade[1] le 21. Un moment

[1] La chamade est une batterie de tambours qui indique que le commandant d'une ville a une proposition à faire aux assiégeants, et c'est ordinairement celle de capituler

avant, le marquis de Vernassal, brigadier général, venait d'être tué. Il est présumable que le maréchal de Saxe était venu visiter les travaux du siége, puisqu'il céda au comte de Lowendal, selon M. d'Espagnac, l'honneur de signer la capitulation. Cinquante maîtres par escadrons de toute l'armée du roi avaient été détachés pour porter des fascines au dépôt de la tranchée, mais ils trouvèrent la besogne faite.

Le 25, Louis XV vit défiler la garnison, forte de douze cents hommes; elle sortit avec ses bagages et déposa ses armes à la barrière.

Oudenarde était armée de trente-six pièces d'artillerie et contenait de grands magasins de grains et de fourrages.

Strada a exalté la gloire du duc de Parme qui avait mis deux mois à réduire cette ville, commandée du côté d'Alost par une forte montagne; il ne fallut que trois jours à M. de Lowendal pour s'en faire ouvrir les portes.

Le célèbre Vauban avait dirigé le siége contre cette forteresse en 1658, et l'avait défendue avec le marquis de Rannes, en 1674, contre

le prince d'Orange, qui renonça à la prendre après trente-six jours d'efforts inutiles.

Louis XV rejoignit son armée au camp d'Alost, le 4 août, et le même jour le comte de Lowendal se mit en mouvement avec des troupes fraîches.

« Le roi, satisfait de la conduite de ce siége (celui d'Oudenarde), lui confia (à M. de Lowendal) celui d'Ostende qu'il avait résolu, et qui était d'une grande importance.

« M. de Lowendal y fut envoyé avec vingt-deux bataillons et un seul régiment de dragons. On regardait comme une chose très-difficile de prendre Ostende, sans avoir une flotte pour l'investir du côté de la mer; le roi n'y avait pas un vaisseau, et au contraire les ennemis étaient maîtres de la rade, où ils avaient plusieurs bâtiments de guerre et de transport. M. de Lowendal plaça si bien ses batteries et ses troupes qu'il ferma l'entrée du port aux ennemis, au point qu'ils furent obligés de lui demander permission de faire passer une lettre au gouverneur, et il attaqua cette place avec des précautions si bien prises que le gouverneur, craignant de se

voir emporté l'épée à la main, fut obligé de capituler le jour même de l'attaque du chemin couvert, et dans un temps où tous les ouvrages de la place étaient encore dans leur entier[1]. »

Siége d'Ostende.

La Gazette de France a publié une lettre écrite du camp de Marienkerke commandé par le comte de Lowendal, et datée du 9 août ; elle contient des détails très-circonstanciés sur les mouvements de son corps d'armée. Il était composé de vingt-trois bataillons d'infanterie, d'un bataillon du régiment Royal artillerie et d'un régiment de dragons, sous les ordres du comte de la Marck, des marquis de Contades et d'Armentières, de M. de Seedorf, du comte de la Suze, du marquis d'Hérouville, maréchaux de camp, de MM. de Chambonas et de Crillon, brigadiers généraux. Le 4 août, le comte de Lowendal était à Bruges, où il avait été précédé dès le 20 juillet par le marquis de Contades avec la brigade de Crillon et les dragons de Septimanie. M. de Contades fut envoyé le 6 avec huit ba-

[1] Preuves de M. de Lowendal pour l'ordre du Saint-Esprit. L'original de ces preuves, qui existait à Paris, a été détruit avec beaucoup d'autres en 1793 ; mais leur reproduction parfaitement authentique se trouve dans les mains de l'un des descendants du comte de Lowendal.

taillons à Marienkerke, le comte de la Marck[1] conduisit une brigade d'infanterie et trois escadrons à Lismoris, et le comte de Lowendal s'avança lui-même jusqu'à Oudenburgh; il s'empara des forts Albert et Plashendael; ce dernier, construit pour défendre le sas[2] du même nom, sur le canal d'Ostende à Bruges, était armé de dix pièces de canon que l'on prit avec trois officiers et soixante-douze hommes. Ostende était défendue par quatre mille Anglais, Hollandais, Autrichiens, et deux cents canonniers. Les alliés avaient toutes les facilités possibles pour renforcer et ravitailler sa garnison par mer; mais M. de Lowendal était fait pour vaincre les plus grandes difficultés, et ne savait point s'en étonner. Beaucoup d'autres que lui, cependant, auraient pu craindre pour leur réputation et de ne point réussir dans une entreprise où de grands capitaines avaient échoué.

Une digue contient les eaux de la mer, lorsqu'elle vient couvrir l'estran[3] étendu le long

[1] Louis-Engelberg, comte de la Mark, lieutenant-général en 1745.
[2] Sas, bief ou bassin entre deux écluses.
[3] Estran, plage plate et sablonneuse.

de la côte, depuis Ostende jusqu'à Nieuport ; elle forme l'embouchure du grand canal de Bruges; en la coupant la marée montante aurait inondé les abords d'Ostende au nord-est. Le 8 août, le gouverneur de Nieuport avait fait sortir de sa place cent soixante hommes pour cette opération ; mais deux compagnies des grenadiers de Crillon et de Laval repoussèrent le détachement ennemi, tuèrent l'officier ingénieur qui le conduisait, douze de ses hommes, et firent seize prisonniers. Le comte de Lowendal, toujours soigneux de la santé de ses troupes, suppléa au manque d'eau potable, qui se fit d'abord sentir, en pourvoyant son camp d'une quantité de petite bière ; plus tard on découvrit une bonne source que l'on y conduisit, on en creusa d'autres encore, et l'eau ne fut plus une rareté pour les assiégeants. Le comte de Lowendal écrivait au maréchal de Saxe que l'éloignement des bois, pour faire des gabions, et la nécessité d'employer des soldats à ce travail, l'exposaient à des lenteurs qui l'accablaient : il aimait à agir aussi vite que possible dans un siége. « Ajoutez, Monseigneur (disait-il encore), qu'on a chargé l'ar-

tillerie de Tournay sur des balandres qui ne peuvent passer par mes écluses[1]. » Les Français se rendirent maîtres des dunes, et on commença le 10 à établir une communication pour arriver à leur tête. Ce jour-là le comte de Lowendal mandait au maréchal que l'ennemi tirait continuellement; on avait compté six à sept cents coups de canon ou de mortiers dans la journée. Des coupures furent pratiquées à la rive gauche du canal de Bruges, dont on ouvrit les écluses, pour empêcher la submersion de la route par laquelle les convois arrivaient au camp. Depuis l'établissement de nos grenadiers sur les dunes, ce qui s'opposait aux sorties de la garnison, elle n'avait cessé de faire un feu très-vif. Pendant l'ouverture d'une parallèle de près de deux cents toises de longueur, à cent soixante toises du premier chemin couvert de la place, plus de quatre mille cinq cents coups furent tirés le 13 par l'ennemi; « mais le gouverneur faisait plus de bruit que de besogne[2] ». On acheva néanmoins,

[1] Balandra, en espagnol; bâtiment de charge, dont le nom est inusité aujourd'hui.

[2] Correspondance du comte de Lowendal, aux archives de la guerre.

presque sans pertes, toutes les communications. Une demi-parallèle, que l'on conduisit à cent toises du chemin couvert, devait garantir les batteries qu'il s'agissait de construire. Nous eûmes douze soldats blessés; MM. de la Calvaigne, capitaine au régiment d'Eu, et de Biscourt, ingénieur, le furent aussi. Le comte de Lowendal employait tous ses soins à perfectionner sa parallèle avant d'y mettre des troupes, afin d'épargner la perte de monde; cet ouvrage devait être battu par quarante pièces de canon, dont il voyait les embrasures.

Les inondations d'Ostende n'avaient pas permis au célèbre Spinola d'en approcher ses feux, le comte de Lowendal ne fut pas arrêté par une semblable difficulté : des radeaux furent construits pour y placer ses batteries. Quand il ne pouvait imiter ses devanciers, il avait le génie inventif.

Pendant la nuit du 14 au 15, les Français eurent dix hommes tués et seize blessés. Le duc d'Harcourt avait pris le 11 la ville de Dendermonde[1] avec huit mortiers et quarante pièces

[1] Ou Termonde.

de canon; il en envoya vingt au comte de Lowendal, qui les reçut avant l'artillerie si maladroitement embarquée à Tournay. Le 16 on répara la digue du canal de Nieuport, emportée par la marée, et l'on vit entrer en rade près de trente bâtiments, dont trois ou quatre de guerre; ils amenaient un renfort de huit cents hommes à la garnison et beaucoup de munitions de bouche.

Le 17, le comte de Lowendal écrivait au maréchal de Saxe que les pluies avaient beaucoup contrarié le charroi de l'artillerie, presque toute embourbée à quelque distance des batteries, et qu'il avait dû la masquer avec des fascines, pour éviter le tir de l'ennemi, il avait eu un capitaine tué ce jour-là et demandait la croix de Saint-Louis pour MM. Bron, commissaire de l'artillerie, et d'Heur, lieutenant en premier de cette arme. Cependant, le 19, tout avait été disposé pour établir les batteries, et l'on commandait une partie de l'avant-chemin couvert du front de l'attaque. Les assiégés lançaient beaucoup de bombes et de grenades. M. de Castel-Bayard, capitaine de grenadiers au régiment

d'Eu, avait eu le corps traversé par une balle, et le comte de Lowendal exprimait au ministre de la guerre qu'il était affligé de cette perte. Les grands travaux du siége et le mauvais temps causaient des maladies dans le camp français; les régiments de Courten et de Beauvoisis y arrivèrent avec les vingt pièces de canon provenant de Dendermond. On en mit vingt-huit et vingt-quatre mortiers en batterie; cette artillerie avait commencé à tirer et ralentissait beaucoup le feu des assiégés. Le brave sergent la Liberté, tué la veille, fut fort regretté, comme un homme d'une bravoure et d'une intelligence extraordinaires[1].

Une nouvelle batterie de neuf pièces de canon et six mortiers, établie à la pointe des dunes et destinée à battre l'entrée du port, fut achevée le 19, et coula un bâtiment chargé de chevaux, que le gouverneur avait fait sortir de la ville. Les Français eurent un officier et sept soldats tués, trois officiers et vingt et un soldats blessés; le roi vint visiter les travaux du siége.

Un grenadier du régiment de Bauteville devait être pendu pour vol; mais, faute d'exécu-

[1] Correspondance de M. de Lowendal, aux archives de la guerre.

teur, il fut passé par les armes à la tête de ce régiment[1]. Le seul exemple que le comte de Lowendal ait donné aux voleurs a été de les faire condamner à la potence.

Dans la nuit du 19 au 20, le comte de Lowendal fit construire deux cavaliers; celui de la gauche le rendait maître de l'avant-chemin couvert des assiégés ; ils ne faisaient plus feu que de quatre à cinq pièces de canon, mais ils lançaient une quantité de projectiles accompagnés d'une forte mousqueterie. Trente-deux hommes et plusieurs officiers français étaient mis hors de combat[1].

M. de Beaumont écrivait au ministre de la guerre que le vent était si froid que cela augmentait considérablement la consommation du bois dans le camp.

. Nous ne parlerons pas de travaux dont le détail serait par trop fastidieux ; on construisit encore deux batteries, l'une de quatre pièces, l'autre de trois, dans la nuit du 20 au 21 ; sept soldats français furent tués, quatorze blessés, deux officiers et vingt grenadiers faits prisonniers.

[1] D'Espagnac.

Le 22, il y eut encore trente Français tués ou blessés. Le comte de Lowendal s'était rendu avec le comte d'Hérouville, M. de La Tour et le chevalier d'Hallot, aides-majors généraux, à la tête de la sape; ils regardaient à travers des sacs de terre les travaux des ennemis, lorsque ceux-ci envoyèrent à la fois une dizaine de bombes. Quatre de ces projectiles formèrent en éclatant des entonnoirs; M. de Lowendal et M. d'Hérouville furent enterrés jusqu'à la ceinture, et M. d'Hallot grièvement blessé.

Le 23, le comte de Lowendal écrivait au maréchal de Saxe que, pour éviter les lenteurs attachées aux sapes tournantes et les pertes journalières, il s'était résolu à donner un coup de collier, pour couronner le chemin couvert. Effectivement, pendant la nuit précédente, à minuit, les compagnies de grenadiers de service à la tranchée avaient fait l'attaque de ce chemin couvert, sous les ordres du comte d'Hérouville et du marquis de Chambonas, au signal de trois bombes. Les grenadiers aux ordres de M. d'Hérouville s'étaient emportés, malgré les ordres du comte de Lowendal; ils avaient tué

cent vingt hommes de la garnison, plusieurs officiers, et en avaient fait quatre prisonniers avec quatre-vingt-quatre de leurs soldats dans le chemin couvert; mais le feu avait été tellement vif que, du côté des assiégeants, les pertes s'étaient élevées à cent vingt tués et deux cent douze blessés.

A la suite de cette action, le comte de Chanclos, gouverneur d'Ostende, fit demander une suspension d'armes pour retirer ses morts et ses blessés; pendant les deux heures qu'elle dura, un conseil de guerre avait eu lieu ; on y avait reconnu l'impossibilité de tenir davantage en raison du mauvais état de l'artillerie et des remparts ouverts par le feu des assiégeants. Cette artillerie des assiégés avait été très-bien servie par vingt-neuf canonniers et cent quatre-vingts soldats anglais, qu'on avait attachés aux pièces, mais le feu des assiégeants avait été terrible; ils avaient jeté quatre mille bombes en quatre jours dans la ville, où elles avaient ruiné quantité de maisons.

Le gouvernement anglais avait promis au comte de Chanclos dix mille livres sterling de

récompense, au cas où il ne se laisserait pas forcer. Un article de la *Gazette d'Utrecht*, publié le 22, disait que le siége d'Ostende se prolongerait au moins jusqu'à l'année suivante. Cependant, après s'être vaillamment défendu, après avoir combattu avec opiniâtreté pour se maintenir dans son chemin couvert, le comte de Chanclos capitula le 23 août. Les honneurs de la guerre, qu'il avait bien mérités, lui furent accordés ; on lui permit de sortir de la place avec quatre pièces de canon et deux mortiers. La garnison, composée de cinq bataillons anglais, d'un bataillon hollandais, de deux compagnies autrichiennes et de deux cent neuf canonniers, ne fut point prisonnière; mais elle accepta la condition d'être dix-huit mois sans servir contre le roi et ses alliés, même dans les places les plus éloignées des frontières, c'est-à-dire la même capitulation que celle accordée aux défenseurs de Tournay après la bataille de Fontenoy. Ceux d'Ostende, affaiblis par le feu et la désertion, n'étaient plus qu'au nombre de trois mille six cents lorsqu'ils livrèrent la ville aux Français.

La tranchée avait été ouverte dans la nuit du 13 au 14; M. de Chanclos arbora le drapeau blanc dix jours après[1]. M. de Lowendal informa M. d'Argenson de l'envoi au maréchal de Saxe de la capitulation d'Ostende, par le neveu de ce maréchal, le comte de Lowenhaupt, qui venait de servir comme volontaire pendant le siége. Il recommandait au ministre le chevalier d'Hallot; cet officier, après avoir montré autant de valeur que d'intelligence, avait reçu, le 22, à côté de lui, une blessure à la tête et une autre à la cuisse.

Le ministre répondit le lendemain à M. de Lowendal pour le complimenter sur la prise d'Ostende et sur ce que le *siége de Nieuport allait lui fournir de nouveaux lauriers*[2]. En lui envoyant, le 26, les états de l'artillerie et des munitions trouvées dans Ostende, ceux de la garnison faite prisonnière, et des pertes qu'il avait éprouvées lui-même pendant le siége [3], le comte de Lowendal lui disait qu'il se les repro-

[1] Voyez la note 12e.
[2] Archives du dépôt de la guerre.
[3] La note 13e en contiendra le détail.

cherait sans cesse, s'il lui eût été possible de les éviter, et faisait le plus grand éloge des officiers de l'artillerie de marine, dont le feu avait entièrement délabré le fort de Viervorth.

La prise d'Ostende fut un coup imprévu pour l'Angleterre et la Hollande; cette importante ville de guerre avait soutenu des siéges mémorables. Alexandre Farnèse, duc de Parme, célèbre général sous le règne de Philippe II, l'avait assiégée en 1583, mais il avait été obligé de renoncer à son entreprise.

Les Espagnols essayèrent encore de s'en emparer en 1601. Isabelle d'Autriche, plus souvent désignée dans l'histoire, où elle occupe une place, sous les noms de Claire-Eugénie, avait été dotée de la souveraineté de la Franche-Comté et des Pays-Bas; après l'avoir perdue, elle en avait conservé le gouvernement qu'elle exerça avec éclat. Pendant la guerre des Hollandais contre l'archiduc Albert d'Autriche son époux, cette princesse s'était rendue dans son camp, devant Ostende, et avait juré qu'elle ne changerait point de chemise avant la prise de cette ville. Comme elle se défendit pendant

trois ans, trois mois et trois jours, ce vêtement de l'archiduchesse prit une teinte qu'on a appelée couleur Isabelle. Son mari eût sans doute préféré un autre vœu, celui du héron, du paon ou du faisan; il fallut cependant qu'il prît patience sur celui-là et sur ses conséquences. Enfin, le marquis de Spinola, l'un des plus illustres capitaines du seizième siècle, s'empara d'Ostende en 1604, malgré les efforts du fameux Maurice de Nassau; mais cette conquête avait coûté aux Espagnols plus de soixante mille hommes et cent millions. La relation de ce siége a été publiée sous le titre de : *La nouvelle Troie, ou mémorable histoire du siége d'Ostende, le plus signalé qu'on ait vu en Europe*[1]..... *Par la comparaison du plan des fortifications de cette place avec celles qu'elle avait quand elle fut prise par Spinola, il paraît* (dit Voltaire) *que c'était Spinola qui devait la prendre en quinze jours, et que c'était M. de Lowendal qui devait s'y arrêter trois ans..... Une flotte d'Angleterre, qui avait apporté des secours à la ville, et qui canonnait les assiégeants, ne*

[1] Par Henri Hœsten, à Leyde, Elzevir, 1615.

vint là que pour être témoin de la prise. Cette perte consterna le gouvernement d'Angleterre et celui des Provinces-Unies.

M. de Lowendal avait osé promettre à Louis XV de lui faire entendre la messe dans Ostende, le jour de Saint-Louis, si tel était le bon plaisir de Sa Majesté. Le fils du comte d'Argenson, en remettant les clefs de la ville au roi, le 24, lui dit que c'était le bouquet que le comte de Lowendal l'avait chargé de lui offrir pour sa fête. Ce prince partit de Lipelo le 1er septembre pour voir à Ostende le fruit des victoires de ses armées, et on put lui montrer dans la place, ou dans le fort Saint-Philippe, cent quatre-vingt-deux pièces de canon de fonte ou de fer, trente-deux mortiers, trente-six mille boulets, douze cents bombes, huit mille grenades, soixante-douze milliers de plomb et trois cents milliers de poudre, que les alliés avaient entassés dans leurs magasins, et abandonnés au vainqueur.

En 1658, le maréchal d'Aumont avait tenté de surprendre la garnison d'Ostende, mais il s'était fait prendre lui-même avec presque tout

son monde. Il faut savoir tenir les cartes pour s'aventurer à un jeu aussi dangereusement décevant que celui de la guerre.

La prise d'Ostende assurait au roi la possession de tout ce qui était resté à la reine de Hongrie dans le comté de Flandres.

Le 3 septembre on chanta, dans l'église de Notre-Dame de Paris, un *Te Deum* en actions de grâces de cette conquête; l'abbé d'Harcourt, doyen du chapitre, officia. Le chancelier, accompagné des conseillers d'État et des maîtres des requêtes, y assista, avec la cour du parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le corps de ville, qui y avaient été invités par ordre du roi.

Dans l'hiver suivant, on releva les maisons abattues ou délabrées pendant le siége d'Ostende. Un mémoire, adressé au ministre de la guerre, en porte le nombre à huit cents; c'est là un des déplorables effets de la guerre, elle en engendre bien d'autres; heureux sont les pays où les victorieux agissent avec modération. Les habitants d'Ostende furent touchés de l'humanité que M. de Lowen-

dal leur montra, de tous les soins qu'il prit pour réparer les maux que le siége leur avait fait éprouver, et ils firent frapper depuis une médaille en son honneur.

Ce fut à cette époque, selon le duc de Luynes, que la comtesse de Lowendal soupa chez la reine, « honneur réservé aux personnes de la plus haute distinction. » Il y avait cependant pour cela d'autres motifs que l'illustration grandissante de son mari. « Elle prétendait (ajoute M. de Luynes) être parente de Marie Leczinska : elle ne l'était point, mais un de ses oncles avait épousé une Leczinska. » Effectivement, cet oncle paternel de la comtesse de Lowendal était Jean Szembeck, chancelier du royaume de Pologne, marié avec Ève-Jeanne-Marie Leczinska. Cela n'établissait pas une parenté avec la reine, ce n'était qu'une affinité entre elles; mais à l'étranger, en Allemagne notamment, on tient beaucoup plus compte de l'affinité qu'en France, où les liens de famille se relâchent de plus en plus[1]. Un autre titre à la bienveillance de la reine pour madame de

[1] Voyez la note 14°.

Lowendal, consistait en ce que la comtesse de Szembeck, sa mère, était de la maison de Tarlo, à laquelle appartenait Jean Tarlo, wayvode de Sandomir, parent du roi Stanislas, auquel il avait tout sacrifié, et qui avait été chargé, comme ambassadeur de ce prince à Versailles, de négocier le mariage de sa fille avec le roi de France. Le duc de Luynes dit ailleurs[1] : « La maison de Szembeck est d'une origine très-noble et très-ancienne en Allemagne; une de ses branches, établie depuis plus de deux cents ans en Pologne, s'y est illustrée et alliée aux plus puissantes maisons; deux des oncles de la comtesse de Lowendal ont été primats du royaume. » Il qualifie la maison de Tarlo comme la plus illustre de Pologne, et donne tous ces détails comme *certains*.

Si les Français avaient besoin de s'accoutumer au feu, ce serait pendant les siéges qu'ils s'y feraient le mieux, puisqu'ils nécessitent des combats de tous les jours.

Après avoir renvoyé au camp de la grande armée une partie des troupes qui avaient été

[1] Tome XIV, p. 345-346.

employées au siége d'Ostende, M. de Lowendal fit prendre poste le 27 août devant Nieuport par cinq cent cinquante grenadiers et cinquante dragons, et à Schoorback, par le marquis de Lugeac, colonel du régiment de Beauvoisis, avec sept cents hommes pour surveiller les digues du canal qui communique de Dixmude à Nieuport; son gouverneur aurait pu les couper pour inonder tous les environs de la place et la rendre inaccessible. Les autres troupes arrivèrent par la route de Leffinghe (plus praticable alors que celle qui suit la côte) à Slype, où elles campèrent le 28. Le bataillon de milice de Saint-Brieuc était resté à Leffinghe, et un hospice y fut établi. Le même jour, cinq escadrons de dragons occupaient Lombarzyde, où le roi devait se rendre.

Siége de Nieuport.

Le 30, les troupes destinées à faire le siége étaient rassemblées; elles étaient commandées par le comte de la Marck; les marquis de Contades et d'Armentières, M. de Seedorf et le comte de la Suze; l'artillerie et dix mille fascines étaient arrivées au camp. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 31 août, et l'ambulance

établie auprès d'elle ; l'hôpital de Furnes pouvait recevoir trois cents malades ou blessés; celui de Dunkerque, plus éloigné, cinq cents. Ces deux villes devaient fournir au camp cent quinze tonnes de bière par jour; l'insalubrité des environs de Nieuport exigeait un grand soin des troupes. Huit mortiers commencèrent à tirer sur le fort de Viervoet, situé sur les dunes, du côté du port, et quatre pièces de canon battirent sa communication avec la ville.

Du 1er au 2 septembre, dix pièces de 24, huit de 16 et douze mortiers furent mis en batterie.

Dans la nuit du 3 au 4, la garnison de Viervoet évacua ce fort, ruiné par l'artillerie française, et se retira dans un autre plus rapproché du corps de la place, laissant à Viervoet cinq pièces de canon et des blessés abandonnés. On établit sur les décombres de ce fort quatre pièces et quatre mortiers pour battre le fort de l'Écluse qui défendait l'approche de la ville au-dessous des trois canaux venant de Furnes, de Dixmude et d'Ostende, se confondre avec le petit fleuve appelé l'Yperlée. Le 5, toutes

les batteries étaient prêtes à faire feu sur le fort de l'Écluse et sur le corps de la place; mais M. de Lowendal n'avait pas encore ordonné de tirer un seul coup de canon, lorsque son gouverneur, Gibzon, la rendit le 1er juin; elle était dans d'assez bonnes conditions pour être défendue pendant un mois. M. de Lowendal n'accorda rien au gouverneur, si ce n'est de se rendre prisonnier de guerre, avec sa garnison, forte de quinze cents Autrichiens. A leur sortie, ils déposèrent leurs armes et dix-sept drapeaux. Gibzon fut incarcéré et traité en criminel d'État. Nieuport avait été mieux défendue en 1488 contre les Français, que les femmes elles-mêmes avaient combattus. Ce siége coûta aux vainqueurs cinquante tués ou blessés; le chevalier d'Hérouville porta la nouvelle de son résultat au roi; le comte de Lowendal avait quitté un moment son camp pour se rendre auprès de lui à Ostende; il l'avait conduit partout, en lui expliquant les attaques qu'il avait dirigées contre ses fortifications.

Les Anglais tenaient infiniment à conserver la possession des ports qu'ils occupaient sur les

côtes de Flandres; ils leur donnaient un accès facile sur le continent, leur permettaient d'écouler leurs marchandises dans les Pays-Bas autrichiens, point déjà très-essentiel pour eux, et leur servaient à contenir la Hollande, dont ils craignaient de perdre le concours. « La perte de Nieuport acheva d'alarmer leur gouvernement, en ne lui laissant plus de communication avec la Flandre que par la Hollande, où la réduction de Nieuport redoublait l'inquiétude[1]. »

Le roi fit chanter un *Te Deum* le 11 septembre pour cet événement. Le ministre d'Argenson écrivit au comte de Lowendal pour le féliciter de la fermeté et de l'intelligence avec lesquelles il avait conduit les quatre expéditions que Sa Majesté lui avait confiées, et lui annonça qu'il était nommé gouverneur d'Ostende[2]; il s'y rendit le 21, après avoir conduit au camp de la grande armée les troupes et l'artillerie qu'il avait si fructueusement commandées pendant les campagnes de 1745.

M. de Lowendal participa aux gratifications

[1] Président Hénault.
[2] Archives de la guerre.

accordées à l'armée entière; elles s'élevaient pour les lieutenants généraux à 10,000 livres pour leur quartier d'hiver. Le roi ajouta une nouvelle gratification à la première; elle fut de deux millions, répartis entre les troupes de l'armée de Flandres, et de 109,000 livres pour les vingt et un bataillons suisses cantonnés sur les frontières de ces contrées. Les récompenses, distribuées à propos, étaient entremêlées d'actes de sévérité. Le régiment de Grassin s'était bien fait connaître par sa valeur; mais 52 hommes, qui lui appartenaient, avaient été pris pendant l'hiver de 1745, dans la tour de Mariensart; ils s'y étaient défendus pendant vingt-quatre heures contre 500 ennemis, dont ils avaient blessé le commandant, plusieurs soldats, tué un lieutenant et d'autres assaillants. Le maréchal de Saxe menaça de casser tous les officiers de ce régiment qui se renfermeraient, contre l'institution des troupes légères, dont le devoir est de se retirer devant des forces supérieures.

Le comte Lowendal fournit les preuves exigées pour les chevaliers de l'ordre du Saint-

Esprit, qui lui fut conféré en même temps qu'à MM. du Chayla, d'Estrées, de Thomon et d'Apcher. Après leur réception, à Versailles, le jour de la Chandeleur, MM. de Lowendal et du Chayla retournèrent à l'armée. Ce fut pendant cette courte absence que le comte de Lowendal acheta, presque entièrement à crédit, la terre de la Ferté-Aumin, dans le Blaisois, à proximité de Chambord, dont les bienfaits du roi avaient mis le maréchal de Saxe en état de faire l'emplette.

Le public applaudissait aux succès de la campagne de 1745, mais beaucoup de généraux français se plaignáient de ce qu'ils appelaient un affront fait à la nation par l'emploi de deux généraux étrangers pour les expéditions les plus importantes; ils disaient qu'il était très-heureux pour eux que le roi eût fait la campagne en personne, et que sans cela ils auraient trouvé moins de subordination et d'obéissance dans les officiers nationaux. Nous aurons à revenir sur les tristes effets de l'envie.

Il y a eu de tout temps sympathie entre la France et la Pologne, et l'on regrettera toujours

que Napoléon Ier n'ait pas usé de sa puissance, alors qu'elle était si grande, pour relever de ses ruines ce malheureux pays. Le comte de Lowendal, comme son père, l'avait servi, il s'y était marié; des Polonais étaient venus en assez grand nombre remplir les cadres du régiment de son nom, déjà célèbre en Europe. Parmi eux se trouvait un gentilhomme dont M. de Rulhières a raconté assez longuement les aventures; nous les abrégerons autant que possible, mais elles nous ont paru curieuses. Il se nommait Dzirzanowski; embarqué à Dantzik, il avait été pris par les Anglais, avait obtenu sa liberté, et était venu faire en Flandres deux campagnes dans *l'armée française*, *qui*, *sous deux généraux étrangers*, *était alors la meilleure école de la guerre*[1]. A la paix, et de retour en Pologne, furieux de voir sa belle-mère ruiner sa famille et dépouiller ses sœurs, il arracha à cette femme 15,000 florins que son père lui avait donnés, remit à ses sœurs ce reste de leur patrimoine, et, saisi du remords de cette révolte

[1] Rulhières.

contre l'autorité paternelle, alla à Rome sous un habit de pèlerin, traversa la France avec le même costume, y fut arrêté et renfermé comme vagabond, puis relâché sur les réclamations de quelques-uns de ses compatriotes, qui lui obtinrent un emploi aux Indes. Dzirzanowski forma, à la manière européenne, un corps de cipayes qui se conduisit vaillamment, se brouilla avec le gouverneur et revint en France pour y suivre un procès contre lui. Pendant une relâche à la Martinique, il en avait relevé les plans et les ancrages. Mécontent de l'issue de son procès en France, il passa en Angleterre et y vendit au ministère les mémoires qu'il avait dressés dans la colonie française; puis il alla en Portugal, où la liberté de ses discours le fit mettre à l'inquisition. A Madrid, il donna un soufflet au résident saxon qui avait mal parlé des Polonais, et obtint cependant, de la cour d'Espagne, un brevet de colonel avec la permission de lever un régiment en Pologne. Dzirzanowski était amusant; le roi Stanislas-Auguste lui donna la clef de chambellan. Avec des vices, il avait du moins l'amour de son pays et une grande fran-

chise. Le roi l'ayant mis à même de l'exercer, il lui reprocha de n'être que l'instrument de la tyrannie des Russes, d'avoir trompé les espérances de la nation, et lui parla avec assez d'éloquence pour toucher ce prince jusqu'aux larmes; il profita de son émotion pour lui conseiller de se soustraire au joug qu'il subissait et lui proposa d'enlever l'ambassadeur russe. Sur la parole du roi, Dzirzanowski eut l'imprudence de lui confier un projet écrit sur ce sujet, et fit entrer dans son complot le régiment des dragons de la garde. Tout était prêt, lorsque, se trouvant à dîner en nombreuse compagnie, ce gentilhomme vit arriver une personne qui annonça, comme une nouvelle répandue dans la ville, l'existence d'un complot et l'ordre de se saisir de son auteur. Dzirzanowski sortit, rencontra un de ses amis se promenant avec un officier-général russe, celui qui avait précisément la mission de le faire enlever à l'entrée de la nuit. Suivant l'usage du pays, cet ami ne l'appela pas par son nom, mais par celui de son emploi de chambellan. Dzirzanowski lui dit qu'il avait un projet aussi utile

que pressé, trouva le moyen d'obtenir un passeport du général russe rencontré si à propos, et se hâta de fuir. A la nouvelle de son évasion, l'ambassadeur Repnin fit afficher la promesse de 5,000 ducats pour celui qui le livrerait mort ou vif. Dzirzanowski s'était échappé avec sept hommes déterminés, et en rassembla vingt ou trente. En passant dans une petite ville où la noblesse était assemblée, il entra dans la salle où elle était réunie, le sabre à la main, saisit le crucifix qui s'y trouvait, et contraignit cette noblesse à l'élire maréchal ; ce titre, qui lui donnait une certaine autorité dans le pays, le fit suivre par quelques gentilshommes. Les Russes le poursuivaient; les sept hommes qu'il avait choisis d'abord défendirent un pont avec un dévouement héroïque, et lui donnèrent le temps de disperser sa troupe, avec la consigne, pour chacun de ceux qui la composaient, de se donner pour être Dzirzanowski. On pourchassa tous ses homonymes en différentes directions. Rapnin reçut en même temps l'avis, de l'un, qu'il avait pris Dzirzanowski ; d'un autre, qu'il l'avait tué ; d'autres étaient sur ses traces et al-

laient l'atteindre ; mais le chambellan, travesti en moine, traversait la Pologne. Nous n'avons pu découvrir ce que devint cet aventureux patriote.

CHAPITRE VII.

Le comte de Lowendal est nommé gouverneur de Bruxelles. — Il occupe avec une très-forte division l'importante position des Cinq-Étoiles. — Sa marche à l'arrière-garde de l'armée, jusqu'au camp de Thine. — Il s'empare de Huy. — Il dirige le siége de Namur et de ses châteaux. — Bataille de Rocoux.

De retour de la cour à Ostende, le comte de Lowendal surveillait avec activité les préparatifs faits avec ostentation sur toute la côte de la Manche, dans le but apparent de secourir le prétendant. Tout y fourmillait de troupes françaises. D'assez nombreux corsaires pouvaient se rallier à la marine royale; l'un d'eux s'était donné le nom de *Comte de Lowendal* (*Gazette de France*). Quelques vaisseaux embarquèrent des munitions, des troupes, et mirent plusieurs

fois à la voile, mais ils revenaient; les uns avaient eu gros temps, les autres étaient rentrés à la vue des croisières anglaises. Le maréchal de Saxe, quoique atteint d'un rhumatisme qui lui avait paralysé la main droite, se rendit plusieurs fois, dans le courant de janvier, à Dunkerque et à Ostende, où il eut de fréquentes conférences avec le comte de Lowendal. « Tout indiquait un projet sérieux d'intervention en faveur de l'infortuné Charles-Édouard, et se réduisit, en effet, à de très-faibles secours. »

Le maréchal de Saxe avait de la répugnance pour les entreprises faites en hiver; il craignait d'affaiblir l'armée, dont la conservation lui paraissait préférable à tout. S'il réussissait à s'emparer de Bruxelles, il ne songeait point à la garder, mais à prendre ses quartiers derrière l'Escaut; cependant l'avis du maréchal de Noailles, qu'il appelait son maître, prévalut.

Pour mieux détourner l'attention de l'Europe, Maurice fit venir à Gand la princesse de Holstein, sa sœur, et ne s'occupait en apparence que de remettre sa santé et de combats de coqs, venus d'Angleterre. Il prétendait n'aller

à Paris qu'au mois de février, dans une voiture encore inachevée; affectait de ne point retenir *le comte de Lowendal en qui l'on savait qu'il avait une confiance particulière*[1], le laissait aller à Versailles pour y recevoir le collier de l'Ordre le 2 février, et permettait à plusieurs colonels de se rendre dans leurs familles, mais toutes ses vues étaient dirigées sur Bruxelles. Il partit de Gand pour s'approcher de cette ville, le 28 janvier, à la tête de vingt et un bataillons, vingt-quatre escadrons[2] et vingt-cinq pièces de canon à *la suédoise*. La garnison de Bruxelles comptait douze mille combattants; il l'attaqua par le côté le plus fort, parce que le mauvais temps ne permettait pas à l'artillerie d'arriver par les chaussées qui conduisaient sur d'autres points; les travaux s'exécutèrent avec célérité.

Le maréchal de Saxe, fatigué d'un siége que la saison rendait pénible, avait la fièvre. Les assiégés, redoutant de voir les Français monter à la brèche qui était ouverte, arborèrent le

[1] D'Espagnac.
[2] Vingt-huit mille hommes.

drapeau blanc le 20 février. Le comte de Kaunitz demandait les honneurs de la guerre pour la garnison. Le maréchal lui répondit : « Je crains mes propres troupes, elles sentent leur supériorité. . . . . Je crains que, dans une attaque un peu vive, nos soldats ne forcent leurs officiers à marcher. . . . Une fois dedans, il faudra bien aller à leur secours. . . . Votre excellence ne saurait croire jusqu'où le soldat français pousse l'industrie et la hardiesse. J'ai vu plusieurs fois, à la reddition des villes, pendant qu'on réglait les points de la capitulation, toute la ville se remplir de soldats, sans savoir par où ils étaient entrés. . . . *Ils sont comme des fourmis*, et trouvent des endroits inconnus aux autres; jugez ce que ce serait dans des occasions où ils auraient le pillage pour but. » Le maréchal ne voulut entendre à aucune capitulation, qu'autant que la garnison se rendrait prisonnière de guerre; ses députés s'y refusaient en se prétendant sûrs d'être secourus. « Eh bien! (leur dit-il), il n'y a que des gens sans cœur qui se rendent quand ils attendent des secours ; retournez dans vos murs et défendez vous. » Les députés signèrent tout ce qu'il vou-

lut. Les hauts personnages qui se trouvaient à Bruxelles : le comte de Kaunitz, premier ministre d'Autriche, le comte de Lanoy, le feld-maréchal Los-Rios, deux princes de Ligne, le comte de Chanclos et d'autres officiers de distinction, furent traités avec les plus grands égards ; on les laissa même libres de se retirer avec tous leurs équipages ; plusieurs cependant restèrent à Bruxelles. Le comte de Lowendal ne parut à ce siége que lorsqu'il était déjà fort avancé ; ce fut lui qui entra dans la ville, avec quinze bataillons, les dragons du régiment de mestre de camp, 200 hommes de celui de Grassin, la grosse artillerie et cent canonniers. Il avait encore sous son commandement les détachements aux ordres des marquis de Relingue et d'Armentières. Comme le gouvernement de Bruxelles avait été donné à M. de Lowendal, ce fut un nouveau sujet de jalousie. Le marquis d'Avaray, maréchal de camp, commandait dans la place, mais presque aussitôt M. de Lowendal partit avec dix mille hommes, pour chasser les troupes légères autrichiennes qui battaient l'estrade autour de Louvain et de Malines, et s'appuyaient sur les débris de l'ar-

mée ennemie, campée près de cette dernière ville, sous les ordres du prince de Waldeck, dont l'esprit courageux devait souffrir de se voir condamné à l'inaction.

1746. Le 25 février, le comte de Lowendal rentra à Bruxelles, où il se réunit au maréchal de Saxe pour donner une fête somptueuse. On peut croire ce que dit à cet égard-là un de nos auteurs[1], car alors, comme avant et depuis, s'il y avait, dans la noblesse belge, des partisans zélés de la maison d'Autriche, elle y avait aussi des ennemis.

Nous sommes obligé de convenir que le comte de Lowendal partageait le goût du maréchal pour le plaisir, mais nous répéterons qu'il ne lui faisait négliger aucun de ses devoirs comme militaire. Il passa l'hiver à rétablir l'ouvrage à corne qui avait été battu en brèche pendant le siége, à élever de nouvelles fortifications; il fit construire, entre les portes de Louvain et de Hall, une redoute plongeant sur un vallon par où les ennemis auraient pu se glisser, après avoir couvert leur marche à travers les forêts et les bois situés au sud de Bruxelles, un fort à portée

[1] Celui des Mémoires du comte de Lowendal.

de canon de la porte de Hall, un autre en avant de l'ouvrage à corne de celle de Scharbeeck ; il fortifia le château de Vilvord (*Gazette de France*), étendit les postes avancés le long de la Dyle, et fit travailler activement à élargir le chemin entre l'abbaye de Diligem et Laeken; enfin, Bruxelles fut mis par ses soins en état de se défendre contre une armée considérable. Le comte de Lowendal en présenta les clefs au Roi, le 4 mai; Louis XV alla visiter la partie des remparts qui avait été battue par son artillerie, et les nouveaux ouvrages qui venaient d'être construits. Le comte de Lowendal, ayant sous lui le marquis d'Armentières, M. de Souvré, maréchaux de camp, et M. de Cremille, vingt-quatre compagnies de grenadiers et quinze piquets, partit le 7 mai, pour reconnaître le pays; on fit quelques prisonniers aux approches de Louvain, qui fut occupé sans résistance. A son retour au camp de Bruxelles, il fut admis à conférer avec le maréchal de Saxe dans le cabinet du Roi.

Le 9 mai, l'armée entière s'ébranla. L'ennemi se retirait partout devant elle; Malines fut

occupée, et la citadelle d'Anvers, investie par le comte de Clermont, capitula le 31.

Le 5 juin, le Roi entra avec beaucoup d'appareil à Anvers; le maréchal de Saxe et le comte de Lowendal marchaient à sa suite. Le 12, ce général, ayant sous ses ordres le duc de Chaulnes et le comte de Razilly, maréchaux de camp, dirigeait l'avant-garde de l'armée, partie de Malines, et marchant sur six colonnes vers la Nèthe.

Louis XV avait reçu l'avis que s'il déclarait la guerre aux états généraux, vingt mille catholiques de la mairie de Bois-le-Duc prendraient les armes, pour se soustraire aux persécutions des ministres de la République; mais on ne songeait point alors à l'attaquer sur son territoire. Les étrangers achevèrent d'évacuer le Brabant après la prise d'Anvers. Pendant que le prince de Conti prenait Mons, le comte de Clermont et le comte de Lowendal, commandant chacun 20,000 hommes, surveillaient le prince Charles de Lorraine qui marchait sur Namur avec 75,000 combattants. Cette armée et celle du maréchal de Saxe se trouvèrent bientôt en présence sur le terrain où le maréchal de Luxembourg avait

si savamment manœuvré, et s'observèrent. Le comte de Lowendal prit le commandement d'un corps séparé et s'établit sur la rive droite de la Dyle, sa gauche à l'abbaye de Vlierbeeck, sa droite à celle du Parc, Louvain derrière son centre [1]. Le 6 juillet, il quittait la position des Cinq-Étoiles, qu'il avait occupée, et marchait sur Thine. Le 21, le maréchal de Saxe le fit sortir du camp de Wespælaer, et l'envoya à Tirlemont où il appuya sa droite, sa gauche touchant à Oplinter; sa division était forte de treize bataillons et de vingt-huit escadrons.

M. d'Eyck [2], ministre plénipotentiaire du prince de Bavière, évêque de Liège, suivait le Roi avec les autres membres du corps diplomatique; il réclama contre la violation d'un État neutre, mais ce fut en vain. Le pays de Liége subit le sort des faibles: la neutralité ne les a que bien rarement préservés des éclaboussures.

Forcés de s'éloigner pour subsister, les alliés s'étaient retirés sur le haut Démer; l'armée du

[1] D'Espagnac.

[2] Maximilien Van-der-Eycken, comte d'Eyck, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de l'évêque de Liége et de l'électeur de Bavière en France pendant trente-trois ans, de 1744 à 1777.

duc de Boufflers vint grossir celle du maréchal de Saxe. Pendant qu'il occupait le camp du Parc, il fut obligé de réprimer des désordres et des fautes contre la discipline. M. de Lowendal, détaché de ce camp, fut assez heureux pour n'avoir à sévir ni contre les officiers ni contre les soldats placés sous ses ordres ; il savait parfaitement les faire respecter, en n'employant jamais que des formes et un langage convenables à un homme de sa sorte.

Le comte de Clermont, posté à Diest, maintenait la communication du corps avancé du comte de Lowendal avec l'armée ; le régiment de Grassin l'appuyait de plus près encore.

Le prince Charles de Lorraine, ayant reçu de son côté des renforts, s'était avancé sur le Démer, et y avait fait jeter des ponts. M. de Lowendal eut l'ordre de remonter la grande Gette jusqu'à Dongelbergh ; il se porta ensuite aux Tombes de Libersart, puis campa au défilé des Cinq-Étoiles, entre les bois de Bus, de Rochepaille et du Sart, et auquel aboutit entre autres une chaussée dite de Brunehault. Cette position était très-importante : c'était le seul point par où les ennemis

pouvaient déboucher sur l'armée française, et marcher au secours de Charleroy assiégé par le prince de Conti. Le comte de Lowendal fit élever deux redoutes qui masquaient ce défilé; le régiment de la Morlière et les Croates se baraquèrent sur la grande chaussée, à l'entrée du bois. Les déserteurs assuraient que l'armée ennemie devait attaquer ce poste et faisait, pour cela, des ouvertures dans les bois.

Dès le 1er août, le général Trips avait cherché à s'emparer des Cinq-Étoiles, avec un gros corps d'infanterie et de hussards, et avait trouvé une résistance opiniâtre chez les grenadiers et les piquets qui le défendaient; auparavant il avait été arrêté, dans sa marche, pendant quatre heures, à Perwez, par cent hommes d'infanterie, commandés par M. de Curssol, capitaine du régiment de la couronne. Ces vaillants soldats se firent presque tous égorger dans l'église de ce lieu[1]. 1746.

[1] Des membres de la famille de Curssol (en Auvergne) ont converti leur nom en celui de Crussol, dont M. le duc d'Uzès n'a pas pu les déposséder; il a été écrit des deux manières. Quoi qu'il en soit, il se serait trouvé des personnes qui n'auraient point voulu changer l'orthographe la plus probable du nom du brave défenseur de Perwez.

Le 2, un détachement du régiment de Grassin et une compagnie de Croates, étant sortis du bois des Cinq-Étoiles pour chasser des Pandours qui les chagrinaient à coups de fusil, furent enveloppés par trois escadrons de hussards. La compagnie de Croates avait été nouvellement formée de déserteurs ; sûrs d'être pendus s'ils se laissaient prendre, ils se firent presque tous tuer ; M. de Lestang, leur capitaine-commandant, resta sur la place ; le cadre de cette compagnie fut envoyé à Gand pour s'y recruter.

Quelques jours après, trois cents hommes du régiment de la Morlière battirent quatre cents ennemis à Rochepaille.

Le bruit qui s'était répandu sur les projets de l'ennemi engagea le maréchal de Saxe à augmenter les troupes du comte de Lowendal de la brigade d'infanterie d'Orléans, de deux bataillons de grenadiers royaux et de vingt pièces de canon. Quatre brigades d'infanterie de la droite eurent ordre de secourir M. de Lowendal dès qu'il en aurait besoin. Le prince Charles avait passé la Mehaigne, près de sa

source, pour couvrir Namur; mais le général Trips, resté sur la rive gauche, aux environs du Mont-Saint-André, avec les troupes légères, attaqua, le 10 août, la légion de la Morlière, en avant de la trouée des Cinq-Étoiles, avec quinze cents Pandours, soutenus par deux mille hussards; ils furent repoussés par ce brave régiment jusqu'à un retranchement élevé à la gauche du camp du général Trips.

Le comte de Lowendal envoya le comte de Blet, maréchal de camp, avec un régiment d'infanterie et de l'artillerie, pour soutenir M. de la Morlière.

Malheureusement, cent cinquante hommes à pied du régiment de Grassin et une compagnie de Croates, traversant une petite plaine pour se réunir aussi à M. de la Morlière, furent sabrés par huit cents hussards, et le capitaine des Grassins trouva la mort dans cette rencontre. C'était, au dire de M. d'Espagnac, un des hommes les plus braves qu'on ait connus, mais il ne l'a jamais été que sous le nom du Capucin, parce que l'on savait que, dans sa jeunesse, il en avait porté l'habit pendant quelques mois.

Entré d'emblée en qualité de lieutenant en second dans le régiment de Grassin, en 1745, on doit croire qu'il appartenait à une bonne famille, mais nos recherches aux archives de la guerre pour la découvrir sont restées infructueuses.

Charleroy ayant été pris, le 3 août, par le prince de Conti, les alliés avaient passé la Mehaigne et s'étaient établis à Atche, à Saint-Denis et à Inn-les-Dames; cela détermina le maréchal de Saxe à changer ses dispositions. Il fit camper son armée sur trois lignes : la droite au ravin du Grand-Manil; le quartier-général resta à Walhain; la gauche au bois de Bus, derrière et sur le flanc gauche du corps du comte de Lowendal, chargé de garder la trouée des Cinq-Étoiles, point que le maréchal de Saxe tenait toujours essentiellement à conserver; le comte de Clermont, commandant la réserve, ne quitta pas le château de Saint-Paul.

Trois mille hommes du corps de M. de Lowendal furent détachés sous les ordres de M. d'Armentières, avec deux mille de la réserve, sous ceux de M. de Froulay, pour chas-

ser les troupes légères ennemies qui infestaient le voisinage de l'armée; elles maltraitèrent les troupes commandées par M. de Froulay. Les hussards français s'étaient retirés devant des forces supérieures; douze cents dragons, placés derrière un petit ruisseau pour les soutenir, n'avaient point tenu et s'étaient repliés en désordre. L'infanterie de M. d'Armentières fit ferme et arrêta l'ennemi; mais, dans la bagarre, M. de Sausay, commandant les hussards, fut fait prisonnier, et M. de Castellane, colonel du régiment d'Eu, culbuté et meurtri par les chevaux.

Le prince de Conti s'était laissé persuader qu'il n'était pas de sa dignité de servir sous le maréchal de Saxe. Un prince du sang de la maison royale de France ne devait point, selon certaines gens, obéir au fils naturel d'un souverain étranger. Le prince avait demandé à commander les armées en chef ou à se retirer; c'est à cela qu'il fut autorisé, et le corps qu'il avait dirigé avec succès fut réuni, le 13 août, à ceux que le maréchal général avait immédiatement sous ses ordres. Le 14, le comte de Clermont s'y joignit aussi, et le 15, Maurice s'a-

vança avec précaution pour camper à Tourrinnes. La tête et la queue de l'armée du roi étaient assaillies par une nuée de hussards et de Pandours; M. de Brézé fut inutilement attaqué pendant quatre heures à Perwez, et M. d'Autanne harcelé jusqu'aux Cinq-Étoiles par le prince de Waldeck, que M. de Lowendal arrêta.

Le maréchal de Saxe écrivait, du camp de Tourrinnes-les-Béguines, à M. d'Argenson, que sa gauche dépassait le Mont-Saint-André, et que M. de Lowendal occupait toujours la trouée des Cinq-Étoiles; il disait que son projet était d'inquiéter les ennemis sur Maëstricht, de jeter des ponts sur la Meuse et d'assiéger Namur.

Le 18 août, il adressait, de son camp du Grand-Rosier, une lettre destinée au même ministre, et suivie du post-scriptum de sa main que nous allons transcrire sans y changer un mot.

« A deux heure apres midis.

« Je vien d'observer les ennemis de dessus la Tombe de Tommon, il ait revenu une par-

tye de l'armée ennemye, mais sait peux de chosse. Je juge que tout se qui ait devant nous et qui nait point en ordre, ny campes (campé), ne consiste qu'en trente mille hommes environ. Il y a quelques tentes qu'ils ont dressée depuis midis a cosse du mauves temps, mais la plus grande partye ait au bivac. »

Ce curieux autographe existe au dépôt de la guerre, dans la correspondance relative à la campagne de 1746, en Flandres. On ne doit pas oublier que ce grand homme de guerre était étranger; on a vu depuis d'illustres maréchaux qui ne connaissaient pas beaucoup mieux leur propre langue.

Du 18 au 19 août, la grande armée sortit du camp du Grand-Rosier pour en aller occuper un nouveau à Thisnes; elle n'était séparée de celle des alliés que par la Mehaigne, dont ils avaient détruit les ponts. Les Français marchaient sur six colonnes; les équipages étaient couverts par quatre régiments de dragons, suivis d'une première avant-garde; le corps de M. de Lowendal fermait la marche.

Le comte de Lœwenhaupt[1], neveu du maréchal de Saxe, attaché à l'état-major de M. de Lowendal en qualité de volontaire, donna à M. d'Espagnac, qui nous les a transmis, des renseignements sur la marche de l'arrière-garde, et ils sont parfaitement d'accord avec les rapports adressés au ministre de la guerre.

Comme M. de Lowendal devait parcourir un pays ouvert, huit cents chevaux de la grande armée lui furent réunis; il en avait en tout deux mille. Il disposa son infanterie en deux colonnes; son artillerie en forma une troisième au centre, et sa cavalerie une quatrième; celle-ci marchait à distance, pour se mettre en bataille au besoin; elle était éclairée par des détachements à cheval du régiment de Grassin et par l'infanterie de ce même régiment, dont la fusillade éloignait les tirailleurs ennemis.

La colonne d'infanterie de gauche était flanquée par des compagnies de grenadiers qui se relevaient et imposaient par leur feu aux troupes légères des alliés; plusieurs escadrons sur deux lignes fermaient la marche. La pre-

[1] Adam, comte de Lœwenhaupt, maréchal-de-camp en 1761.

mière ligne se repliait, lorsqu'il était nécessaire, en passant par les intervalles de la seconde, qui faisait feu à son tour sur l'ennemi (c'est ce qu'on a appelé depuis la retraite en échiquier). Des détachements de l'infanterie du régiment de Grassin étaient répandus entre les deux lignes de la cavalerie et dans les intervalles des escadrons derrière lesquels ils s'effaçaient lors du passage d'une ligne à travers l'autre [1]. Les escadrons se doublaient ensuite, et l'artillerie faisait feu par les ouvertures existantes entre les escadrons doublés.

Pendant six heures, le comte de Lowendal eut à se défendre contre des attaques qui se renouvelaient sans cesse. Huit compagnies de grenadiers, des compagnies franches, trois régiments de dragons, des corps nombreux de hussards et de Pandours, essayaient, avec acharnement, d'entamer sa division. Ces troupes, ap-

[1] Cette manœuvre s'appelle aujourd'hui *la retraite en échiquier*. Le soin que M. de Lœwenhaupt a mis à la décrire, celui que M. d'Espagnac a pris de le répéter, semblent indiquer que c'était une nouveauté pour eux. M. de Lowendal était reconnu pour un très-habile tacticien ; cependant nous nous garderons bien de lui attribuer une invention qui ne lui a peut-être point appartenu.

puyées par de l'artillerie, étaient commandées par les généraux Daun et Trips[1]. Ils perdirent, dans cette journée, six cents hommes, et les Français eurent cent quatre-vingt-quatorze hommes tués ou blessés. M. de Cumbescure, lieutenant-colonel du régiment de la reine cavalerie, fut tué et fort regretté; MM. Kolkor, lieutenant du régiment de Monnin, de Pérignac, officier du régiment colonel-général, de Surville, lieutenant du régiment commissaire-général, Hamont, lieutenant-commandant des volontaires de l'armée du comte de Lowendal, et M. Robert, capitaine-lieutenant au régiment royal infanterie, perdirent aussi la vie dans cette journée. MM. de Mascrany, lieutenant aux gardes-françaises, les capitaines du régiment des Vaisseaux, Duvivier, d'Hillaire et d'Aumonville, de Rottberg, lieutenant du régiment de Villemer, de la Groupillière, des gardes du roi (brigade de Charost), de Mommas, cornette du régiment Rougrave hussards, furent blessés, ainsi que MM. Lanne-

[1] Un des rapports adressés au ministre de la guerre dit que le prince Charles de Lorraine vint assister à ce long combat, et le ministre l'a répété.

Lemoine, lieutenant du régiment de Grassin, et de Gouvello, lieutenant réformé d'infanterie, appartenant au même corps : le dernier avait reçu cinq coups de sabre. M. de Grassin rendait compte que son seul régiment avait eu quarante-quatre hommes tués et trente-neuf blessés. Le marquis d'Armentières s'était trouvé au plus chaud de l'affaire; il recommanda particulièrement MM. de Barbançon et de Châtillon. Dans une rencontre précédente de ses troupes avec l'ennemi, MM. de La Broue et de La Boulaye, le premier, lieutenant dans le régiment de Penthièvre, et le second, du même grade dans le régiment de Noailles, avaient été blessés.

Si les ennemis n'étaient point dans l'abondance, elle ne régnait pas non plus dans le camp où M. de Lowendal venait d'entrer, à en juger par une lettre du prince de Pons (de la maison de Lorraine): les convois de vivres qui y venaient de Bruxelles et de Louvain exigeaient des escortes de trois ou quatre mille hommes.

Le comte d'Argenson écrivait, le 23 août, au maréchal de Saxe : « . . . . M. de Lowendal s'est acquis beaucoup d'honneur dans la fermeté

et la conduite avec *la quelle* (*sic*) il a repoussé l'attaque du prince Charles à notre arrière-garde du 19. . . . . Nous attendons avec impatience des nouvelles du nouveau détachement que vous avez confié à M. de Lowendal. L'occupation d'Huy est si importante dans la circonstance présente, que cet événement doit décider du plus ou moins de succès de cette fin de campagne. Vous avez grande raison, Monsieur, de ne pas sortir du principe que vous vous êtes fait, et que S. M. a approuvé plus d'une fois, de préférer, pour les détachements de confiance, les officiers généraux que vous jugez les plus capables, sans vous arrêter à l'ordre du tableau[1]. » Une autre lettre du même ministre, adressée le même jour à M. de Crémille, aide-major général, contenait ce qui suit concernant l'affaire du 19 : « . . . . . Les relations qui nous sont venues de l'armée sont trop modestes. Suivant ce qui nous est venu de l'armée ennemie, l'avantage que nous y avons eu fait un honneur infini à nos troupes et aux officiers qui les *conduisoit* (*sic*). »

[1] Voyez la note 15e.

Le comte de Lowendal s'était emparé de Huy, sans coup férir. Il y avait pris quatre-vingts caissons, quatre-vingt mille rations de pain, et cinq cents malades ou blessés. On ne s'explique pas aisément que les étrangers aient pu abandonner un poste si important sans combat; leur navigation sur la Meuse se trouvait interceptée, et le transport de leurs vivres de plus en plus difficile.

Un auteur, qui n'est pas précisément un apologiste du passé[1], a écrit : « . . . . . Le maréchal de Saxe chargea le comte de Lowendal, un de ses plus hardis généraux, de s'emparer de Huy; Lowendal exécuta cet ordre avec autant de promptitude que de résolution. Il arriva le 20 août, à la pointe du jour, devant la ville, en escalada les murailles et s'y établit. A la nouvelle de la réussite de ce coup de main, l'armée française se rapprocha de Huy et opéra sa jonction avec les troupes que Lowendal avait poussées jusqu'à Vinalmont, sans cesser de veiller à ses communications avec Tirlemont et Louvain. »

[1] *La France sous Louis XV*, par M. Jobez, ancien représentant. 3 vol. in-8, 1864.

Le maréchal de Saxe au comte de Lowendal.

« Du camp de Villers, à une heure après-midi.

« Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite à 9 heures, mon cher Comte; les ennemis sont toujours campés vis-à-vis de moi, je crois cependant qu'ils décamperont cette nuit. Lorsque je saurai en quelle quantité environ ils ont passé la Meuse, je tâcherai de leur tomber sur le corps. Au dire de tout le monde, les ennemis marchent sur Luxembourg, sur Marche-en-Famine et sur la chaussée qui y conduit de Namur. Je ne connais pas le terrain que vous occupez, aussi je m'en rapporte totalement à vos lumières. Il me semble qu'il faudrait que vous fissiez occuper le défilé de Modave[1] par les deux régiments de dragons. L'on m'a assuré que ce défilé est inattaquable et qu'il faut aller fort loin pour le tourner. De plus, il y a un chemin qui conduit de Modave à Liége, par lequel ces dragons pourraient se retirer s'ils étaient poussés; cette disposition de votre part en demande une

[1] Modave, situé à l'entrée des bois qui s'étendaient alors jusqu'à Huy, sur la rive droite de la Meuse.

fort longue et grande de la part des ennemis pour vous attaquer. Vous pouvez vous renforcer de seize bataillons beaucoup plus vite qu'ils ne peuvent vous forcer. Voilà mes idées en général, mon cher Comte ; c'est à vous de voir ce qu'il est possible de faire. L'*investiture* ne peut s'effectuer si les ennemis tiennent la partie de Huy qui est située à la droite de la Meuse.

« Adieu, mon cher Comte, donnez-moi souvent de vos nouvelles. »

Le comte de Lowendal avait déjà fait passer la Meuse à ses troupes ; à la réception de cette lettre il occupait le Sart, hauteur qui seule pouvait protéger un poste aussi insoutenable que Huy sans elle.

Le 29 août, le maréchal de Saxe écrivait au ministre, que les ennemis avaient passé la Meuse entre Namur et Huy; qu'il allait tâcher d'atteindre leur arrière-garde avec la moitié de son armée, et ferait marcher l'autre le lendemain pour passer la Meuse à Huy, où il se posterait derrière le défilé de Modave, déjà occupé par M. de Lowendal avec vingt bataillons et

quatre régiments de dragons. Il espérait que cette marche obligerait les ennemis à abandonner la rive droite de la Meuse et à se retirer sur Marche-en-Famine.

Les mesures du comte de Saxe eurent les résultats qu'il en attendait. Les alliés se retirèrent en hâte et avec désordre, à travers un pauvre pays, où leurs soldats durent trouver que Marche-en-Famine ne méritait que trop son nom, car des rapports adressés à M. d'Argenson disaient qu'ils y avaient marché pendant trois jours sans trouver de nourriture.

Le marquis de Contades avait eu l'ordre de rallier le comte de Lowendal avec le corps qu'il commandait. Le 30 août, ils occupaient le camp des Béguines, à demi-lieue de Huy, avec trente-six bataillons, vingt-huit escadrons et les deux régiments de Grassin et de La Morlière. Un deuxième pont avait été construit sur la Meuse, pour déboucher avec plus de facilité au-delà de Modave.

Le maréchal de Saxe, rassuré par la marche de l'ennemi, qu'il craignait de voir insulter nos frontières, se trouva libre de faire assiéger Na-

mur. Avant lui, dit M. d'Espagnac, aucun général n'avait pu déposter son adversaire du camp de Mazy, inattaquable de vive force, et de la ligne de la Mehaigne. Son armée traversa cette rivière sur douze colonnes; ce mouvement décida la retraite des alliés; ils abandonnèrent les rives fertiles de la Meuse, et furent contraints de s'étendre dans des contrées beaucoup moins favorisées de la nature.

En suivant sur la carte les savantes manœuvres qui amenèrent ce résultat, les marches et contremarches exécutées par M. de Lowendal, pour contribuer à leurs succès, on voit que le maréchal l'employa plus qu'aucun des autres généraux qu'il avait sous ses ordres. Le maréchal général lui avait envoyé un renfort de douze bataillons pour le soutenir dans sa position du Sart et assurer les têtes de ponts sur la Meuse; M. de Lowendal avait ainsi trente-six bataillons et vingt-huit escadrons sous ses ordres.

Le 3 septembre, il écrivait au ministre de la guerre qu'il quittait, sans regret, le commandement des troupes au-delà de la Meuse, pour

servir au siége de Namur, sous monseigneur le comte de Clermont, dès que le maréchal de Saxe le jugeait à propos pour le service du roi.

Le comte de Lowendal avait certainement de l'ambition, mais surtout celle de bien faire et de bien servir. On vit, plus tard, M. de Saint-Germain se conduire tout autrement dans des circonstances analogues. Un corps devait être, en 1760, détaché sur le bas Rhin; le roi en destinait le commandement au jeune prince de Condé, et le ministre de la guerre projetait de le faire diriger par le comte de Saint-Germain; mais celui-ci expliqua, très-nettement, que, s'il survenait un revers, la faute lui en serait imputée, et que les succès seraient attribués aux favoris; qu'il n'entrevoyait dans cette commission que des moyens de compromettre sa fortune militaire et sa réputation, et ne pouvait l'accepter. M. de Saint-Germain ne dissimulait, du moins, pas du tout les vues d'intérêts personnels qui le guidaient uniquement.

Le 4 septembre, le maréchal de Saxe écrivait à son tour au ministre : « Il m'a paru que

le Roi désirait que je fis (*sic*) usage des talents de monsieur le comte de Clermont; comme sa santé est encore fort chancelante, je lui ai donné pour second, et pour avoir le détail du siége, M. le comte de Lowendal qui s'est prêté au bien du service du Roi de la meilleure grâce. J'espère qu'avec ces précautions le siége ne languira pas. . . . . . . Quant à la durée de ce siége, il est difficile de la prévoir, non plus que les obstacles qui pourront survenir. J'augure cependant qu'il ne durera pas au-delà du 25. » On verra que celui de la ville était terminé le 19. Le maréchal de Saxe ne parlait pas du siége des châteaux de Namur, qu'il n'était pas d'avis d'entreprendre.

M. de Lowendal laissa le commandement des troupes de son camp à M. de Contades, et conduisit celles qui avaient été détachées, sur différents autres points, à Vedrin, où il s'établit, sa droite au château de Falize, sa gauche à Champion. Le 5, de grand matin, il reconnaissait Namur et les emplacements propres à en former la circonvallation; à une heure après midi, il communiquait ses observations à M. le comte de

Clermont qui venait d'arriver, et qui approuva, bien entendu, toutes ses dispositions. Les troupes occupèrent les positions indiquées, dès le soir même et le lendemain.

Avant de se rendre devant Namur, le prince avait été fort malade au château de Saint-Paul, où il était gardé par un poste français et un détachement envoyé par le prince Charles de Lorraine; car, dans ce temps-là, l'échange de courtoisie entre les camps opposés était continuel. L'armée de M. le comte de Clermont se composait de soixante et un bataillons, dont deux d'artillerie, de cinquante-deux escadrons; elle était pourvue de cinquante pièces de canon de vingt-quatre, et vingt-cinq mortiers devaient arriver de Bruxelles et d'autres places pour servir au siége.

Le prince et le comte de Lowendal campaient depuis la haute Sambre jusqu'à la basse Meuse, avec trente-huit bataillons et vingt-huit escadrons. MM. de Ségur et de Villemure, lieutenants généraux, commandaient sur la rive droite du fleuve, le premier onze bataillons et quatorze escadrons, le second huit bataillons et dix es-

cadrons. Le reste des troupes était disposé de manière à garder les communications et à observer l'ennemi. M. de Puységur servait dans cette armée en qualité d'aide maréchal général des logis. Au nombre des vingt-trois maréchaux de camp qui y étaient employés se trouvaient : MM. de Fontenilles, de Fimarcon, de Chaulnes, le prince de Pons, MM. de Montmorency, de Fitzjames, de Froulay, les ducs d'Havré et de Chevreuse, MM. du Châtelet, de Gramont, les comtes de Levis et de Coëtlogon, etc. MM. de Puttanges, de Chazeron et de Saint-Jal, lieutenants généraux, couvraient le siége.

Le but essentiel du maréchal de Saxe était de s'emparer de Maëstricht; mais il fallait d'abord emporter Namur, et ce n'était pas une petite besogne. Situé au confluent de la Sambre et de la Meuse, sa position a été destinée de tout temps à être fortifiée; elle l'était déjà du temps de Jules-César. Louis XIV avait assiégé Namur en personne. Cette forteresse était devenue le théâtre d'un véritable duel entre les deux plus habiles ingénieurs de leur temps. Vauban, qui en dirigea le siége (1692), fit celui de la citadelle

qu'il prit, sans s'occuper d'attaquer le fort Cohorn[1]; il augmenta cependant le nombre des ouvrages extérieurs. En 1695, Cohorn, assiégeant à son tour, se piqua de dédaigner les nouveaux travaux de son rival. Nous verrons le comte de Lowendal profiter des leçons de ces grands maîtres.

Depuis ces événements, Namur subit trois autres siéges et un bombardement[2]. Sa citadelle s'élève sur un roc escarpé, et les autres forts, construits sur la cime de rochers voisins, semblent tous inexpugnables. Le prince de Gavre en était gouverneur pour l'impératrice Marie-Thérèse, mais nominalement; le général de Colicart y commandait effectivement à dix bataillons hollandais et deux autrichiens; âgé de quatre-vingt-onze ans, il ne put soutenir les fatigues du siége; M. de Cromlin le remplaça.

Le recueil de lettres conservées aux archives de la guerre en contient quelques-unes, dont

[1] Pendant ce siége l'illustre ingénieur hollandais fut blessé et pris dans le fort Guillaume.

[2] Voyez la note 16.

nous allons mettre des fragments sous les yeux de nos lecteurs.

Le comte de Lowendal au comte d'Argenson, ministre de la guerre.

« Du camp devant Namur, le 7 septembre 1746.

. . . . . « Autant que j'ai pu examiner jusqu'à présent la place, nous aurons une besogne assez difficile. Les châteaux nous plongeront, de même que les deux petits forts de Saint-Antoine et de Lespinois, si nous attaquons la ville entre la porte de fer et la Sambre, et si nous choisissons l'attaque du côté de la Meuse, où elle a été autrefois (sous Louis XIV), nous y rencontrons le fort Coquelet, coupé dans le roc, qui demandera du temps; outre que ce côté est augmenté de beaucoup de fortifications (depuis 1692). . . . . . Ajoutez à cela, Monsieur, que presque tout le glacis est miné, et les galeries toutes murées. . . . . . On tâchera de surmonter toutes les difficultés. . . . »

Le comte d'Argenson au maréchal de Saxe.

« Versailles, le 9 septembre.

« . . . . Sa Majesté a approuvé le choix que vous avez fait de monsieur le comte de Lowendal, pour faire sous ce prince (le comte de Clermont) le détail du siége et pour le soulager, autant que possible, des soins pénibles auxquels sa volonté le porterait à se livrer tout entier, mais que son état de convalescence ne peut ni ne doit permettre. »

Le comte d'Argenson au comte de Lowendal.

« Versailles, le 9 septembre.

« . . . . Vous avez trop contribué, par les différentes manœuvres dont vous avez été chargé, à obliger les ennemis d'abandonner enfin cette place (Namur) à ses propres forces, pour que vous n'ayez pas aussi votre part de l'honneur de sa conquête. Le Roi est bien persuadé que l'on ne pouvait faire un meilleur choix pour seconder son Altesse Sérénissime, dans une entreprise aussi importante. »

Le comte de Lowendal au ministre.

« Devant Namur, le 9 septembre.

« . . . . . Plus j'examine la ville et plus j'en trouve les défenses médiocres, et je crois, Monsieur, pouvoir, sans aucune suffisance, vous avancer que cette besogne ne sera pas longue.

Les châteaux sont plus respectables, ceux de Fribourg[1] n'étant qu'une mignature (*sic*) en comparaison de ceux-ci.

On a commencé hier au soir à travailler à deux batteries contre les deux forts de Saint-Antoine et de Lepinois, dont il faut raser les feux qui auraient pu prendre les revers de notre tranchée. . . . . Monseigneur le comte de Clermont se remet difficilement de son indisposition, il change aujourd'hui de demeure, et va se mettre à la Cense rouge auprès de Flavine. »

Ce prince, qui était d'abord à Mox, éloignait ainsi son quartier général de Namur[1]; « celui du comte de Lowendal était à Saint-Servais, et se

[1] En Brisgau.

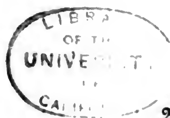
trouvait aussi rapproché que possible de la ville. Il était logé dans une chaumière, au milieu des batteries, exposé aux boulets et aux bombes qui tombaient à tout moment autour de sa maisonnette [1]. » Les lettres qui précèdent suffisent pour faire connaître le rôle véritable qu'il remplissait à ce siége.

Le maréchal de Saxe avait certainement déjà laissé voir qu'après la réduction de la ville de Namur, sur laquelle il comptait, il se contenterait d'en faire bloquer les châteaux ; car le maréchal de Noailles lui écrivit, le 9, une très-longue lettre dont nous allons extraire quelques passages.

« . . . . Il n'y aurait, selon moi, que deux considérations qui pussent faire balancer, sur le parti de réduire *le* château de Namur, d'abord, après la prise de la ville ; l'une roulerait uniquement sur les difficultés presque insurmontables de l'entreprise, l'autre sur la nécessité de ménager le temps. . . . . .

Quant à la difficulté de l'entreprise, on doit convenir que les fortifications *du* château de Namur sont très-bonnes, et qu'il y a plus d'un

[1] D'Espagnac.



ouvrage à prendre successivement, enfin que c'est un siége difficile et une opération sérieuse.»

. . . . Le maréchal émettait l'opinion qu'un blocus est plus fatigant qu'un siége, et ajoutait des raisons développées pour appuyer ce sentiment, puis il continuait : « . . . . A toutes ces considérations de guerre, on ne doit pas oublier de joindre celles qui regardent la politique, et le succès des négociations entamées pour parvenir à la paix. La prise de Namur ne produira pas en Hollande le même effet que la réduction de la ville et *du* château. Cette entreprise une fois terminée, il n'y a plus de barrière entre notre frontière et celle des Hollandais. . . . . Je ne puis douter que le Roi ne désire ardemment que l'on fasse la conquête *du* château de Namur. »

Dans une lettre adressée par le maréchal de Saxe à M. d'Argenson, datée du camp de Bethou, le 11 septembre, on lit : « . . . . Nous ne prendrons pas les châteaux de Namur cette année, si vous le trouvez bon. Je ne crois pas qu'il y ait de quoi vivre (dans ces châteaux) jusqu'au printemps, et pendant ce temps-là nous

pourrons nous amuser à faire sauter la ville, à quoi il me semble qu'il ne faut pas manquer, non plus qu'à Mons; cela donnera force et puissance aux paroles de M. de Puisieux, et si cela ne fait rien, ce sera toujours autant de fait. Si les Hollandais le trouvent mauvais, vous n'avez qu'à me les renvoyer, et je leur prouverai que j'ai raison. . . . . . »

C'est à regret que nous avons transcrit ce qui précède; il est toujours fâcheux d'avoir à charger d'ombres le portrait d'un grand homme. Heureusement les desseins du comte de Saxe ne furent point approuvés; les châteaux de Namur furent assiégés; le comte de Lowendal satisfit le désir du roi et du maréchal de Noailles en les prenant, et, comme il eut le gouvernement de Namur après leurs siéges, il put se conformer aux sentiments d'humanité dont Louis XV ne s'est jamais montré dépourvu. Ces sentiments étaient aussi dans le cœur de M. de Lowendal; on a vu et on verra encore que, dès que les maux de la guerre pouvaient cesser, il s'empressait généreusement de les réparer, autant que possible; la ville de Namur fut épargnée. Le comte

de Lowendal changea le plan d'attaque d'abord adopté contre elle, en revint à celui qui avait été suivi sous Louis XIV, et il expliqua au ministre ce qui l'y avait déterminé ; c'est qu'il avait reconnu que les ouvrages ajoutés à la défense de la place, de ce côté, étaient fort mauvais et très-faciles à entamer.

Le 13, le comte de Clermont mandait au maréchal de Saxe : « . . . . . J'ai ouvert hier soir la tranchée que M. de Fimarcon montait[1]. Les soins et les peines que M. de Lowendal *s'est donné* (*sic*) depuis le commencement du siége et pour l'ouverture de la tranchée, ont été très-fructueux, et le plus grand ordre a régné dans cette opération. Le travail a eu tout le succès qu'on pouvait attendre. A six heures du matin nous n'avions pas encore un seul homme tué..... »

Au risque de nous répéter souvent, nous ne saurions trop faire remarquer le soin que M. de Lowendal mettait à ménager les troupes. C'était une de ses préoccupations les plus essentielles.

[1] Émery de Cassagnet de Tilladet, marquis de Fimarcon, lieutenant-général en 1748.

Il avait le talent, très-précieux, et beaucoup trop rare, d'épargner son monde, en faisant éprouver à l'ennemi les plus grandes pertes possibles.

Dès le 14, le feu des assiégés avait, presque totalement, cessé de répondre aux cinquante-quatre pièces d'artillerie dirigées sur plusieurs points à la fois.

« . . . . Je tâche de ne point faire languir le siége (écrivait le comte de Lowendal au maréchal de Saxe). M. d'Aumale m'assure qu'il vous envoie les plans. Ainsi, Monseigneur, vous verrez déjà beaucoup de terre et même de rochers remués depuis peu de jours..... »

Le 15, le comte de Clermont mandait au ministre que l'on avait poussé des zigzags si près de l'angle saillant du fort Coquelet, que les ennemis avaient arraché, avec des crochets de fer, plusieurs gabions des mains des travailleurs français.

Le même jour, M. de Crillon s'empara du fort de Biwac, au-delà de la Meuse ; les grenadiers du régiment d'Alsace y avaient tué ou pris soixante combattants. A peine M. de Crillon était-il maître

de cette demi-lune, qu'on aperçut une barque, chargée d'un pareil nombre d'hommes, qui glissait en silence sur la Meuse, pour relever ou renforcer ce poste. M. de Crillon fit cesser toute espèce de bruit, et attendit qu'ils fussent débarqués pour les faire prisonniers aussi. Quatre officiers et deux ingénieurs restèrent dans ses mains.

Le gouverneur de Namur avait demandé la permission de faire sortir de la place les bouches inutiles, et avait éprouvé un refus. Cependant, le 16, il y eut une suspension d'armes, pour donner le temps de passer à plusieurs dames qui avaient obtenu des passe-ports du maréchal de Saxe. Le comte de Lowendal lui écrivait ce jour-là : « . . . . . Les batteries d'outre-Meuse nous serviront, comme je l'espère, tant à ouvrir l'ouvrage à corne que le corps de la place même, et il sera peut-être dit, dans l'histoire, qu'on a pris la ville de Namur sans avoir pris le chemin couvert. . . . . . » Les travaux des assiégeants étaient pratiqués dans le roc, et le transport des sacs à terre, apportés de loin, les rendaient très-pénibles. Le fort Balard

fut néanmoins emporté, et, le 17, on battait en brèche le corps de la place. Le 18, celle de l'ouvrage à corne de la porte Saint-Nicolas fut jugée praticable pour le soir, et la brèche faite au corps de la place devait l'être le lendemain. Une petite langue de terre favorisait l'attaque de l'ouvrage à corne; M. de Lowendal se chargea de la diriger lui-même, ayant sous ses ordres le marquis de Beaufremont, maréchal de camp, de service à la tranchée, et vingt-quatre compagnies de grenadiers. M. de Lowendal avait occupé l'ennemi, à sa droite, par des feux continuels, et fait tirer en même temps, toute la journée, sans relâche, sur la brèche que ses grenadiers tournèrent par la gauche. Quand le moment fut venu, ses canons continuèrent à tonner, mais ils n'étaient plus chargés qu'à poudre. L'ennemi, entendant toujours tirer sur cette brèche, ne supposait pas que les Français pussent songer à se faire écraser par leur propre feu, lorsque deux compagnies du régiment de Monaco, suivies de trois autres, bien prévenues que l'artillerie française ne les tuerait point, montèrent si rapidement à l'assaut, qu'elles surprirent

les troupes destinées à le soutenir, mais qui s'étaient couchées pour éviter, autant que possible, les effets de la canonnade. On s'empara ensuite de la lunette et du chemin couvert qui étaient en avant de l'ouvrage à corne. Le 19, M. de Lowendal fit enlever cinq autres forts. Ces différentes opérations firent perdre à la garnison cent tués ou blessés, trois cent cinquante prisonniers, et neuf pièces de canon. Les Français n'eurent que deux officiers et cinq grenadiers tués, quatre officiers et quarante-huit grenadiers blessés. Messieurs de Glandève, capitaine du régiment de Picardie, Dombés, lieutenant au régiment de La Tresne, de Beaurepaire et de la Marinière, tous deux ingénieurs, avaient reçu des coups de feu dans la nuit du 13 au 14. Dans celle du 15 au 16, MM. Poitevin et de Saint-André, lieutenants des grenadiers de Monaco, Vinon, lieutenant des grenadiers de Coincy, étaient blessés; ainsi que MM. Dainvilliers, major, de la Gaucherie, lieutenant d'artillerie, et Filley, ingénieur; M. de La Fitte, commissaire d'artillerie, avait été tué; et le 17, M. de Chacoupet, capitaine au régiment de Bettens, très-grave-

ment atteint. M. de Vallière, qui soutenait l'honneur de son nom dans l'arme de l'artillerie [1], avait reçu une contusion dans la nuit du 17 au 18, pendant laquelle MM. de Biville, commissaire, Godaille, capitaine d'artillerie, Marfingue et de Chamfort, ingénieurs, avaient été blessés aussi. Du 18 au 19, M. Vabre, capitaine des grenadiers de Monaco, eut le cou traversé d'une balle. MM. Denarre, capitaine au même régiment, et Hullemann, capitaine dans celui de Diesbach, étaient tués. MM. de Fleurans, capitaine, Lenormand, lieutenant en second du régiment de Nivernais, et Larcher, ingénieur, soixante sous-officiers ou soldats, se trouvaient tués ou hors de combat.

Le ministre écrivit deux fois pendant le siége à M. de Lowendal pour lui faire connaître la satisfaction que le roi éprouvait de la manière dont il était dirigé. La brèche faite au corps de la place était large de cent quinze pieds, lorsque M. de Cromelin, son gouverneur, capi-

[1] Joseph de Vallière était petit-fils d'Urbain de Vallière, maréchal-de-camp en 1703, et fils de Jean-Florens de Vallière, lieutenant-général en 1734, officier d'artillerie fort distingué.

tula ; il obtint de se retirer dans la forteresse à la condition de remettre, le 22, aux Français la ville, toute l'artillerie et les munitions qui s'y trouvaient. Namur avait été réduite en six jours de tranchée ouverte ; sa garnison avait perdu dix-sept officiers, cinq ou six cents tués ou blessés, et cinq cent quatre-vingt-deux prisonniers. Le 24, le comte de Lowendal y entra, visita les arsenaux et les casernes et distribua les troupes dans les postes qu'il avait choisis dès le 20, en vue d'un événement infaillible, et pour former la circonvallation des châteaux. Il écrivait au ministre que, depuis le 23 à deux heures après midi, *il frappait à leurs portes* avec quarante pièces de canon et trente mortiers.

Après la reddition de la ville, le comte de Clermont renvoya à la grande armée dix-neuf bataillons et autant d'escadrons. Il y avait encore quarante bataillons et trente-trois escadrons autour de Namur, ou dans son enceinte. Les garnisons réfugiées dans les châteaux étaient de cinq mille cinq cents hommes; ils y avaient transporté pendant cinq jours tout ce qu'ils avaient pu de vivres et de munitions.

Le 24 au soir, quatre bombes éclatèrent à la fois sur une des tours du magasin à poudre de la citadelle, et le firent sauter avec trois cents hommes ; le feu prit presque en même temps à une brasserie, à l'arsenal et à un magasin rempli de lard, de beurre, d'huile et de goudron ; l'incendie se répandit de manière à faire croire dans la ville et le camp que cette forteresse se rendrait sans pouvoir essayer de se défendre. Cependant la garnison de la citadelle parvint à éteindre les flammes et répondit vigoureusement à la canonnade qu'elle essuyait.

Dans la nuit suivante M. de Primlet, capitaine du régiment d'Enghien, périt d'un coup de feu ; MM. de Blanzy et de Foberg, ingénieur en chef et lieutenant-colonel au service d'Espagne, volontaires, furent blessés.

Le 25, un nouvel incendie consuma la plus grande partie des munitions de bouche des assiégés, et le magasin à poudre du fort d'Orange sauta.

Le 26, on travaillait à une batterie destinée à ruiner la porte basse du fort de Terra-Nova, malgré la fusillade, les boulets, les bombes, les

obus, et les grenades des ennemis. Quarante-quatre pièces de vingt-quatre, sept de seize, cinquante-trois mortiers et quatre pierriers couvraient les châteaux de projectiles. L'ingénieur de Vaubrun était tué à l'attaque du fort Camus; un autre ingénieur, nommé par les uns de Sahure, par d'autres Sallier, était blessé à l'attaque de Salsine, ainsi que M. de La Bassonière, capitaine du régiment de Cambrésis, et M. de La Roche-Vernay, lieutenant au même corps.

Le général de Cromelin envoya deux colonels dans la ville pour obtenir une capitulation honorable. Le comte de Lowendal leur fit voir une brèche praticable dans la fortification du fort d'Orange et celle du fort de Terra-Nova déjà fort avancée, leur déclara que la garnison ne pouvait espérer autre chose que d'être prisonnière de guerre, et n'accorda que la journée pour apprendre la décision du gouverneur; passé ce délai, plus de capitulation.

Le 28, dix mortiers écrasaient le fort d'Orange. M. Duchessé, lieutenant au régiment de Rochefort, perdait la vie, M. de Narbonne, capitaine, MM. de Brouville, de Louvre et de la Saune,

officiers du même grade dans le régiment de Monaco, étaient blessés, ainsi que quatre autres et quatre-vingt-quatre hommes.

La garnison se décourageait ; elle avait déjà compté jusqu'à trois cents déserteurs en un seul jour. Le ministre écrivait de Versailles à M. de Lowendal, le 29 : « .... Il y aurait bien quelques réflexions à faire, sur la facilité avec laquelle on laisse passer les déserteurs; mais, comme le parti qu'il y avait à prendre dépendait de l'état des subsistances qui sont dans les châteaux, et de l'inconvénient qu'y pouvait causer une trop forte garnison, comparée avec l'augmentation de résistance qu'une garnison plus nombreuse peut vous opposer, il n'y a que les généraux qui sont sur les lieux, qui aient été à portée de prendre la meilleure détermination, dans une pareille circonstance. *Vous y aurez, sans doute, eu, Monsieur, la principale influence;* ainsi, je ne doute pas que la diminution des forces des assiégés n'abrége, à proportion, celle du siége, et la fin de vos travaux. »

Les assiégés avaient fait des pertes d'une autre nature que la désertion; le feu leur en

avait causé de très-sensibles en officiers, en artilleurs et en soldats. De notre côté, MM. de Mayeux, de Boisdame et Darlouis, lieutenants de Monaco, les capitaines de Bouville, du régiment de la Tresne[1], et de Couvre, de celui de La Cour-au-Chantre, avaient tous reçu des blessures; celle de M. Decourt, lieutenant du régiment de Champagne, avait exigé l'amputation. Au total, cependant, les siéges des châteaux ne coûtèrent la vie que de trente-sept hommes, parmi lesquels le nombre d'officiers est remarquable; celui des blessés ne s'élevait qu'à cent quatre-vingt-dix. M. d'Espagnac a fait remarquer combien ces pertes étaient faibles pour un aussi grand résultat et un bonheur si inespéré,. qu'on avait peine (disait-il) à les croire. « Cela a tenu, sans doute (ajoute l'auteur cité), aux bonnes dispositions; mais l'exécution et le bon ordre sont bien dus à M. de Lowendal, qui a passé la nuit à la tranchée, auprès de M. de Beaufremont. » M. d'Es-

[1] Le régiment de grenadiers royaux de ce nom était commandé par Léonard-Casimir *Le Comte*, chevalier de la Tresne, qui devint maréchal-de-camp en 1762.

pagnac ne pouvait se dispenser de faire une part à M. le comte de Clermont; mais aujourd'hui il est permis de dire que les dispositions et l'exécution ont appartenu au même homme.

Le général ennemi fit battre la chamade le 30 septembre, à six heures du soir ; ses troupes se montaient à sept mille trois cent cinquante hommes lors de l'investissement de Namur ; les défenseurs de ses châteaux étaient réduits au nombre de trois mille sept cent dix-neuf. « La redoutable citadelle, qui faisait sa principale force, avait tenu précédemment plus de semaines que de jours dans cette occasion-ci [1]. »

Voltaire rapporte que, pendant le siége, M. de Brulard, qu'il désigne comme aide-major-général, tandis qu'il dirigeait les travaux avec la science d'un excellent ingénieur, plaça des travailleurs après les grenadiers, dans un ouvrage qu'on avait pris, en leur promettant une double paye s'ils avançaient la besogne; que

[1] Un journal indiquant jour par jour les opérations du siége de Namur se trouve dans l'ouvrage de M. Fæsch intitulé : *les Siéges et Campagnes de M. le maréchal de Saxe dans les Pays-Bas*, imprimé à Amsterdam, chez Boock.

ces braves gens en firent plus qu'on ne leur demandait et refusèrent la double paye.

Voltaire dit encore que le fort Ballard fut pris en plein jour, par quatre officiers seulement, et attribue ce fait d'armes à MM. de Launay, aide-major, et d'Amère, capitaine dans le régiment de Champagne, au chevalier de Fautras, alors officier d'artillerie, et à M. de Clamouze, jeune Portugais, du même corps. Dans son rapport au ministre, le comte de Clermont donnait d'autres renseignements sur la prise du fort Ballard : « . . . . . Un sergent en avait vu la porte brisée par le canon, s'était avancé jusqu'à cette porte, et, ne voyant personne dans le fort, il avait fait signe; M. de Chaulnes y avait envoyé deux compagnies de grenadiers qui s'en étaient emparés et avaient fait cinquante prisonniers[1]. »

M. de Voltaire écrivait quelquefois l'histoire en poëte, et la prose de M. le comte de Clermont, ordinairement très-claire, ne l'est pas dans cette occasion-ci. Il est assez difficile de comprendre comment les grenadiers français

[1] Archives de la guerre.

avaient pu faire cinquante prisonniers dans une redoute où le sergent qui s'en était approché le premier n'avait aperçu personne.

Un charpentier de Namur était venu proposer au comte de Lowendal d'escalader la fausse braye du château, donnant sur la Meuse, chose facile, selon lui; le mur devant être aisément franchi, on n'aurait plus qu'à briser une grille de fer assez faible, et l'on se serait trouvé dans la place. Il y avait bien, près de là, une caserne occupée par un bataillon, mais il pouvait être surpris. M. de Lowendal tenta l'aventure; il mit en colonne quarante compagnies de grenadiers, et un officier résolu, M. de la Brosse, lieutenant-colonel du régiment du Nivernais, à l'avant-garde; elle fut précédée par un jeune caporal de grenadiers, qui planta la première échelle à l'angle rentrant des deux murs de la fausse braye. Le temps était clair et la nuit calme; cela permit à la sentinelle hollandaise d'entendre du bruit; elle fit feu; son coup de fusil cassa la cuisse du caporal, qui dit à ceux dont il était suivi de plus près : « Montez toujours, je ne crierai pas pour me

plaindre. » Mais l'entreprise était découverte; M. de Vaux, qui en avait été chargé, dut se retirer. M. de Valfons a rapporté ce qui précède, et nous apprend que le jeune caporal signalé par tant de courage fut fait officier depuis; il aurait dû nous donner son nom.

Sous Louis XIV la tranchée avait été ouverte le 27 mai; la ville se rendit le 5 juin, et le prince de Brabançon obtint du roi la permission de se retirer dans le château; il ne capitula que le 30. Le grand roi avait employé à ce siége vingt mille pionniers, il disposait de cent quatre-vingt-seize pièces d'artillerie; c'est avec beaucoup moins de monde, d'artillerie et de temps que M. de Lowendal obligea Namur à se rendre.

Personne ne s'y méprit, et si le ministre d'Argenson écrivit, le 4 octobre, à M. de Lowendal pour le féliciter sur *la part* qu'il avait eue aux opérations et au succès de cette grande entreprise, c'est que le respect que l'on portait à un prince du sang ne lui permettait pas de s'exprimer autrement. M. de Lowendal eut grand soin de s'effacer autant que possible, et d'attribuer tout le succès au comte de Cler-

mont ; ce prince s'en laissa aisément persuader ; on ne lui en contesta le mérite que tout bas, parce qu'il était affable et d'un caractère gracieux ; plus tard on fut plus sévère pour lui.

Le duc de Bouteville remplaça, dans le gouvernement de Bruxelles, le comte de Lowendal qui eut celui de Namur où il y avait beaucoup à faire pour rétablir, en partie, les fortifications récemment ruinées. Le marquis de Fimarcon y commanda sous lui, mais il n'y resta qu'une brigade d'infanterie et un régiment de dragons ; les troupes du siége se rapprochèrent de celles du maréchal de Saxe.

L'un des châteaux de Namur se nommait le fort du Diable, une des redoutes portait le singulier nom de Quidquid[1]. Après leur réduction on croyait la campagne terminée ; cependant, les

[1] Ce nom exprimait probablement l'opinion qu'après avoir construit cette redoute, Cohorn avait achevé tout ce qu'il était possible de faire pour rendre les châteaux de Namur absolument inexpugnables. Ce grand ingénieur obtenait de la part de ses compatriotes plus de justice que le maréchal de Vauban en France. Un trait de la Bruyère rappelle que, lorsque Namur fut repris par le prince d'Orange en 1695, on accusa le maréchal d'avoir fort mal combiné les nouvelles fortifications qu'il y avait élevées, et qu'il fut obligé de démontrer que, pour éviter quelque dépense de plus, on s'était refusé à construire un cavalier indiqué dans son plan sur un point par où l'ennemi avait pénétré depuis.

alliés s'étant mis à cheval sur le Jaar, le maréchal-général voulut profiter de la position hasardeuse où ils s'étaient placés et les contraindre à repasser la Meuse.

Un homme fort estimable[1] a écrit qu'il y a quelque chose de plus ennuyeux que le récit d'une bataille, c'est le récit de deux batailles; il préfère beaucoup, à de semblables narrations, le compte rendu de quelques séances parlementaires; rien cependant ne se ressemble davantage.

Les ministres occupent des positions élevées; ils ont mis tout l'art imaginable à s'y fortifier, à s'entourer de troupes très-disciplinées, à s'assurer d'alliés qui ne leur offraient pas d'abord assez de confiance; leur camp est parfaitement approvisionné, et ils attendent l'ennemi de pied ferme. L'opposition veut naturellement s'emparer de leurs postes; elle apparaît et lance en avant ses fourrageurs; les ministres échelonnent leurs tirailleurs. L'action s'échauffe, les chefs de l'opposition donnent tête baissée sur les points les plus formidables de la défense; ils

[1] M. Nettement.

établissent, jusqu'à l'évidence, que le gouvernement a fait des fautes, qu'il propose des lois absurdes. Les ministres paraissent écrasés sous le feu de leurs adversaires; mais leurs orateurs se montrent, ils accusent l'opposition d'être composée de brouillons ambitieux, qui ne feraient pas mieux, et qui même probablement feraient pis que les hommes éminents chargés des intérêts de l'État; il s'ensuit une furieuse mêlée, un immense désordre; cependant la victoire reste presque toujours aux gros bataillons, la majorité écrase la minorité et la contraint à la retraite.

Il y a, cependant, une différence entre un fait de guerre et une joute parlementaire. Le génie d'un général peut se révéler dans une bataille ou un siége; tandis que des orateurs se montrent souvent très-habiles à bien dire, mais habiles à bien faire, c'est autre chose.

Nous abrégerons néanmoins, autant que possible, les détails que nous croyons devoir donner sur la journée de Rocoux pour faire connaître la part que M. de Lowendal y prit.

Les troupes, arrivant de Namur, menacèrent

le flanc gauche des alliés en passant par Oreye[1]; les détachements qu'ils avaient sur la rive gauche franchirent le Jaar. Leur mouvement rétrograde fit supposer, dans l'armée française, qu'elle prendrait incessamment des quartiers d'hiver, et le maréchal de Saxe y songeait, lorsqu'il fut averti que l'ennemi était campé, sa droite à Houtain, sa gauche à Grace, et que ses lignes, de peu de profondeur, étaient coupées, au centre, par deux ravins n'offrant qu'un étroit passage pour la communication d'une moitié de son armée avec l'autre.

Le maréchal résolut de profiter d'une position aussi désavantageuse.

Au temps jadis, nos valeureux guerriers se préparaient à une multitude de combats singuliers, qui se livraient à la même heure, et sur le même champ de bataille, en invoquant le Dieu des armées, et en se disposant, par des exercices pieux, à comparaître devant leur juge; et, pleins de confiance dans sa miséricorde, ils se jetaient intrépidement dans la mêlée où ils avaient à

[1] M. d'Espagnac a écrit Horeille.

combattre corps à corps. Une des plus brillantes fleurs de la chevalerie française, le maréchal de Boucicaut, ne se serait point dispensé d'entendre la messe avant de ceindre sa redoutable épée ; autres temps, autres mœurs.

Le 9 octobre, le maréchal de Saxe fit annoncer, par madame Favart, charmante actrice qui jouait l'opéra-comique dans le camp, qu'il y aurait relâche, le lendemain, à cause de la bataille, mais que le surlendemain on donnerait la pièce intitulée : *Le Coq de Village.*

L'ordre du jour, pour le 10 au matin, commençait ainsi : *A la poudre et aux balles tout à l'heure,* puis suivaient les ordres de mouvements. Le corps de bataille et deux réserves étaient campés la nuit sur quatre lignes ; l'ennemi avait ployé ses tentes ; l'armée française resta sous les siennes pendant une forte pluie qui était survenue ; elle ne s'ébranla qu'à huit heures du matin. Le maréchal savait que le soldat qui a mangé la soupe se bat mieux que lorsqu'il est à jeun, et qu'il s'égaye volontiers, aux dépens d'un ennemi bien mouillé, lorsqu'il a été lui-même à l'abri. Tout sert à un habile homme ; il

sait profiter à la guerre du temps, du vent, de la pluie et du soleil.

Le comte d'Estrées et le comte de Clermont, accompagné (pour ne pas dire dirigé) par M. de Lowendal, conduisaient deux attaques différentes[1]. La droite des Autrichiens s'appuyait alors à Houtain, leur gauche à Lier; leur cavalerie, à portée d'elle, soutenait une batterie pointée sur l'aile gauche des Français. Les Anglais, les Hanovriens et les Hessois étaient au centre, et défendaient Varoux et Rocoux; la seconde ligne, celle des Hollandais, tenait la gauche. Au centre, les étrangers avaient des pièces de gros calibre dont était armée une redoute.

Trente-six pièces de canon grondèrent de la droite de l'armée française, et démontèrent une batterie de huit pièces qui faisait souffrir la brigade de Champagne et la cavalerie en réserve près d'elle. Après quatre décharges de l'artillerie française, les corps détachés sous les ordres du comte de Clermont (prince), des comtes d'Estrées et de Lowendal, qui s'étaient concertés entre eux, et avaient été renforcés de trois bri- 1747. Bataille de Rocoux. 11 octobre.

[1] Lacretelle. Voyez la note 17.

gades d'infanterie de seconde réserve, marchèrent sur le village d'Ance, que l'infanterie des régiments de Grassin et de La Morlière devaient tourner par la droite; et, malgré une vive résistance, on s'empara des premières haies qui protégeaient l'infanterie ennemie. Elle ne put supporter le feu des brigades de Picardie et de Monaco soutenues par celles de Ségur et de Bourbon, marchant en colonne. L'action fut très-vive; les alliés se retirèrent en abandonnant six pièces de canon[1].

La cavalerie hollandaise se conduisit vaillamment; dix escadrons vinrent couvrir la retraite de leur infanterie, et tentèrent d'ébranler le régiment de Beaujolais; son feu les mit en désordre; ils se rallièrent pour revenir à la charge, mais furent encore contraints à se retirer derrière un chemin creux, qui ne permit pas à la cavalerie française de la droite de les atteindre. Plusieurs bataillons de cette aile s'étant avancés au-delà des haies, la cavalerie hollandaise, ralliée de nouveau, et un corps de leur infanterie repoussèrent les Français. Ils furent secourus par

[1] D'Espagnac.

trois bataillons qui assaillirent l'infanterie de l'ennemi par le flanc, pendant que le feu de quelques pièces de canon décida la retraite de sa cavalerie.

Les marquis de Maubourg et d'Hérouville devaient attaquer Varoux et Raucoux défendus par des troupes en force ; plusieurs brigades eurent de la peine à soutenir les feux croisés qui sortirent de ces deux villages, où la résistance de l'ennemi fut opiniâtre. Nos Français, s'avançant au travers des vergers, s'emparèrent cependant d'une redoute et des villages.

Le maréchal de Saxe, à la tête de la cavalerie de la droite, chercha à tourner celle des Hollandais sans y réussir, et se porta sur la hauteur de Votême où il fut rejoint par le comte de Clermont et M. de Lowendal. L'artillerie hollandaise se retirait de Votême ; elle fut attaquée par nos troupes légères qui lui enlevèrent vingt-deux pièces et soixante chariots chargés de munitions de guerre.

Un bataillon d'Anglais, formé en carré derrière un ravin profond, protégeait la retraite ; le canon seul pouvant l'atteindre, huit pièces

de seize le rompirent. Les Anglais gagnèrent en toute hâte les ponts construits par les alliés sur la Meuse, et beaucoup périrent à ce passage.

La nuit mit fin aux combats; l'armée française la passa sous les armes dans les positions dont elle s'était emparée. Les alliés eurent sept mille tués ou blessés [1]; ils perdirent aussi trois mille prisonniers, quarante pièces de canon et dix drapeaux. Du côté des Français il y eut trois mille hommes blessés ou tués, dont cent quarante-huit officiers. Le marquis de Fénelon, lieutenant général, atteint par une grappe de raisin, périt de cette blessure [2]. Voltaire a dit qu'il avait toute la vertu de l'immortel archevêque de Cambrai, vertu qui a contraint Arouet à s'incliner devant elle.

C'est en voyant les drapeaux pris à Rocoux, et portés en grande pompe à Notre-Dame, qu'un Gascon dit : *Cadédis! ce maréchal de Saxe nous*

[1] Lacretelle porte leur perte à dix mille hommes, et réduit celle des Français à deux mille; mais il écrivait en 1808 ou 1810, dans un temps où les Français n'étaient jamais censés perdre beaucoup de monde, et cet auteur a pu étendre ce précieux avantage jusqu'aux temps passés.

[2] Grappe de raisin : plusieurs biscaïens reliés ensemble en forme de grappe.

scandalise ; il veut, jé crois, faire de notre cathédrale le garde-meuble dé la reine dé Hongrie.

Après une pareille victoire, on peut s'étonner de voir le maréchal de Saxe se retirer sur Tongres, et entrer en quartiers d'hiver ; mais le prince Charles de Lorraine avait une qualité inhérente à sa race ; ne se laissant abattre par aucuns revers, il était toujours prêt à combattre les ennemis de son pays, et contre la fortune ; il avait ménagé les Autrichiens, les tenant en réserve, en attendant des renforts, tandis que la nécessité de s'opposer aux Anglais, qui venaient de faire une descente sur les côtes de Bretagne, avait contraint Louis XV d'affaiblir son armée de Flandre de treize bataillons et de neuf escadrons.

En rendant compte au ministre de la bataille de Rocoux, le maréchal de Saxe lui écrivait : « . . . . . J'allongerais trop cette lettre si je voulais, Monsieur, faire l'éloge de tous ceux qui en méritent, et qui se sont acquis de la gloire à cette action ; Monseigneur le comte de Clermont s'y est fort distingué, le comte d'Estrées et Lowendal, M. le chevalier de Belle-Isle et M. de Lorges,

qui étaient de jour, m'ont été d'un grand secours, et se sont portés partout avec beaucoup de valeur et d'intelligence .... Ce qui vous paraîtra singulier, Monsieur, c'est qu'il y ait eu, dans un pays de plaine, plus de trois cents escadrons sans qu'on ait pu donner un coup de sabre. »

Après avoir fait connaître la lettre officielle du maréchal de Saxe à M. d'Argenson, nous devons en transcrire une autre que l'on chercherait inutilement dans le Recueil de la correspondance ministérielle, conservé au dépôt de la guerre. Cette seconde lettre a été insérée dans l'ouvrage de Weber, intitulé : *Maurice de Saxe*. On y verra que M. d'Argenson ne dissimulait pas assez ses sentiments pour que le maréchal pût feindre de les ignorer ou d'en être dupe.

« Sur le champ de bataille sous Liége, le 12 octobre 1746.

« Monsieur,

« J'ai battu le prince Charles à plate couture, et, si j'avais eu deux heures de plus, il ne se serait rien sauvé, parce que je le tenais dans l'en-

coignure, entre le Saur et la Meuse. La nuit nous a pris au bout de deux lieues de poursuite; mais Dieu ne l'a pas voulu. L'attaque de Leubendal[1], que j'avais détaché à ma droite, et que j'attendais depuis dix heures du matin, car j'étais en présence dès cette heure-là, n'a commencé qu'à trois heures après midi. Ainsi, l'on ne peut compter le commencement de la bataille que de trois heures après midi. A cinq heures tout était en déroute, et à six il a fallu s'arrêter. Heldreich, que j'envoie au Roi, pourra rendre un compte plus détaillé à V. E.

« Mais tout cela n'est point le sujet de ma lettre; quoique je ne compte guère sur l'amitié de V. E., je prends cependant la liberté de vous demander un service...... » Le maréchal de Saxe expliquait à M. d'Argenson qu'il avait permis à la princesse de Holstein, sa sœur, de venir en France, dans les intérêts de son fils, auquel il voulait procurer un de ses régiments[2]; mais qu'*il avait mis dans son marché* qu'elle retour-

[1] Lisez : Lowendal.

[2] Le maréchal était colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie et d'un autre de cavalerie.

nerait à Venise, au printemps; il désirait donc que le ministre obtînt du Roi de l'y renvoyer, craignant que, si sa sœur restait à Paris, elle n'y donnât à jouer.

On peut juger, par toutes les choses flatteuses que M. d'Argenson adressait à M. de Lowendal, du ton sur lequel il montait sa lyre quand il écrivait au maréchal de Saxe. Le ministre a probablement eu honte du contraste qui existait entre son style et son langage, car il a fait disparaître du recueil de sa correspondance toutes ses lettres au comte de Saxe.

M. d'Argenson écrivit de Fontainebleau, le 19 octobre, au comte de Lowendal : « Je reçois avec d'autant plus de plaisir, Monsieur, le compliment que voulez bien me faire sur la victoire que M. le maréchal de Saxe vient de remporter sur les ennemis du Roi, qu'elle m'est une occasion de vous féliciter personnellement sur la part que vous y avez eue. Tous les témoignages se réunissent sur la manière distinguée dont vous vous y êtes comporté, et la satisfaction que le Roi en a témoignée est le plus bel éloge que l'on puisse faire de votre courage et de votre

conduite. Je vous prie d'être bien persuadé de toute la part que j'y prends, etc. »

On imprima une lettre, datée du 14 octobre, et attribuée à un des principaux officiers de l'armée ennemie, mais elle pourrait avoir été fabriquée ailleurs que dans le camp des étrangers. Cependant il y a par tout pays de mauvais plaisants qui trouvent amusant de tirer sur leurs propres troupes. On y lisait que le prince Charles, dans le but d'appuyer ses quartiers d'hiver sur Liége, avait fait passer le Jaar à son armée. « . . . . . Nous étions (ajoutait l'auteur tel quel de cette lettre) tranquillement dans notre camp depuis plusieurs jours, lorsque nous apprîmes, le 11, à six heures du matin, que les Français venaient nous attaquer ; ils fondirent, avec toute leur armée, sur notre gauche, presque totalement séparée de notre droite. Malgré cette prodigieuse supériorité, nous les avons battus à plate couture, et ils se sont retirés le 13 dans leur camp. Nous n'avons perdu que le nôtre, bien du monde, beaucoup d'officiers, soixante pièces de canon, onze étendards, vingt drapeaux, un grand nombre de prisonniers. Nous avons laissé

là cette ville de Liége, repassé la Meuse en diligence, et mis cette rivière entre les Français et nous. Nous les attendons de pied ferme pour savoir s'ils voudront encore en tâter. »

On a vu, depuis la publication de cette lettre, des rapports, des bulletins, beaucoup moins exacts sur certains points, et qui, au fond, n'étaient pas plus sérieux.

Nous avons dit que le gouvernement de Namur avait été donné à M. de Lowendal; le 23 octobre il annonçait au ministre son arrivée dans cette ville avec onze bataillons, quatre escadrons et le régiment de Grassin, destinés à y tenir garnison, et celle de M. de Bergeick, placé sous ses ordres, à Charleroi, avec deux bataillons et deux escadrons. M. de Lowendal disait qu'il faisait chanter, ce jour-là, un *Te Deum* dans la cathédrale de Namur en action de grâces de la prise de la place.

Le 8 novembre, les troupes alliées s'étendaient dans tout le pays, entre Maseick, Hasselt, Tongres, etc.; dans la prévision qu'il s'en nicherait dans le château de Choquier, on s'y préparait à les recevoir en le démeublant (ce qui sera

toujours une excellente précaution en temps de guerre), mais M. de Lowendal pensait que les ennemis se risqueraient beaucoup en s'éloignant autant de la Meuse.

Le 9, il écrivait de Namur au ministre que le général Trips exigeait des contributions en-deçà de la Meuse, et poussait des détachements jusque vers la Mehaigne, en ajoutant : « Sur l'avis que j'ai eu, qu'un de ces partis avait pénétré jusqu'à la Tombe-du-Soleil, et qu'il commettait des exactions dans ces contrées, j'ai envoyé M. de Lisle, capitaine au régiment de Grassin, avec une centaine d'hommes, qui ont surpris ces gens-là, en ont tué une vingtaine, dont ils ont amené ici les chevaux ce matin, et j'espère qu'une autre fois les hussards ne s'approcheront pas de si près. »

Avant de quitter Bruxelles, le 11, le maréchal de Saxe avait laissé des instructions qui furent suivies immédiatement ; le duc de Boutteville, gouverneur de cette ville, établit des postes dans la forêt de Soignie pour assurer la communication avec Mons. Le comte de Lowendal fit mettre en état de défense les postes

de Mazy, Conroy et Marbaix, pour communiquer de Namur à Genape, et M. de Saint-Germain, commandant à Louvain, étendit la communication jusqu'à Bruxelles. Monsieur de Lowendal écrivit pour se faire autoriser, par le ministre, à établir un poste de cent hommes vis-à-vis du pont de Dinant, quoique sur le territoire des États de Liége, ce qui devait satisfaire les habitants, comme ils l'avaient déjà témoigné, assurer les magasins de Givet, les convois qu'il aurait à en recevoir, et prévenir toute insulte des troupes légères ennemies entre Sambre et Meuse. Le ministre lui répondit que les ennemis faisaient des établissements bien plus importants dans les États de Liége, et approuva cette proposition.

Rien n'annonçant que les alliés dussent faire aucun mouvement important, M. de Lowendal avait demandé, le 27, un congé de quinze jours, pour aller à la Ferté, où sa présence était nécessaire; il lui fut accordé, le 5 décembre, quoique le roi eût décidé qu'aucune permission ne serait donnée aux officiers employés aux frontières.

On répandit des bruits sur les prétendus projets des alliés d'attaquer les quartiers des Français ; mais ils ne sortirent point des leurs, et les Pandours du fameux Trenck eux-mêmes restèrent paisibles.

Le comte de Lowendal laissa le commandement de Namur au marquis de Fimarcon et se rendit au commencement de décembre à Versailles ; il y resta jusqu'au 11 janvier, afin d'assister aux conférences qui se tenaient pour décider les opérations de la campagne suivante, fit ensuite un voyage à Chambord avec madame de Lowendal, et retourna à Namur réparer les fortifications qu'il venait de travailler à ruiner.

Au mois de février 1747, les ennemis, ayant fait de grands approvisionnements sous Maëstricht et Breda, étaient prêts à ouvrir la campagne. Le comte de Lowendal avait réuni à Gand quinze bataillons, celui de Royal artillerie et la brigade des milices de Solar, composée de braves soldats ; à la prise du Zandberg, leurs grenadiers postiches accoururent pieds nus et leurs gibernes sur leurs chemises, pour

remplacer les grenadiers du régiment de la Tour-du-Pin, tués ou brûlés dans la tranchée par un amas de poudre, qu'un accident avait enflammé. Ces troupes entrèrent dans le pays de Waës sous les ordres de MM. de Montmorin et de Lage, maréchaux-de-camp.

Le président Hénault fait remarquer qu'en moins d'un mois, tout le pays existant entre l'Escaut et la mer était tombé en notre pouvoir, et que la conquête de la Flandre hollandaise fut achevée par MM. de Lowendal et de Contades, qui se rendirent maîtres de toutes les places qu'on avait cru jusqu'alors imprenables. Nous verrons les Français marcher à des succès encore plus éclatants et plus précieux, puisqu'ils amenèrent la paix, le plus grand des bienfaits que Dieu puisse accorder à la terre, aux yeux de ceux qui ont vu de près toutes les horreurs de la guerre.

L'histoire a rendu justice à Louis XV; il n'aspirait point à de nouvelles conquêtes pour les conserver, mais pour procurer à la France une paix honorable. Son humanité a atténué, sans doute, aux yeux de la justice divine, la gravité de ses fautes; mais elles ont eu des résultats

bien funestes en reproduisant les désordres de la Régence, elles ont rabaissé la majesté royale. Une suite de catastrophes inouïes devait rendre ses descendants sacrés aux yeux de tous les Français ; un prince du sang a achevé de dégrader le trône par une odieuse usurpation; elle n'est point restée impunie, mais elle a préparé de nouvelles révolutions à la France, trop riche et trop prospère si l'Angleterre n'aidait pas autant à lui en faire subir d'aussi fréquentes. On ne sait quand la nation la plus spirituelle du monde cessera de se laisser mystifier par ses flegmatiques voisins.

Le comte de Lowendal se tenait assez au courant de ce qui se passait chez les alliés, et notamment à Maestricht, pour en rendre un compte exact. Il tirait ses renseignements d'un nommé Montigni qui ne lui en donnait jamais que de vrais, ainsi qu'à M. de Saint-Germain resté aussi sur la frontière. Pendant la courte absence de M. de Lowendal de Namur, Montigni apprit au comte de Saint-Germain qu'étant devenu suspect aux généraux étrangers, ils avaient gagné son commis, nommé Velz;

que cet homme, ayant essayé inutilement de surprendre ses correspondances, s'était fait autoriser à se rendre en France, où il espérait mieux réussir. Montigni avait envoyé son signalement à M. de Saint-Germain et à Namur, où le marquis de Fimarcon commandait par intérim[1]. Velz y fut arrêté, mais il ne portait rien de compromettant, et fut relâché. M. de Fimarcon qui eût voulu, apparemment, que des gens du métier que faisait Montigni fussent irréprochables, et qui avait eu de mauvais renseignements sur ses mœurs, s'était laissé assez prévenir contre lui pour commettre l'imprudence de révéler à Velz que c'était sur l'avis de Montigni qu'il l'avait fait arrêter, et poussa même l'indiscrétion jusqu'à lire les lettres de cet agent à Velz, avec toutes les nouvelles qu'elles contenaient. Velz eut grand soin de s'évader au plus tôt de Namur, pour retourner à Liége où il se vanta d'avoir bien dupé M. de Fimarcon, en rapportant ce qu'il avait eu l'obligeance de lui apprendre. M. de Saint-Germain et le maréchal

[1] Émery de Cassagnet de Tilladet, marquis de Fimarcon, lieutenant-général en 1748.

de Saxe, sur la nouvelle de la disparition de Velz, se hâtèrent d'écrire à M. d'Argenson pour lui demander de mettre Montigni à l'abri du traitement que les étrangers ne manqueraient pas de lui faire subir. Le ministre leur répondit que, Liége étant neutre, Montigni ne pouvait y courir aucun risque, en attendant que, l'armée française s'en rapprochant, il pût en sortir sans danger.

On a employé, on emploie et on emploiera toujours des espions, mais sans se préoccuper beaucoup de ce qui pourra leur advenir.

Cette aventure prépara un nouveau désagrément au marquis de Fimarcon; la confiance avec laquelle il avait traité un espion de l'ennemi lui attira une première lettre qu'il attribua à un Anglais, chasseur déterminé, ami d'un nommé Mac Donel, attaché à M. le duc de Bourbon, et qui faisait venir des chiens anglais pour les équipages du prince.

L'auteur de cette première lettre écrite de la Haye, le 27 décembre 1746, disait à M. de Fimarcon : « Il y a quelque temps que je suis ici, plutôt par curiosité que par les plaisirs qu'on y trouve; mais cet endroit est à présent le centre

des affaires et des négociations, ces mouvements occupent assez mon esprit curieux. Si je puis vous rendre quelques services dans ce pays-ci, vous n'avez qu'à m'ordonner, et toute la grâce que j'ai à vous demander, est que vous garderez le secret sur notre commerce; de cette façon je puis vous être extrêmement utile, si vous jugez à propos de m'écrire. »

En *post-scriptum :* « Si vous me faites l'honneur de m'écrire, il faut adresser votre lettre: pour M. Philips, gentilhomme anglais, chez M. Lalan, négociant à la Haye. »

Cette lettre ne parvint à son adresse que le 30 janvier; M. de Fimarcon la communiqua à M. de Lowendal et à M. le baron Chabrier ; tous deux furent d'avis qu'il répondît pour savoir ce que cela pourrait devenir; il le fit dans des termes polis. Alors le sieur Philips écrivit de nouveau, en commençant par se féliciter de l'*amitié* que M. de Fimarcon lui avait témoignée, et de son désir de l'entretenir. « .... Tout mon embarras, ajoutait-il, est de trouver des matériaux assez amusants pour rendre mon épître agréable, chose assez difficile dans ce temps-ci, à moins

de tourner la plume du côté de la politique. Cependant on peut, dans cette disette, l'employer d'une manière utile. Notre situation peut rendre la chose réciproque, et j'ai pleins pouvoirs d'offrir des récompenses proportionnées aux services. Je n'en dirai pas davantage à présent, mais si vous jugez à propos de continuer notre commerce, vous verrez un homme qui songe à votre intérêt personnel, et qui sera enchanté d'être honoré d'une amitié plus étroite, etc. »

M. de Fimarcon ne fut pas charmé de la proposition d'une étroite amitié avec cet homme. En transmettant ces deux lettres au ministre, M. de Fimarcon qui n'avait pas montré une grande perspicacité, mais qui était un loyal et brave militaire, témoignait combien il lui avait paru pénible que l'état de sa fortune eût pu lui attirer une pareille mortification, et demandait s'il devait répondre au gentilhomme anglais, soit pour l'engager à venir se faire pendre, soit pour le mettre en rapport avec quelque personne plus capable que lui d'entretenir de semblables relations.

Le 15 janvier, le ministre écrivait au comte de Lowendal que son retour à Namur augmentait beaucoup la tranquillité où on était sur ce point de la frontière.

On ne pouvait effectivement pas en avoir tout à fait autant en son absence, ainsi qu'on vient d'être à même d'en juger.

Le 21 février, M. d'Argenson écrivait encore à M. de Lowendal :

« . . . . Lorsque vous apprendrez que les ennemis feront quelques mouvements, vous me ferez plaisir de m'en informer aussitôt. Recevez, je vous prie, mes compliments sur la fête que vous avez donnée à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin. . . . . . »

Quelques jours plus tard, M. de Lowendal rendait compte de l'arrivée de plusieurs officiers généraux étrangers pour reconnaître et tracer un camp sur la hauteur du fort Saint-Pierre (à Maestricht), et des précautions qu'il était obligé de prendre pour s'opposer à la sortie des frontières de paysans avec leurs chariots, lorsque les ennemis employaient les moyens les plus séduisants pour les y engager.

M. de Lowendal, attentif à tout ce qu'il pouvait être utile au ministre de connaître, lui communiquait une lettre secrète écrite par les magistrats de la province d'Utrecht aux états généraux, et l'entretenait de l'aigreur qui existait entre les Anglais et les Autrichiens à l'occasion de l'entreprise sur la Provence qui avait échoué.

Si les troupes au commencement de mars restaient dans l'inaction, des émissaires secrets continuaient à être tenus en mouvement de part et d'autre. Un de ceux de M. de Lowendal avait pénétré dans la ville de Luxembourg et visité les nouveaux ouvrages qu'on y avait faits; il en envoya le rapport à Versailles. Un des espions employés par M. de Saint-Germain promettait quelque chose de plus difficile encore: de faire surprendre le fort Saint-Pierre. M. de Lowendal signalait, à son tour, un conseiller de la reine de Hongrie, nommé Fauconet, qui envoyait des espions de tous côtés (il était logé à Liége chez Wislet, apothicaire), c'était le plus hardi coquin de tous; il avait été arrêté à Lorient lors de l'incendie des magasins de ce port, dont on le croyait l'auteur. M. de Lowen-

dal donnait aussi le signalement d'un certain Crisnaire, orfévre liégeois, très-suspect d'être le correspondant de Fauconet et alors à Paris; enfin, il instruisait M. d'Argenson, qu'un officier du régiment de Lamarck informait Fauconet de tout ce qui venait à sa connaissance, à ce qu'on lui avait assuré.

CHAPITRE VIII.

Le comte de Lowendal prend la ville très-fortifiée de l'Écluse. — Il s'attend à être assiégé dans Anvers, et s'y prépare par de grands travaux. — Lettre du comte d'Argenson, où il fait connaître les sentiments intimes de Louis XV sur certaines personnes de son entourage.

Pour contraindre les Hollandais à se détacher de l'Autriche Louis XV se détermina à les attaquer chez eux. Son intention était qu'on mît beaucoup de vigueur à leur enlever leurs places fortes, et en même temps beaucoup de douceur envers les sujets des états généraux : elle fut remplie. 1747.

Le comte de Saxe arriva à Bruxelles le 30 mars; le comte de Lowendal s'y rendit le 3 avril. Ils se concertèrent sur les opérations de la campagne qui devait s'ouvrir,

le résultat de leurs délibérations fut envoyé au roi le 5[1], et le plan qu'ils avaient proposé définitivement adopté. Deux corps devaient faire irruption dans la Flandre hollandaise sous les ordres de MM. de Lowendal et de Contades.

Les projets des généraux français, étudiés avec maturité, avaient été arrêtés en secret; mais les étrangers n'avaient pu se mettre d'accord dans leurs conférences à Eynhoven; ils ne s'y trouvèrent que sur un point, c'est qu'ils n'avaient ni assez de forces ni assez d'approvisionnements pour faire la guerre avec succès.

Le duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre, avait le commandement supérieur; il s'en prenait aux deux autres généraux qui devaient le seconder, et se plaignait des lenteurs que les gouvernements, dont ils dépendaient, mettaient à remplir leurs engagements. Le comte Bathiani, commandant les Autrichiens, ne déférait pas facilement aux intentions du jeune prince anglais; le prince de Waldeck, général au service de la Hollande, était mécontent de leur être subordonné à tous deux. Bathiani et Waldeck

[1] D'Espagnac.

hâtèrent pourtant leurs préparatifs en attendant des renforts, espérant encore surprendre les Français, lorsqu'ils apprirent qu'ils en étaient prévenus.

Le comte de Lowendal avait tout disposé pour réussir dans ses entreprises; dix pièces de canon de quatre avaient été partagées entre M. de Roussingue et M. de la Morlière pour les mettre en état de défendre les passages conduisant à l'Écluse et au Sas-de-Gand. Un train de grosse artillerie, venant de Douai, était en route lorsque M. de Lowendal sortit de Gand, le 17 avril, avec vingt-trois bataillons dont un d'artillerie et deux régiments de cavalerie; il voulait d'abord investir la petite mais très-forte place de l'Écluse (Sluys).

Le maréchal de Noailles avait écrit dans le temps[1] au maréchal de Saxe: « . . . . Je sais qu'en général Hulst et le Sas-de-Gand ne sont point au rang des places inattaquables; pour l'Écluse, j'en ai toujours entendu parler comme une de ces places que les inondations garan-

[1] Lettre du maréchal de Noailles au comte de Saxe, en date du 17 septembre 1745.

tissent de tout autre danger que celui de la famine. »

Le régiment de la Morlière, formant l'avant-garde du corps commandé par M. de Lowendal, s'empara des deux redoutes de Boucautaven et de Zaydick, de sept pièces de canon, mais de peu de prisonniers, parce que les garnisons s'étaient retirées dans le fort Philippine. Six compagnies de grenadiers et six piquets commandés par M. de Monguiot, lieutenant colonel du régiment de Laval, se rendirent maîtres d'un ouvrage élevé sur la chaussée d'Aardenburg. M. Petitot, capitaine du régiment suisse de Monnin, eut la jambe emportée dans le combat où quatre grenadiers furent tués et vingt blessés. Le régiment de Rochefort prit trente-sept dragons et trente chevaux au poste de Laustrice-Polder; M. de Vaux, brigadier[1], occupa un autre poste nommé Rovenemdam, et fit la capture de quatre-vingt-cinq hommes, de deux officiers, de trois pièces de canon de fer, et de quantité de munitions qui s'y trouvaient. M. de Lowendal, s'étant rendu en un seul jour de Gand à Aardenburg,

[1] M. de Vaux est devenu maréchal de France. V. la note XVIII.

avait reconnu, en passant, que les environs du fort Saint-Donat étaient inondés et remplis de criques, et jugé inutile d'attaquer ce fort trop éloigné de la ville pour en empêcher la prise; deux piquets postés sur la digue, vis-à-vis de Saint-Donat, en allant à Aardenburg, semblèrent suffisants pour le contenir. M. de Lowendal avait longé cette digue, et y avait disposé différents postes pour la défendre si l'ennemi tentait de la couper. Il employa la journée du 18 à reconnaître le corps de la place, et poussa jusqu'à un fort situé à l'est, construit pour protéger l'écluse destinée à inonder les dehors du côté d'Aardenburg, mais qui lui parut mauvais. Il fallait saigner l'inondation et voir clair, comme il l'écrivait au ministre; ce n'était pas possible avant d'avoir pris cette redoute, dont l'attaque fut résolue pour le lendemain. « ..... A mon arrivée, hier au soir (ajoutait-il), le gouverneur de l'Écluse, qui s'appelait Lambrecht, me fit demander, par un officier de la garnison, ce que je venais faire sur le territoire de Hollande; je lui répondis que je venais pour le prendre, lui, la garnison et la ville, si je pouvais. L'officier

n'écouta point cette réponse laconique sans faire un visage bien long. »

M. Guyot, lieutenant colonel du régiment de Laval, à la tête de six compagnies de grenadiers et de six piquets, attaqua la redoute qui couvrait l'écluse. Le 19, M. de Lowendal donnait les détails suivants à M. d'Argenson :

« Monsieur,

« Selon que j'ai eu l'honneur de vous mander hier, j'ai fait ataquer, ce matin, la redoute sur la digue de mer qui conduit à l'Écluse. Cette redoute, jointe à deux autres retranchements fraisés et palissadés, le tout garni de huit pièces de canon, n'a pas résisté un moment à la vivacité de nos grenadiers. Les Hollandais et les Écossais, qui occupaient ces postes, s'en sont enfuis après avoir fait leur décharge de canons et de mousqueterie. Ils n'ont perdu que fort peu de monde. ..... La fougue de nos grenadiers les a emportés plus loin que je ne l'avais ordonné, de sorte que, poursuivant les ennemis jusque dans le chemin couvert, cela leur a attiré le feu du rem-

part, qui a tué trois ou quatre hommes et en a blessé une vingtaine légèrement. *Malgré la peine que cela m'a fait,* on en a tiré l'avantage d'avoir emporté un poste qui est presqu'au pied du glacis, ce qui éclaire toute notre besogne ; je la trouve beaucoup plus facile à mesure que je m'en approche. Je compte faire cette nuit des communications et des places d'armes qui puissent soutenir le poste avancé des grenadiers. . . . . »
Il était, cependant, assez éloigné des autres postes français, et trop exposé à la mousqueterie du rempart pour pouvoir être conservé, et fut abandonné momentanément.

Les assiégés faisaient jouer avec activité onze pièces de canon et deux mortiers, mais les travaux des assiégeants marchèrent avec une rapidité surprenante ; M. de Lowendal donnait l'exemple partout. Le feu d'artillerie et de mousqueterie partant de la place fut très-vif le 21 ; la garnison, forte de seize cent quatre-vingts hommes, se rendit pourtant le jour même, et livra cent deux bouches à feu.

La capitulation de l'Écluse fut signée par le colonel de Schwanenberg ; en l'envoyant au ma-

réchal de Saxe, M. de Lowendal se louait de M. Gourru, parlait de toutes les peines qu'il s'était données, et ajoutait : « Il a de la volonté et de la valeur. »

Une lettre écrite tout entière de la main du maréchal de Saxe, avec l'orthographe que l'on sait, fut adressée au ministre ; voici le paragraphe concernant l'officier dont M. de Lowendal avait fait l'éloge : « Je vous envoye Gourru; vous en serez quitte à bon marché, une pension lui est chose nécessaire. C'est un de mes élèves marmitons ; vous ferez les choses magnifiquement si vous lui donnez un brevet de colonel. »

M. de Lowendal à M. d'Argenson.

« Ardenbourg, le 22 avril 1747.

« . . . . . Il y a deux bataillons hollandais et un écossais dans la ville (de l'Écluse), grand nombre de malades, une artillerie nombreuse, et je me croirais le plus heureux mortel, si j'avais une pareille place à défendre pour le service du Roi. . . . . . » Le même jour M. de Lowendal re-

commandait au maréchal de Saxe M. de Beauteville[1].

Le 19 avril, à l'attaque de la redoute qui défendait l'approche de l'Écluse, M. de Lorme, lieutenant du régiment de Rouergue, et vingt hommes, avaient été tués ; il y en avait eu quarante-cinq de blessés.

Le 21 avril, M. de Rusch, lieutenant du régiment de Lowendal, et neuf hommes, furent tués ; M. de la Brosse, capitaine du régiment de Laval, et trente-trois hommes, blessés.

Le comte d'Argenson au comte de Lowendal.

« Le 23 avril 1747, à Versailles.

« J'ai reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, les 17 et 18 de ce mois, et j'ai rendu compte au Roi de ce que la dernière contient de vos dispositions dans le pays de Waës, dont S. M. a paru très-satisfaite.

[1] Pierre du Buisson, chevalier de Beauteville, devint aide-maréchal-général-des-logis de l'armée de M. de Lowendal en 1747, puis maréchal-de-camp, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, lieutenant-général, et ambassadeur en Suisse en 1762.

Votre position à Ardenbourg et dans l'île de Catsand ôte toute communication à la ville de l'Écluse ; et, lorsque vous vous serez rendu maître du fort qui est à la droite de cette ville, il est à présumer qu'elle ne fera pas une grande résistance. S. M. attend des nouvelles de cette attaque et Elle est trop accoutumée à voir réussir ce que vous entreprenez pour douter qu'elle n'ait tout le succès que l'on peut en attendre....... Vous nous avez accoutumés à vous voir enlever en peu de temps des places défendues par les eaux, et qui ne présentaient que des fronts d'attaque sur lesquels on n'aurait pas cru pouvoir cheminer. ..... »

Le comte de Lowendal au comte d'Argenson.

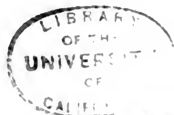
L'Écluse, 23 avril.

« Monsieur,

« Je ne doute pas que M. le maréchal ne vous ait expédié sur-le-champ la capitulation de la garnison de l'Écluse, laquelle non-seulement

est prisonnière de guerre, mais à qui je n'ai rien accordé qui puisse être désapprouvé de vous... ...J'ai été aujourd'hui visiter les fortifications de cette forteresse. C'est un grand bonheur que nous l'ayons eue à aussi bon marché, car elle vaut infiniment mieux qu'Ostende. L'artillerie qui y est est superbe et va au-delà de soixante-dix pièces de canon de bronze et beaucoup de fer, sans compter une grande quantité de poudre et d'autres munitions...... Le 26, je me mettrai en marche avec les troupes qui sont ici, pour joindre M. de Vaux devant le Sas-de-Gand. J'ai fait prendre aujourd'hui les devants à l'artillerie; j'étais bien aise de la tirer des digues et des terres glaises de ce pays. »

M. d'Hallot écrivait aussi, le 23, au ministre, que l'Écluse était une place en très-bon état, pourvue d'une artillerie formidable, et des munitions nécessaires pour en faire usage. La garnison avait pillé la nuit, avant de se rendre, la maison du prince de Nassau, gouverneur de la place; pendant que cet acte d'indiscipline s'y commettait, un maraudeur du régiment de la



Morlière était fusillé dans le camp français. La capitulation accordée par M. de Lowendal à la garnison devait être sévère, car le jour même où elle fut connue du maréchal de Saxe, il mandait de son côté à M. d'Argenson qu'elle était *au gros sel*. Il recommandait M. de Beauteville, qui s'était bien employé au siége de l'Écluse, après avoir reconnu plusieurs fois pendant l'hiver comment on pourrait approcher *cette place si difficile à attaquer*.

Le maréchal ajoutait en post-scriptum : « Il y a un capitaine de grenadiers de mon régiment d'infanterie, nommé Heister, qui s'est extrêmement distingué à l'attaque des redoutes et du chemin couvert de l'Écluse ; c'est le même qui fit cette belle retraite à l'affaire de Pfaffenhoven, en Bavière, que M. de Ségur a fait livrer. »

M. de Lowendal avait donné l'ordre de désarmer, le 25, la garnison de l'Écluse ; mais son activité était telle que, le 24, il se transportait à Issendick, dont le commandant avait capitulé. Cette petite mais très-bonne forteresse aussi, bâtie sur un bras de l'Escaut, défendue par trente-sept pièces de canon, avait une garnison de trois cent

soixante combattants. Il est vrai que chemin faisant on avait pris cent quatre-vingts hommes qui lui appartenaient, et qui n'avaient pas eu le temps de s'y renfermer. Les assiégeants ne s'étaient pas trouvés dans la fâcheuse nécessité de rester longtemps devant une place dont la position est des plus insalubres. Après cette courte et heureuse expédition, M. de Lowendal rejoignit le même jour M. de Montmorin devant le Sas-de-Gand; il avait fait deux mille sept cent quatre-vingts prisonniers en huit jours, en comptant ceux qui s'étaient rendus dans les forts de l'Escaut.

M. de Lowendal se rendit à Brekens, dans l'île de Cadsand, que M. de Hallot comparait à un beau jardin bien cultivé, où campait le régiment de dragons de Septimanie. Son commandant, M. de Roussinger [1], disait qu'il s'y trouvait comme dans le pays de Cocagne, d'autant plus célèbre qu'il n'a jamais existé. On sait que la mer a emporté la moitié de l'île de Cadsand; elle était peuplée de réfugiés français.

[1] M. de Roussinger avait été nommé lieutenant-colonel du régiment de Saxe, avec rang de colonel, le 6 décembre 1743.

Les fortifications de l'Écluse avaient une telle réputation que sa prise redoubla les alarmes de la Hollande, et les inquiétudes de ses alliés. Le maréchal de Noailles faisait observer au comte de Saxe que la prise du Sas-de-Gand et d'Axel, en complétant celle de toutes les places de la rive gauche de l'Escaut, faciliterait infiniment le transport des subsistances et serait de la plus grande utilité; car il fallait alimenter non-seulement les troupes employées aux siéges, mais l'armée qui, en se portant sur Bruxelles, couvrait les heureuses opérations de M. de Lowendal.

M. de Lage de Ceuilly, quoique officier de la marine royale, avait le grade de maréchal de camp. Possédé d'un désir extrême de faire quelque chose, il avait obtenu de servir en cette qualité sur terre quand il ne pourrait s'employer sur son élément. C'était un homme d'un caractère assez original, plus entreprenant que réfléchi.

Il écrivait d'Aldenbourg[1], le 19 avril 1747, au maréchal de Saxe :

[1] Lisez Aardenbourg, quartier-général du comte de Lowendal.

« Mon très-illustre seigneur,

« Je confesse que M. le comte de Lowendal est un très-bon général, qu'il était fondé à s'opposer aux attaques que j'avais proposées pour l'Écluse; il n'a voulu en faire que par où il pouvait arriver à la place, sans s'embarrasser du fort Saint-Donat, ni d'autres choses, sauf à y revenir s'il en est besoin[1]. Le succès a produit tout ce qui n'est pas croyable, mais j'y étais et je l'ai vu.

« Le général a commandé l'attaque d'un fort de six pièces de canon, et d'une redoute de deux, bien palissadée et fortifiée sur la chaussée qui conduit d'ici à la porte de la ville de l'Écluse, et qui n'étaient distants l'un de l'autre que de cent cinquante toises. Les cinq compagnies de grenadiers, dont la plupart étaient de Saxe et de Lowendal, ont emporté ces deux postes avec une valeur que la plume ne peut décrire, et ont

[1] M. de Lowendal négligeait de s'emparer des ouvrages extérieurs toutes les fois que cela ne présentait pas assez d'inconvénient pour l'empêcher d'arriver au but essentiel qu'il se proposait.

suivi l'ennemi jusqu'aux palissades du chemin couvert, où ils se sont établis et conservés malgré tout le feu de la place qui a été continuel, tant du canon que de la mousqueterie ; ce bal a commencé à la petite pointe du jour. Le général de Lowendal, M. de Montmorin, moi, les ingénieurs et aides de camp, nous étions partis à deux heures du matin de la ville pour nous rendre où les troupes nous attendaient; mais sûrement le général ni aucun de sa suite ne s'attendaient à un tel avantage. Si j'avais eu deux cents hommes dans ces postes pour les défendre, M. de Lowendal ne les aurait pas eus avec ses cinq compagnies de grenadiers, tant que j'aurais vécu. . . . . Le pauvre Gourru est un brave officier qui mérite votre estime et toute votre protection; il a fait des merveilles jusqu'à quatre heures de l'après-midi, qu'il a été relevé. Le chevalier de Lage a reçu une contusion d'une balle . . . . . Je puis vous assurer que votre aide de camp a vu du feu honnêtement, et cependant il n'y a eu qu'environ trente hommes tués ou blessés de notre côté. . . . . . Avec quatre mille grenadiers comme ceux qui ont été em-

ployés ce matin, l'on peut faire la conquête de l'enfer si l'on veut. . . . . »

M. de Lage était enchanté de ce qu'il voyait, mais ne se consolait pas de ne pouvoir faire ce qu'il aurait voulu, sur mer. Essayant de tromper sa douleur par une petite action maritime, il écrivait le lendemain au maréchal :

« Le 19, à 9 heures du soir, on a ouvert la tranchée, et ce matin, le comte de Lowendal, M. de Montmorin, les ingénieurs, les officiers d'artillerie et moi, avons été visiter les ouvrages qui étaient prolongés de plus de 250 toises courantes. . . . . C'était M. de Rouffiac, brigadier et lieutenant-colonel du régiment de Rouergue, qui avait ouvert la tranchée et perfectionné ces ouvrages pendant la nuit. . . . . Il partit de la place nombre de boulets et de bombes. En revenant de la tranchée, étant sur le four (le poêle) de M. de Lowendal, nous avons aperçu deux belandres hollandaises qui étaient proche de l'Écluse. Le général dit que ces bâtiments nous accommoderaient bien, qu'il fallait les faire reconnaître par M. de Falkengrin, auquel on

donnerait un détachement de douze dragons et de douze hommes de la Morrière[1]. Aussitôt que j'ai été à la ville, j'ai monté à cheval, et me suis mis à la tête de ces vingt-quatre hommes, avec le sieur Falkengrin, le chevalier de Lage, le sieur d'Espinasse, tous officiers de marine, un officier de dragons et un guide. J'ai marché vers la mer; quand je suis arrivé, ces bâtiments étaient à l'ancre, hors de la portée de fusil. Il était question de trouver le moyen d'aller à bord; j'ai cherché le long de la côte; nous avons trouvé un mauvais petit bateau abandonné, qui n'avait point de rames; je l'ai fait lancer à la mer. On a cherché dans une maison, deux planches ont fait les avirons, une pelle à four a fait le gouvernail. Le vent et la marée étaient favorables pour conduire ce bateau dans un si mauvais équipage. J'ai engagé Falkengrin à gouverner, de Lage et d'Espinasse à ramer, à donner leurs chapeaux aux gens de la Morrière et à prendre leurs casques à la place. J'ai proposé aux cavaliers de la Morrière de s'embarquer dans

[1] Lisez la Morlière. M. de Lage estropiait les noms propres comme le maréchal de Saxe, et n'écrivait pas beaucoup mieux l'orthographe.

ce bateau au nombre de douze, bien armés; on a cassé une cruche de terre pour jeter l'eau du bateau. J'ai promis à ces troupes de terre, de si bonne volonté, douze louis d'or s'ils enlevaient ces bâtiments; ils sont partis dans un équipage tel que je le dépeins; ils étaient à un quart de lieue des bâtiments. Je suis revenu joindre les dragons, et les ai menés, à pied, vis-à-vis des bâtiments, pour soutenir nos marins; ils ont fait leur abordage à merveille, et se sont emparés de trois bâtiments en état de naviguer. Deux venaient de Rotterdam à l'Écluse, chargés de planches, le troisième était vide; ils valent bien, avec ce qu'il y a dedans, 40,000 florins de Hollande. Qu'ils soient de bonne prise ou non, M. de Lowendal est décidé à ce qu'ils soient armés des dix pièces de fer prises sur les ennemis; s'ils avaient été d'un échantillon assez fort, j'en aurais fait faire deux galiotes à bombes pour faire diversion. . . . . Il paraît extravagant qu'un maréchal de camp se mette à la tête de vingt-quatre dragons pour faire une expédition maritime; mais, comme il s'agit de servir le roi et d'aller promptement au fait, je m'em-

barrasse fort peu de la façon de le faire. . . . .
Voilà donc un petit commencement d'armée navale; ces bâtiments peuvent porter chacun cent cinquante hommes fort à l'aise, ce qui nous est avantageux, ne pouvant tirer aucun secours de ceux qui sont à Gand, trop larges pour le passage du canal; le fort Saint-Denis n'étant pas à nous, les bâtiments ne peuvent venir qu'à une lieue de la ville. . . . . »

M. de Lage annonçait au maréchal qu'il allait faire monter ses prises par trois enseignes de vaisseau, des officiers mariniers, des matelots canonniers et des soldats; qu'elles serviraient à assurer les communications avec l'île de Cadsand et à intercepter les secours destinés à l'Écluse. Il disait que trois autres enseignes venaient pour commander les batteries à élever dans les vases ou sur les sables, pour faire diversion, « car notre attaque (continuait-il) a bien peu de front; je doute que nous puissions y établir douze canons au commencement; contre des ouvrages revêtus en gazon, c'est bien peu de chose. Le général est bien expérimenté, mais je crois qu'il aura besoin de tout son savoir. »

M. de Lage écrivait encore au maréchal, le 22 avril :

« . . . . . Je viens de la ville de l'Écluse avec le général de Lowendal, M. de Montmorin, quelques autres officiers et les personnes chargées de prendre un état de tout. C'est une ville deux fois plus forte qu'Ostende; il y a soixante pièces de canon de bronze, quarante de fer, des mortiers, etc., etc., de quoi soutenir trois ans de siége. Le roi est bien heureux d'avoir de semblables places à ce prix-là. »

M. de Lowendal ne parlait au ministre que de la qualité des canons de fonte, qu'il disait extrêmement beaux.

Le comte de Lowendal au maréchal de Saxe.

« A Assenede, le 26 avril 1747.

« MONSEIGNEUR,

« J'ai employé la journée du 24 pour aller faire une tournée à Issendick, et en même temps visiter toute l'île de Cadsand. . . . . J'avais déjà envoyé la vieille artillerie de siége vers le Sas de

Gand, et je m'y suis transporté moi-même le 25. J'ai reconnu une partie de sa situation le même jour, et j'y ai employé encore ce jourd'hui 26 presque entièrement. Comme il est connu que toutes les places environnées d'inondations sont fort difficiles à reconnaître, et que l'ennemi cherche toujours à en empêcher les approches sur les digues et chaussées, seuls chemins qui vous restent, j'ai eu beaucoup de peine à parvenir à mon but. J'espère pourtant de pouvoir établir deux attaques, l'une du côté du fort Saint-Antoine, et l'autre sur la digue qui vient du fort Philippine à la ville du Sas.

« J'ai établi une batterie de douze pièces de canon et de six mortiers sur la digue de l'Autriche-Polder qui voit de revers une des attaques, et qui incommodera beaucoup l'autre.

« Le front des deux attaques étant extrêmement étroit, je ne ferai monter, de chaque côté, qu'un bataillon de tranchée, et je me trompe fort, ou la besogne ne sera pas longue.

« Je ne crois pas nécessaire d'attaquer, en même temps, le fort Philippine; car, outre que je m'imagine qu'il tombera de lui-même après

la prise du Sas, j'ai besoin de toute mon artillerie ici. On m'assure qu'il n'y a que sept cents hommes au Sas. . . . . . »

Le 29, le comte de Lowendal annonçait au maréchal que les batteries établies sur la digue de l'Autriche-Polder avaient produit le meilleur effet. Le fort Saint-Antoine, canonné depuis le matin avec six pièces et deux mortiers, s'était rendu vers dix heures. Un lieutenant, trente-trois hommes et quatre pièces de canon y avaient été pris. C'était, selon l'opinion de M. de Lowendal, très-connaisseur, un fort bon poste, entouré d'un large fossé; un donjon construit en pierre s'élevait d'une espèce d'étoile, et défendait le havre.

La capitulation de la ville du Sas fut signée, le premier mai, par son gouverneur, M. de Schemissaert, lieutenant général hollandais.

Le comte de Lowendal donna, provisoirement, le commandement du Sas *au Vieux Châtillon le partisan*, lieutenant colonel dans Angoumois, et le poste de major de place à son aide de camp, Colmeny. « Sa fortune est petite, disait-il au maréchal de Saxe, et au Sas il faut

un officier qui se retourne. » C'est ce que M. de Lowendal savait faire aussi bien que personne; le jour même de la capitulation du Sas, il écrivait au maréchal qu'il commencerait le soir à attaquer le fort Philippine. Il avait remplacé, par la cavalerie de la Morlière et son infanterie, le régiment de Septimanie et les deux bataillons qui occupaient l'île de Cadsand. Les deux bataillons, disait-il, y ont été en repos et dans l'abondance; ils auront le plaisir de travailler un peu, à leur tour, à l'attaque du fort Philippine. « Je prêche (ajoutait-il) à M. de Lage de chercher des pilotes et des gens qui sachent les effets de la marée, les bancs de sable, et les endroits propres à pouvoir débarquer dans toutes ces contrées; car, ni lui, ni tout ce qu'il y a dans notre marine ici, n'en savent pas le mot. » Quant à M. de Lowendal, on voit qu'il veillait au tout.

Le comte d'Argenson au comte de Lowendal.

« 27 avril, à Paris.

« Recevez tous mes compliments, Monsieur, sur les conquêtes brillantes que vous venez de

faire, et dont le peu de durée ne fait qu'augmenter le prix; on ne peut rien ajouter à la justesse et à la promptitude de l'exécution, et Sa Majesté m'a chargé de vous mander toute la satisfaction qu'elle en a. Elle a récompensé vos porteurs de nouvelles, savoir : le chevalier de Beauteville, par le grade de brigadier que le suffrage public joint aux témoignages favorables que vous lui rendez lui ont mérité, et le sieur Gouru par une pension de huit cents livres sur l'ordre de Saint-Louis. Nous avons appris hier, par un courrier de M. le maréchal, la réduction du fort d'Ysendick, et je ne doute pas que celle du Sas-de-Gand et d'Hulst donne lieu au roi de faire à ceux qui viendront nous les apprendre de nouvelles grâces, en attendant celles que vous méritez du roi par votre attachement personnel et vos services. »

Dans une lettre, du même jour, adressée à M. de Lage, commandant de la marine, le ministre lui prescrivait de se concerter avec M. de Lowendal.

Le 27 encore, M. d'Hallot écrivait à M. d'Ar-

genson que M. de Lowendal avait été à cheval presque tout le jour, pour visiter les environs du Sas-de-Gand ; que les ennemis avaient fait, la nuit précédente, un feu très-violent de mousqueterie et d'artillerie, et devaient s'être fort étonnés en s'apercevant, au point du jour, qu'ils n'avaient tiré que sur des grenouilles. Il mandait que sur douze pièces neuf seulement avaient pu être conduites aux batteries ; les autres étaient restées embourbées, les terres étant tellement inondées que chaque tour de roue faisait sauter l'eau à dix pieds en l'air.

Les vaisseaux mouillés dans la rade de Flessingue étaient augmentés d'une trentaine, et une escadre anglaise croisait en vue de l'Écluse.

M. d'Hallot expliquait qu'on avait travaillé devant le sas sur un terrain tellement étroit que la garnison ne pouvait faire de sorties, mais cela rendait très-difficile aux assiégeants d'établir des batteries. Cependant M. de Lowendal avait fait ouvrir la tranchée, le 28, devant le fort Saint-Antoine, espérant que, lorsqu'on s'en serait emparé, on trouverait un peu plus de terrain pour asseoir ces batteries; il avait

cheminé en même temps sur trois digues, dans l'intention de mettre la ville sous le feu de trois batteries. M. de Barville, lieutenant de sapeurs, avait été blessé avec plusieurs hommes; il n'y eut que fort peu de tués.

Le comte de Lowendal au comte d'Argenson.

« Assenede, sous le Sas-de-Gand, le 1er mai 1747.

« . . . . . . L'on avait cru, pendant quelque temps, que l'ennemi avait abandonné le chemin couvert et que l'ouvrage se ferait tranquillement; mais, à peine les grenadiers qui devaient protéger le travail eurent-ils débouché, qu'il partit un feu très-vif de tous côtés du chemin couvert et du rempart. Les grenadiers ont eu trois ou quatre tués et une douzaine de blessés. Mais cela n'a pas empêché qu'ils ne se soient jetés, avec beaucoup de vivacité et de valeur, dans le chemin couvert. Ils y ont tué une vingtaine des ennemis, et ont fait prisonniers quatre officiers et soixante-six soldats.

« Le gouverneur du Sas, M. Van-Ispen, a été si épouvanté de cette attaque vigoureuse qu'il a

fait rappeler à force, et arborer un drapeau blanc à la lueur de quelques falots, et il m'a envoyé, en même temps, deux officiers pour me demander de lui accorder une capitulation honorable: Je lui ai répondu que je n'en accorderais pas dans un autre goût que celles données à l'Écluse et à Isendick. Cette capitulation vient d'être signée. . . .

« La compagnie de grenadiers du régiment de Rochefort, et la première du régiment suisse de Monin, ont fait merveilles ainsi que M. Marquis, brigadier des armées du roi, et M. de Biscourt, brigadier des ingénieurs, qui ont conduit toute la manœuvre.

« Mon aide de camp, Graillet, a été blessé dangereusement d'un boulet de canon. . . . . »

M. de Lowendal recommandait beaucoup M. de Chabrié [1], qu'il chargeait de porter la capitulation au maréchal de Saxe. Sept cent vingt-huit hommes s'étaient rendus prisonniers, y com-

[1] M. de Chabrié était alors employé à l'état-major de M. de Lowendal comme maréchal-des-logis; il était lieutenant-colonel-commandant du bataillon de Bergeret, lorsqu'il fut tué en 1758.

pris un colonel et deux lieutenants colonels, deux majors et trente-deux officiers.

M. de Beauteville écrivait de son côté que le gouverneur du Sas avait fait, avant de se rendre, plus de cérémonies qu'on ne s'y attendait, et un feu de canon et de mousqueterie assez vif tout le jour et une partie de la nuit.

M. d'Hallot annonçait au ministre que, ce jour-là, il y avait eu huit soldats tués et vingt-quatre blessés.

Au dire de cet aide-major général, le Sas était une des places les plus régulières et des mieux entretenues qu'il eût vues, fournie abondamment de canons, de munitions, et de tout ce qui pouvait servir à une longue résistance. On y prit cent milliers de poudre.

Pour éviter une effusion de sang inutile, M. de Lowendal offrit au commandant du fort Philippine des conditions honorables qu'il refusa.

Le comte de Lowendal au comte de Saxe.

« A Assenede, le 3 mai 1747.

« J'ai fait ouvrir, cette nuit, la tranchée devant Philippine. . . . . . A la pointe du jour, les ennemis ont démasqué onze pièces dont ils ont fait un feu assez vif. M. de la Vallée, ingénieur, a été blessé. . . . . . Sur les neuf heures du matin un navire chargé de huit canons s'est approché de notre attaque de droite, et s'est mis à nous canonner; j'ai fait arriver une pièce de vingt-quatre qui a été si bien ajustée, qu'on a vu le coup donner dans le navire, qui a été ensuîte très-occupé à se faire remorquer de l'autre côté du rivage. »

Le commandant de Philippine se rendit, le 6, avec cinq cent quatre-vingts hommes, et livra vingt-sept pièces de canon de fonte.

Les Espagnols avaient assiégé ce fort en 1633 et 1635, mais sans succès. Il venait encore d'être bien défendu; et cependant les assiégeants n'y avaient perdu qu'un seul officier, M. Fiffer, lieu-

tenant au régiment suisse de Monnin [1]. Tout le front d'attaque consistait en une seule digue de deux à trois toises de largeur. Le fort Philippine devait présenter plus de difficultés encore que le Sas. M. de Montmorin écrivait : « Je crois que les Hollandais se font prendre exprès, et sont ravis d'aller en France; sept officiers qui ne sont point de la garnison, et pouvaient s'en aller avant la reddition de la place, sont restés prisonniers. »

Le marquis de Contades au comte d'Argenson.

« Au camp de la Cluige [2], le 3 mai 1747.

« M. le maréchal de Saxe m'a mandé ce matin, par un courrier, que les ennemis étaient en pleine marche pour se porter sur la Nèthe, et paraissaient disposés à attaquer le poste et le pont de Walhem; que dans ces circonstances il était nécessaire d'avoir grande attention à Anvers; qu'en conséquence il mandait à M. de Lowendal de tâcher de pénétrer dans le pays de

[1] M. Monnin de Cressier, colonel de ce régiment, était de la principauté de Neufchâtel.
[2] Lisez : la Klinge.

Klinclaude[1], laissant Hulst à droite, pour me donner la main quand je serai maître du fort de Zamberge. Que cela fait, comme M. de Lowendal est mon ancien, il lui laisse le choix, ou de continuer le siége d'Hulst, et de prendre ce qui reste aux Hollandais dans cette partie de pays-ci, ou de se jeter dans Anvers avec douze des bataillons qui sont à mes ordres, et une partie de l'artillerie. Comme ces deux commissions sont fort agréables, je serai très-content de celle que M. de Lowendal me laissera. . . . . . »

Le comte de Lowendal au comte de Saxe.

« A Assenede, le 3 mai 1745.

« . . . J'ai fait partir ce matin les régiments d'Eu, d'Angoumois, de Rochefort, et le bataillon des milices de Mantes, aux ordres de M. de Vaux, avec six pièces de canon de huit, et deux bateaux pontés pour aller dans le Polder-Ferdinand, entre Hulst et Axel, tâcher de découvrir un passage dans cette contrée. Je les suivrai demain, et j'y donnerai toute mon attention, vu le besoin

[1] Lisez plus probablement Kleinland.

où se trouve M. de Contades qu'on lui prête la main de ce côté-là. . . . »

Il n'est arrivé que trop souvent qu'entre généraux on ne s'est pas prêté la main ; des rivalités coupables ont donné lieu à des actes très-peu patriotiques, et qu'on ne saurait assez blâmer ; on en a eu cependant de tristes exemples dans tous les temps, et notamment de nos jours.

Avant de se rendre à Anvers où il avait une mission si importante à remplir, M. de Lowendal écrivait au maréchal général, de son camp de la Klinge, le 4 mai, à 5 heures du soir : qu'ayant passé la journée à examiner s'il n'y avait pas moyen de percer entre Axel et Hulst pour aider M. de Contades, il en avait reconnu l'impossibilité. Une trentaine de gros bâtiments ennemis n'auraient point laissé la flottille de M. de Lage passer impunément.

La reddition d'Axel semble fabuleuse. Lorsque M. de Contades envoya auprès du gouverneur pour l'engager à capituler, on regardait cette sommation comme une espèce de plaisanterie dans le camp français. La capitulation eut lieu

cependant; mais, quand elle fut signée, M. de Contades éprouva un grand embarras, il ne savait comment faire entrer dans la place une quantité de troupes suffisante pour l'occuper. Il fut obligé de demander à M. de Lage de lui envoyer quelques bateaux pour les y faire pénétrer.

Cet officier de marine terminait une lettre au maréchal par ces mots : « Je vous rends autant de millions de grâces de m'avoir procuré cette campagne que j'ai été de mauvaise humeur à Paris, lorsque vous me l'avez proposée. » Nommé gouverneur du Sas-de-Gand, ce qui avait contribué à chasser sa mauvaise humeur, c'est qu'il s'y trouvait à peu près comme dans un bâtiment en mer; aussi avait-il daté sa missive : « A bord du vaisseau du roi *le Sas-de-Gand*, ce 6 mai 1747. »

M. de Lowendal avait toujours eu à opérer sur des digues fort étroites; mais on touchait enfin à la plaine d'Hulst que l'on regardait comme la terre promise[1]. Seulement il fallait

[1] Sous le rapport de la salubrité, car toutes les côtes de la Hollande à proximité de l'Escaut sont extrêmement malsaines.

assiéger Hulst très-fortifié, défendu par une garnison de deux mille hommes, soutenue par un camp de trois ou quatre mille, et entrer dans l'île d'Axel, à la vue des troupes et des navires des ennemis. Toutes les difficultés que ce plan présentait s'évanouirent. Les Anglais abandonnèrent les Hollandais; ceux-ci consternés ne tirèrent pas un coup de canon pour défendre Hulst; leurs gouverneurs se contentèrent de quelques politesses de la part de M. de Contades qui avait été chargé de conquêtes si épineuses en apparence. La promptitude avec laquelle M. de Lowendal agissait quand il faisait un siége, rendait le maréchal de Saxe difficile, lorsque les choses ne marchaient pas aussi vite. Il mandait au ministre que l'expédition de Zamberge, fort dont le sort d'Hulst devait dépendre, avait duré un peu plus que de raison.

Le marquis de Valfons a parlé, dans ses Mémoires, du ton très-caressant du comte d'Argenson quand il avait besoin de quelqu'un.

Voici une lettre qui a été conservée dans la famille du comte de Lowendal; il n'y a point lieu d'être surpris si elle ne se retrouve point dans la

correspondance du ministre, puisqu'il a eu le soin d'en faire disparaître toutes celles où il exprimait, au maréchal de Saxe, des sentiments absolument différents de ceux qu'il éprouvait pour lui, malgré les compliments sans fin dont il les assaisonnait.

« A Versailles, le 6 mai 1747.

« Le roi désire, comme vous, Monsieur, que les ennemis s'attachent tout de bon au siége d'Anvers, et il me paraît que la façon générale de penser ici est que s'ils suivaient cette entreprise, vous y détruiriez leur armée; car il est difficile de croire que si M. le duc de Cumberland la commence une fois, il puisse se résoudre à l'abandonner. . . . . . L'essentiel est donc que celui qui sera chargé de la défense d'une place de cette importance réunisse toutes les qualités nécessaires pour un pareil objet. Je trouve qu'il est très-heureux que M. de Lowendal y ait donné la préférence, dans l'alternative que vous lui avez proposée. Je n'en suis cependant pas surpris, lui ayant entendu dire plus d'une fois, après tous les succès rapides que nous lui avons

vu avoir dans la prise des villes, que tout ce qu'il désirait serait de défendre une place pour le roi, et de faire valoir toutes les ressources qu'on peut y employer. Voici donc le moment d'effectuer son projet, et je ne doute pas que vous ne lui fournissiez, Monsieur, tous les moyens possibles pour y réussir, en lui faisant passer successivement, par la communication que vous conserverez avec Anvers, du côté de la Tête de Flandres, les secours de tous genres dont cette place aura besoin d'être continuellement rafraîchie.

« M. de Lowendal emploiera certainement bien ceux que vous lui donnerez, et il saura aussi se passer de ceux qu'il ne pourra avoir; car je lui dois, en ce genre, la justice de ne l'avoir trouvé difficile sur rien, et toujours prêt d'entreprendre ce qu'un général habile lui propose, sans disputer sur les moyens. J'en ai fait plus d'une fois, en moi-même, la comparaison avec plusieurs que je connais, et dont il excite la jalousie (il ne faut pas croire aussi qu'il n'y en ait pas qui lui rendent justice). Que d'obstacles! que de difficultés! que d'embarras! que de conditions ne

présenteraient-ils pas s'ils étaient à sa place! Et on pourrait leur dire : Quoi! toujours se plaindre et ne mériter rien! Ne croyez pas malgré cela, Monsieur, que le vrai mérite ne perce pas dans le général de la nation; vous devez le savoir mieux que personne, pour entrer dans la comparaison que vous faites vous-même, dans votre lettre, à l'occasion de la jalousie qu'excitent les talents de M. de Lowendal. Mais ce qui est plus évident encore, et dont vous pouvez être le témoin et l'exemple, c'est que c'est par là seul que le roi se décide, et forme intérieurement des opinions que toute la malice des courtisans ne saurait vaincre.

« Soyez sûr qu'il voit M. de Lowendal tel qu'il est, qu'il rend justice à ses succès, qu'il ne les attribue pas au hasard ou au bonheur, mais à l'intelligence, à la fermeté et à la capacité, et qu'il saura les couronner, malgré l'envie, dans les circonstances où il croira pouvoir le faire, et dont l'occasion présente, suivant le tour qu'elle prendra, peut être le terme. . . . . . »

M. d'Argenson ne manqua pas d'intelligence

en écrivant ainsi ; cette lettre ne pouvait rester dans ses papiers, car il y flétrissait les courtisans dont il partageait les passions, mais il n'a pas manqué de prudence non plus en s'adressant confidentiellement, comme il l'a fait, au maréchal de Saxe. Maurice ne pouvait en faire aucun usage nuisible au ministre avec lequel il avait des rapports obligés très-fréquents, et dont il avait sans cesse besoin. Aussi, à cela près de quelques boutades, le maréchal de Saxe croyait devoir observer habituellement des ménagements avec un homme investi de la faveur et de la confiance du roi. M. d'Argenson avait d'ailleurs pris la plus grande et la meilleure des sûretés, en mettant ses jugements sur les courtisans à l'abri de ceux du roi lui-même. Le comte de Saxe a pu confier cette lettre au comte de Lowendal qu'elle intéressait, au reste, plus que personne, avec la parfaite certitude qu'il la tiendrait aussi secrète que lui-même, parce que Louis XV, avec la faiblesse qu'on lui connaissait pour ce qui l'approchait le plus, n'aurait jamais pardonné à ceux qui l'auraient brouillé avec ses intimes, quelque peu de cas qu'il en fît au fond du cœur.

Le comte d'Argenson avait été avocat au Châtelet, chancelier du duc d'Orléans, lieutenant général de police, intendant de la généralité de Paris; tout cela ne semblait pas de nature à le préparer à occuper la place de ministre de la guerre. « . . . . . Qu'on se représente un robin plein de Cujas et de Barthole qui devient ministre de la guerre au moment où toute l'Europe était en feu[1]. . . . . . » Quand on lit les lettres de M. d'Argenson, dont nous avons conservé scrupuleusement le style, on est tout surpris de savoir qu'il a été directeur de la librairie, membre honoraire de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions. Il ne faut pourtant pas le juger sur la manière dont il traitait la langue française et l'orthographe; il avait certainement de la capacité; mais, sans avoir pour lui le même dégoût que pour son frère, il est impossible d'éprouver de l'estime pour son caractère. Quelques écrivains lui ont attribué, bénévolement, le réveil de Louis XV et de la France, lorsqu'ils venaient d'éprouver des revers, M. d'Argenson ménageait trop la faveur du roi pour le troubler dans ses plaisirs;

[1] Frédéric II, *Histoire de mon temps.*

c'est madame de Châteauroux qui a eu ce courage.

« Toute l'Europe avait appris avec étonnement qu'on eût fait, en un mois, la conquête de la Flandre hollandaise. Quelques-unes de ses places n'avaient pas été attaquées sous Louis XIV, étant jugées imprenables; d'autres résistèrent au plus grand ingénieur de France, à *Vauban.* »

Le Stathouder avait obtenu le secours de troupes anglaises et écossaises; les alliés menaçaient Anvers. Le duc de Cumberland, fils du roi de la Grande-Bretagne, avait fait transporter, à proximité de cette place, de la grosse artillerie et des fascines. Le comte d'Hérouville commençait à y préparer des moyens de défense, et à inonder une partie des approches, lorsque le comte de Lowendal y arriva, le 5 mai. Il remarqua que l'inondation ne couvrait que ce qui avoisine le Bas-Escaut, tandis que c'était son cours supérieur qui devait être le plus soigneusement garanti, et il y mit ordre. En 1746, la citadelle seule était en état de défense; M. de Lowendal la rendit plus respectable, fit réparer, en toute hâte, les ouvrages qui avaient été fort endom-

magés pendant le siége, construisit des batteries dans les faubourgs, en établit d'autres sur le port, et un camp retranché. Il entoura la ville et la citadelle d'une ligne de redoutes reliées entre elles, remédiant ainsi au défaut de communications des demi-lunes au chemin couvert, et au corps de la place. Plus tard, après avoir encore élevé huit redoutes fraisées en avant du glacis, il rendit compte au roi de toutes ces mesures. Le régiment d'Auvergne était entré à Anvers; mais de si grands travaux employaient beaucoup de monde, il n'en restait plus assez pour le service de la ville et de la citadelle. Le maréchal de Saxe y envoya deux bataillons de plus, et mit le régiment de Montmorin, cantonné près de l'Escaut, à la disposition du comte de Lowendal. Il avait fait sortir d'Anvers les chevaux des officiers d'infanterie, les deux régiments de cavalerie de Berry et des cuirassiers, et les avait envoyés vivre dans le pays de Waës. Il avait alors sous ses ordres vingt-neuf bataillons, seize escadrons de cavalerie, dix de dragons, et un régiment de troupes légères, commandés par MM. de Chevreuse, de

Blet, d'Hérouville et de Saulx, maréchaux de camp, ce qui le mettait en mesure d'inquiéter l'ennemi dans ses mouvements ou ses subsistances. Les travaux d'Anvers étaient partagés en trois parties confiées à trois brigadiers, MM. de Lally, de Vaux et de Bombelle. M. de Lowendal écrivait au ministre : « Je travaillerai nuit et jour pour mettre la citadelle un peu mieux en état de défense, et profiter de mes avantages qui sont de pouvoir donner coup de collier sur coup de collier, ce qui est beaucoup plus difficile quand on s'est laissé boucler une fois. » M. de Lowendal entendait que le gouverneur d'une place défendue par une garnison suffisante doit en disputer les approches pied à pied ; et il n'aurait pas épargné les sorties à celle d'Anvers.

M. de Lowendal, espérant encore être assiégé à Anvers, demandait, le 5 mai, au maréchal, mille bombes qui pourraient lui suffire pour les premiers temps, l'entretenait de la visite des fortifications qu'il venait de faire, et ajoutait : « Je ne négligerai rien de ce qui pourra multiplier la chicane ; votre bonne fortune,

notre zèle, et vingt-quatre bataillons feront le reste. »

M. d'Argenson à M. de Lowendal.

« Le 7 mai, à Versailles.

« Monsieur,

« . . . . . J'ai rendu compte au roi des lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour m'informer du progrès de vos attaques devant le Sas-de-Gand. S. M. s'attendait bien que les difficultés du siége ne feraient qu'augmenter vos efforts pour les surmonter; et le succès y a répondu d'une manière si brillante, que je ne puis assez vous en féliciter, et vous témoigner la part que je prends à l'honneur qui vous en revient. Nous ne tarderons pas, sans doute, à avoir de nouvelles occasions de vous en complimenter, et je m'intéresse trop à ce qui vous regarde pour ne pas me réjouir de tout ce qui vous arrivera d'agréable. Le roi a accordé à M. de Chabrié une pension de 1500 livres sur l'ordre de Saint-Louis, à la place de celle de 800 livres qu'il avait ci-de-

vant. . . . . . M. de Chabrié est bien fâché de n'être pas brigadier; mais il n'était pas possible de lui procurer cette grâce. . . . . Le chevalier d'Hallot a eu une pension de 1,000 livres sur l'ordre de Saint-Louis. Je vous fais mon compliment sur la prise de Philippine; c'est votre ouvrage, Monsieur, quoique vous l'ayez cédé à un autre. »

M. de Lowendal au maréchal de Saxe.

« Anvers, ce 10 mai 1747.

« . . . . . . Les ennemis ont fait un mouvement en avant, et se sont rapprochés de la ville d'une lieue et demie, de sorte qu'ils ne sont guère au-delà de deux lieues et demie de moi. Les hussards et Pandours sont toujours dans les dernières maisons des faubourgs; mais ce serait en vouloir à une poignée de puces que de penser à les attaquer. »

M. d'Argenson à M. de Lowendal.

« 12 mai 1747, à Versailles.

« . . . . . . S. M., à qui j'en ai rendu compte, est très-aise de vous savoir dans Anvers, et le détail dans lequel vous entrez des mesures que vous avez prises, en si peu de temps, pour la défense de cette place, augmente beaucoup sa confiance sur l'événement d'un siége que les ennemis nous annoncent d'une façon à nous faire croire, par leur lenteur, qu'ils en redoutent l'issue. Je dois vous avertir qu'on ne le craint point du tout ici, depuis qu'on sait que vous êtes chargé de sa défense. Je vous ai entendu dire, plus d'une fois, que vous désireriez, par-dessus tout, avoir une place à défendre pour le service du roi. Je voudrais que celle-ci fût meilleure par sa nature, mais vous y suppléerez par l'art. »

Tous les rapports indiquaient d'abord que les alliés s'étaient préparés à assiéger Anvers ; on portait à quatre-vingts le nombre de pièces de vingt-quatre qu'ils avaient fait arriver dans leur camp.

M. de Lowendal s'en réjouissait. Il écrivait qu'il leur préparait de belles salles de danse de tous côtés ; mais ses espérances ne tardèrent pas à être déçues.

Le comte de Lowendal au maréchal de Saxe.

« Anvers, le 13 mai 1747.

« . . . . . . Vous avez ordonné, Monseigneur, que l'on me renvoyât le canon ; plût à Dieu que je pusse en avoir besoin ; mais toute cette espérance s'évanouit. Aussi, je regarde tout le train de mon artillerie ici comme un dépôt dont on pourra se servir, lorsque vous ne voudrez plus laisser aux Hollandais Bréda ou Berg-op-Zoom. . . . . J'ignore si vous avez encore quelque dessein sur une des îles de la Zélande ; mais, en tous cas, n'ayez pas de répugnance à me faire besogner, avec peu de troupes comme avec beaucoup...... »

M. de Lowendal au maréchal de Saxe.

« A Anvers, le 14 mai 1747.

« . . . . . . Le duc de Cumberland s'est logé dans le château de Schilde, après avoir fait élargir les ponts, et en construire de nouveaux sur le ruisseau de ce nom.

« J'ai envoyé sur le clocher, et on m'a rendu compte que le camp des ennemis avait sa gauche à Wineghen, et sa droite à Wilmerdonck; qu'il marchait encore un corps vers la gauche, et qu'un autre était campé derrière Schilde.

« Tout cela étant fort proche d'Anvers, je me flatte toujours, quoique, selon le dire des habitants, ils veuillent faire demain ou après un mouvement vers Willebruck. . . . . . »

Le même au même.

« Anvers, le 15 mai 1747.

« L'ennemi a pris position sur trois ou quatre lignes derrière Merxheim, qui n'est qu'à une grande lieue de la ville. Sa gauche s'appuie à

Schilde[1], et sa droite à Wilmerdonck. Quand je verrai que sa gauche se développera avec un quart de conversion, c'est alors que je pourrai me flatter de quelque chose de plus. »

Le 17, M. d'Hallot rendait compte au ministre des dispositions prises à Anvers pour y soutenir un siége et terminait, en disant des ennemis : « S'ils veulent réellement tâter d'Anvers, nous serons de bien dure digestion. »

M. de Lowendal au maréchal général.

« Anvers, ce 17 mai 1747.

« . . . . . Après avoir achevé mes travaux qui mettent la citadelle et toute ma droite à couvert, je continue dans le même système à ma gauche, jusqu'à l'inondation. J'espère tenir par là l'ennemi éloigné de mon chemin couvert, et puis soutenir mes ouvrages par mes bataillons et les gros canons de mon rempart, et je me suis laissé

[1] Le duc de Cumberland avait établi son quartier-général dans le château de ce nom, où il avait fait venir dix pièces de canon de siége et six de campagne.

assez de terrain pour la manœuvre des troupes. Si l'ennemi ouvre formellement la tranchée devant mes ouvrages avancés, il y arrivera fort lentement, puisque je pars tout de suite à sa rencontre avec une tranchée pareillement, et de nouvelles redoutes qui se soutiennent par ces mêmes flèches et ouvrages avancés. Je sais, par expérience, combien cela embarrasse. Nous nous sommes soutenus ainsi, pendant neuf mois, à Mélazzo, en Sicile, l'an 1719, sans être pris.....»

Le comte de Lowendal ajoutait, en adressant les mêmes détails au ministre : « M. de Gourdon[1] entre parfaitement dans mes idées, et je saisis cette occasion, Monsieur, pour vous en dire tout le bien imaginable. Ses talents, et les peines qu'il s'est données depuis que nous prenons des villes ensemble, méritent certainement que vous l'honoriez particulièrement de vos bontés. . . . . .»

[1] M. Gourdon de l'Églisière; il fut nommé maréchal-de-camp le 17 septembre 1747, et lieutenant-général l'année suivante, après la prise de Maestricht.

Le comte de Lowendal au maréchal de Saxe.

« Anvers, le 22 mai.

« Les nouvelles que vous voulez bien me communiquer des ennemis me rendent ma bonne humeur, car il serait triste d'avoir remué tant de terre pour rien. Vous me ferez une grâce particulière de m'envoyer encore vingt mille palissades, et d'ordonner que l'on presse l'envoi des chevaux de frise qui doivent me venir de Dunkerque. »

M. de Lowendal avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Il employait pour la défense d'Anvers des moyens dont le général autrichien avait usé vingt-huit ans avant pour celle de Mélazzo, et n'oubliait pas les chevaux de frise dont Munich était grand amateur.

On sait avec quelle facilité Axel s'était rendu devant les troupes du marquis de Contades. Le maréchal de Saxe adressa, le 20 mai, au ministre, une lettre dont nous extrairons ce qui suit :

« . . . . . J'envoyai le chevalier de Lage, enseigne de vaisseau, dans une chaloupe avec le tambour major, sommer les commandants du camp et de deux batteries qui étaient vis-à-vis Philippine, de se rendre; ils répondirent qu'ils se conformeraient à la capitulation que ferait Axel. J'avais préparé un débarquement de six cents hommes pour la même nuit; mais, voyant une si grande résignation à se rendre, il n'y a pas eu moyen de faire aucun acte d'hostilité. Les officiers dirent qu'ils ne se déterminaient à se rendre que sur ce qu'ils savaient qu'il y avait, au Sas-de-Gand et sur le canal, *plus de deux cents balandres armées de canons, de mortiers et d'artifices,* qui devaient transporter vingt mille hommes dans l'île d'Axel; de Lage leur dit que *cela était très-vrai.*

« Si notre armée navale ne fait pas grand mal, elle fait du moins bien de la peur. . . . . . . Nous avons obligé messieurs les Hollandais à bien garnir Flessingue et Middelbourg; c'est toujours autant de moins de troupes qui se trouveront à l'armée du duc de Cumberland. . . . . .

« Je fais travailler à force les charpentiers de

marine à rétablir les ponts de bois qui ont été brûlés, et à construire une felouque pour envoyer par le canal à Anvers, afin que l'on puisse passer à force de rames l'Escaut dans tous les temps, soit que la mer baisse ou monte; elle aura vingt rameurs. Les officiers généraux, comme M. le maréchal (de Noailles), même le roi et vous, si vous vouliez aller à Anvers, vous pourrez y aller en ligne directe, quoique assiégé, comme j'espère qu'il le sera; ce sera le plus grand service que M. le duc de Cumberland puisse jamais rendre au roi. »

Le duc de Cumberland se refusa à satisfaire les désirs du maréchal de Saxe et du comte de Lowendal.

On avait appris que les ennemis faisaient de grands amas de fascines et de gabions. Tous les rapports indiquaient qu'ils continuaient vivement à fortifier Lier, et qu'ils n'attendaient plus que leurs gros canons pour commencer le siége; mais ils n'arrivaient toujours pas.

M. de Lowendal aimait beaucoup à se servir du régiment de la Morlière; il l'avait fait entrer dans la place. Un détachement de la compagnie

de Fischer[1] avait percé par Cuntick et y était arrivé aussi, toujours poursuivi par l'ennemi, mais sans se laisser entamer.

Le maréchal de Saxe finissait par se laisser persuader que les alliés attaqueraient Anvers. Il écrivait, le 26, au ministre pour lui faire part de ses dispositions dès que la tranchée serait ouverte, et l'informait qu'il venait de faire entrer dans la place le duc de Broglie, les comtes de Montmorin, de Lorges et d'Hérouville, maréchaux de camps; MM. de Malmedy, de Bombelle, de Lally, de Vaux et le comte d'Argenson, brigadiers, y étaient déjà.

Le comte de Lowendal au ministre.

« Anvers, le 25 mai 1747.

« Monsieur,

« La grande marée a voulu insulter hier mon camp retranché : si elle se présentait souvent de la même manière, les terres rapportées n'y résisteraient pas. Le profit que j'en ai tiré, c'est d'a-

[1] Voy. la note 19ᵉ.

voir eu cinq pieds d'eau dans mes fossés, et d'avoir fait l'expérience que je puis inonder toute cette partie devant mon camp retranché, jusqu'à Hohenbuek, en suivant l'Escaut, et jusqu'à Berchem dans les terres. Je m'applaudis d'avoir fait fermer, pendant la haute marée, les trois écluses qui forment cette inondation; car j'aurais, sans le vouloir, fait périr une infinité de bestiaux, et peut-être d'habitants. A présent, ils sont avertis, et je ne tirerai avantage de ma découverte qu'en temps et lieu. J'emploie le loisir que l'ennemi me donne à multiplier mes ouvrages à ma gauche, et les chicanes dans le faubourg de Burgerhout. . . . . . »

Mais le jour même où M. de Lowendal écrivait cette lettre, toutes les espérances de siége s'évanouirent. Les ennemis décampèrent à minuit, et se dirigèrent sur Lier et l'abbaye de Nazareth. Dans la nuit suivante, M. de Lowendal fit sortir des détachements du régiment de la Morlière et des volontaires sur les chemins de Bréda et de Berg-op-Zoom. Ils prirent quinze chevaux et six hommes et en tuèrent ou blessèrent cinquante

du régiment de Franchipani. L'intention du général était de harceler les alliés dans leurs communications avec les derrières de leur armée, autant que possible.

M. de Lowendal s'était contenté de prendre les précautions strictement nécessaires pour la conservation de la ville d'Anvers, et de faire raser les haies et les buissons pour éclairer les abords de la place. M. de Hallot écrivit au comte d'Argenson que le corps de ville, pénétré de reconnaissance pour les égards dont les habitants d'Anvers avaient été l'objet, offrit à M. de Lowendal un don considérable qu'il refusa, en disant qu'il était plus sensible à leur politesse qu'à de l'argent. Dans l'exposé des événements de la campagne de 1747, en mentionnant ce fait, on remarquait qu'il ne voulait que de la gloire.

Les magistrats d'Anvers, touchés de le voir montrer autant de désintéressement que d'humanité, firent frapper une médaille aux armes de leur ville et à celles de Lowendal sur le revers[1].

[1] Voyez la note 20e.

La nouvelle de tous les événements survenus si rapidement, et surtout la perte de l'Écluse, avaient sufli pour répandre l'effroi dans la Flandre hollandaise. Une foule d'habitants de cette province se réfugia en Zélande en y répandant l'alarme. Le prince d'Orange, aidé de l'or et des intrigues de l'Angleterre, fut proclamé stathouder; les couleurs de la maison de Nassau furent arborées dans toutes les Provinces-Unies.

M. de Lowendal avait remplacé par M. de Surlaville M. de Lage de Ceuilly, à qui le maréchal de Saxe avait donné le gouvernement de l'Écluse. Cent soixante et un bâtiments légers étaient réunis au Sas-de-Gand, par les soins de M. de Lage. Il avait ordre de se concerter avec M. de Lowendal, qui le prêchait, ainsi qu'il l'écrivait, de chercher des pilotes, de faire reconnaître le littoral dont l'état n'était plus tel qu'il était représenté sur les cartes; car notre marine, selon lui, n'en savait pas le mot. M. de Lage avait cependant grande envie de s'utiliser.

Nous croyons pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs des extraits d'une lettre de lui au

maréchal de Saxe, en date du Sas-de-Gand, le 27 mai 1747. Elle fait honneur à celui qui l'a écrite. Le style en est assez curieux, et elle ne s'écarte pas de notre sujet, car elle donne, sur le siége du Sas, des détails qu'on ne trouve pas ailleurs.

« Monseigneur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 25 de ce mois, par laquelle vous m'ordonnez de faire faire l'inondation des pays; les écluses ont été ouvertes aussitôt, et vos ordres exécutés.

« Mais, après cela, je dois vous représenter que je ne sers que parce que vous avez voulu que je fisse la campagne de terre; si je la fais, et que j'aie rempli de mon mieux mon devoir, vous me connaissez depuis plus de vingt ans, et savez ma franchise; vous devez donc me rendre la justice de croire que je suis très-reconnaissant de votre amitié; et que, n'ayant d'autre objet que votre gloire, je ne vous aurais pas proposé l'écoulement des eaux, si j'avais cru que cela pût préjudicier au service.

« Celui qui vous a conseillé de me donner ordre de faire faire l'inondation n'est ni votre ami, ni le serviteur du roi. Tel qu'il puisse être, il mérite d'être étouffé entre deux matelas; car c'est faire du mal sans avantage. Les fermes inondées étaient rétablies, les habitants étaient venus les réhabiter; elles étaient meublées de bestiaux de toute espèce. . . . . . L'herbe nourrissait les troupeaux, les campagnes en étaient couvertes. Les pauvres habitants avaient labouré de nouveau leurs terres. . . . . . Ils pouvaient espérer de se nourrir l'été et l'hiver.

« Voilà leur espoir perdu. . . . Quels sont ces peuples? Ce sont les sujets du roi du territoire de Gand. . . . Ce sont ces mêmes peuples que les Hollandais avaient inondés; eux que vous avez obligés à fournir leurs chariots et leurs chevaux durant le siége. On a détruit tous leurs arbres pour faire des gabions, des fascines, et des chemins dans les inondations. Malgré tout cela ces pays conquis, depuis que Gand est au roi, payent ce qui est imposé. . . . Il était donc bien naturel que nous, qui lorsque nous sommes venus faire le siége avons fait écouler les eaux, bouché

l'écluse de Rime, et saigné partout les inondations, nous donnassions la consolation au peuple d'avoir plus de secours des Français que des Hollandais. . . . . Si l'on vous a dit que l'inondation fortifiait la place, vous avez été trompé; car, tout inondée qu'elle était, nous avons établi trois batteries de canons derrière la ligne du Polder d'Autriche, et deux de mortiers à une portée de fusil de la place, ce qui a tout foudroyé et brûlé. Les autres attaques ont été dirigées, l'une du côté du canal de Gand, l'autre du côté de la digue de Philippine, et nous avons fait notre chemin, quoiqu'il y eût un bras de mer entre les batteries du Polder d'Autriche[1] et la ville. Ce sont cependant ces batteries qui ont fait tout le mal; et ce sera toujours par là que se fera l'attaque de cette place, quand on voudra la reprendre.

« . . . . Cette manière de faire une inondation n'est-elle pas contre votre honneur?. . . . .

[1] Les polders sont des terrains factices, conquis sur la mer au moyen de digues construites successivement. La création de ces digues, qui doivent être construites avec la plus grande rapidité, et l'entretien des polders, exigent de grandes dépenses, mais elles deviennent promptement très-fructueuses.

Ne dénote-t-elle pas une peur, ou une précaution qui n'est pas faite pour Maurice de Saxe? Ne sera-t-il pas plus dans sa place d'envoyer trois ou quatre mille hommes au Sas-de-Gand, pour s'y embarquer et aller dans les îles de Cadzand et d'Axel, à la vue des vingt-sept vaisseaux anglais qui ne sauraient le projet de notre petite armée, ni où diable elle voudrait aller? . . . . . Voilà ce qui est digne d'un général tel que vous, qui avez à vos ordres un homme sur lequel vous pouvez compter.

« Mais vous me laissez comme un ours dans une cage de fer que l'on montre pour deux sols, et vous me faites inonder la place comme un poltron : c'est un joli personnage que vous me faites jouer. . . . . .»

M. de Lage regrettait, comme le maréchal de Saxe, que nos forces maritimes fissent plus de peur que de mal à l'ennemi, mais en même temps il réclamait les droits de l'humanité.

Le comte de Lowendal au maréchal de Saxe.

« Anvers, 29 mai.

« Monseigneur,

« Vous êtes instruit, sans doute, que les ennemis ont pris leur position dans les deux Nèthes. . . . . Un de mes espions, qui est bien faufilé dans la maison du comte Bathiani, y a entendu murmurer tous les gens sensés sur la position ridicule de leur armée. Ils n'ont nullement hésité à dire qu'ils s'attendaient, tous les jours, à un ordre de rétrograder.

« Je fais tout mon possible pour être informé quand leurs convois leur arriveront ou de Bréda ou de Berg-op-Zoom. Je sais bien qu'ils ont laissé dix bataillons et mille chevaux à deux lieues de Berg-op-Zoom pour protéger ces convois; mais cela n'empêche point qu'on ne leur puisse chercher noise. »

Le 5 juin, M. de Lowendal se rendit au camp du Parc pour faire sa cour au roi, conférer avec

les comtes de Saxe et d'Argenson, et revint le même jour à Anvers.

Le 9, il répondait à une recommandation du ministre en faveur du baron d'Eberstein, chambellan de l'Électeur Palatin : « . . . . . Il vit ici avec moi, et ses équipages sont nourris dans ma maison; je ne peux rien faire de mieux à présent pour l'obliger, car les fonctions d'un aide de camp sont bien bornées quand on est renfermé dans une ville; mais, aussitôt que nous gagnerons la plaine, je lui donnerai des occasions de s'exercer et de s'instruire. »

Anvers n'étant plus du tout menacé, M. de Lowendal en avait fait sortir douze bataillons sous les ordres du comte de Saulx, maréchal de camp, pour occuper le bassin de Malines. Cent grenadiers et cinquante dragons qui gardaient le pont de Pasbrug y avaient été attaqués par des hussards et des Pandours, et s'étaient défendus avec la plus grande valeur.

M. de Beausobre s'étant porté à Yteghem en suivant l'ennemi, le comte de Vence marcha sur Putte, avec un détachement d'infanterie du corps du comte de Lowendal. Il fut rejoint, le

6 juin au soir, par cinq compagnies de grenadiers et quatre cents fusiliers, et entra dans Lier, où il n'y avait que cent cinquante malades; mais M. de Beausobre prit des équipages et soixante-dix hommes à Herenthals.

Après avoir laissé la brigade de Saxe à Walhem pour y défendre le pont sur la Nèthe, le comte de Lowendal arriva de sa personne à Malines le 26, et fit camper le lendemain dix-huit bataillons et deux régiments de dragons derrière la Dyle, leur gauche à Muysen; mais il ne tarda pas à retourner encore à Anvers. Il eut l'ordre de marcher sur Louvain, puis de se rendre le 1er juillet à Tirlemont, pendant que le comte d'Eu, campé avec l'armée à Osmaël, devait occuper Tongres. Le comte de Lowendal ne devait s'éloigner de la Dyle que dans une nécessité absolue pour contenir, au besoin, le comte de Saxe-Hildburghausen dont le corps d'armée était près de Bréda. M. de Lowendal eut donc le regret de rester dans l'inaction pendant la bataille de Lawfeld. Nous croyons cependant devoir faire connaître à nos lecteurs le rapport que le maréchal de Saxe en fit directement au roi; il contient

de ces détails que les auteurs contemporains se dispensent de publier. Ce mémoire est venu prendre place dans les archives de la guerre. En voici quelques fragments :

« . . . . . . En passant devant Lawfeld j'y trouvai environ six bataillons formés ; j'ordonnai à M. de Salières, qui les commandait, d'avancer entre les villages du grand Spaun et celui de Vlitengen, pour prendre M. de Bathiany en flanc pendant que je l'attaquais à la Commanderie avec toute l'infanterie que j'avais laissée à la gauche. Je trouvai aussi auprès de là M. de Clermont-Tonnerre avec une trentaine d'escadrons à qui je dis de précéder M. de Salières, et je me portai auprès du roi. . . . . . »

Le maréchal explique qu'il marcha ensuite à la tête de quarante-huit bataillons et de la réserve composée de la maison du roi. « Mais, ajoute-t-il : . . . . . . A mesure que nous montions la hauteur, les ennemis la dégarnissaient, et se retiraient ; j'espérais que M. de Clermont-Tonnerre les attaquerait dans la marche. Effectivement, lorsque j'arrivai sur la hauteur, la queue des ennemis défilait devant lui, et il ne bougeait.

« Je dis à M. de Clermont-Gallerande de les suivre avec la cavalerie jusqu'à Reckem, comptant qu'ils descendraient la Meuse ; leur ayant laissé près de deux cent cinquante escadrons sur les talons, et les voyant séparés et en fuite partout. . . . . Je comptais faire passer à une partie de l'armée la Meuse à la pointe du jour. Je fus bien surpris lorsqu'on me vint dire, le lendemain au matin, que les ennemis avaient tout passé à Maestricht et à Schmermas sur des ponts qu'ils avaient établis pendant la nuit. Quelque incroyable que paraisse cette aventure, elle n'est pas moins véritable. J'avais laissé M. de Clermont prince avec plus de cent quarante escadrons, à trois heures après midi, aux trousses de leur gauche, à demi-lieue de Maestricht. . . . . . Il était six heures quand je lâchai Clermont-Gallerande et Clermont-Tonnerre à la queue de leur droite. . . . Cependant toute cette armée s'était rendue sous Maestricht dans la plus grande confusion, et avait passé la Meuse sans que qui que ce soit ne l'ait inquiétée, ni ne m'ait fait avertir ; il n'y avait qu'à faire avancer deux pièces de canon dans la nuit et tirer au hasard. La moitié se

serait noyée. Enfin que dire de cela? Il faut croire que la Providence ne l'a pas voulu autrement; car les hommes d'eux-mêmes ne peuvent pas tomber dans un pareil aveuglement.

« Enfin, j'appris cette nouvelle à cinq heures du matin, et j'ai compris que nous avions donné assez inutilement cette bataille. J'écrivis sur-le-champ au comte de Lowendal, qui était resté à Louvain avec seize bataillons et trente-et-un escadrons, de marcher sur Berg-op-Zoom pour en faire le siége. . . . . . »

Le maréchal de Saxe ne pouvait manifester plus clairement le regret qu'il éprouvait d'avoir vu MM. de Clermont-Tonnerre et de Clermont-Gallerande laisser échapper les fruits de la victoire qu'il leur eût été facile de cueillir. Il ne voulut point que l'expression de son mécontentement passât par l'intermédiaire de M. d'Argenson, parce que cet homme de cour ne l'eût probablement pas fait connaître au roi. Cependant ce furent précisément M. de Clermont-Tonnerre et surtout M. de Clermont-Gallerande qui montrèrent le plus vif dépit, quand le bâton de maréchal récompensa les glorieux travaux de

M. de Lowendal, couronnés par un acte d'audace calculée, qui avait causé l'étonnement et l'admiration de l'Europe.

Le chevalier d'Hallot avait écrit au comte d'Argenson, le 12 juin, que, le commandant du fort Lillo ne laissant plus passer de poisson, M. de Lowendal lui avait fait dire que s'il s'y opposait davantage il le ferait bombarder, en commençant par deux bombes qui se multiplieraient jusqu'à ce que le passage fût libre aux pêcheurs. Le commandant du fort répondit qu'il laisserait passer les barques zélandaises chargées pour Anvers. Mais, comme elles n'arrivaient toujours pas, le comte de Lowendal avait commencé à exécuter ses menaces. Le duc de Cumberland s'était empressé d'envoyer au comte de Lowendal tout le poisson qui se trouvait, pour le moment, sur les côtes de Zélande; et, pour être assuré qu'il le recevrait, il était accompagné par un officier avec sa patache. M. de Lowendal expliqua lui-même au ministre que, cet officier n'ayant qu'un passe-port du prince anglais, il avait fait vendre le poisson au profit du patron de la barque de pêche, et récom-

pensé le conducteur. Un peu plus tard, M. de Lowendal s'arrangea pour que le gouverneur de Lillo ne pût plus gêner l'approvisionnement du marché d'Anvers. Il envoyait de temps à autre des partisans qui ne rentraient point sans avoir remporté quelques avantages sur les détachements ennemis.

En parlant des campagnes de 1746 et 1747, le prince de Ligne a dit que l'une d'elles pourrait compter pour quatre. Dans une assez longue lettre adressée au roi de Prusse, le 20 juillet 1747, le maréchal de Saxe a expliqué ses manœuvres dans la seconde de ces campagnes.

Les ennemis étaient sur la Nèthe, les Français derrière la Dyle, entre Louvain et Malines; c'étaient des positions qu'on ne pouvait quitter sans grands événements. Les alliés avaient pris cette position intermédiaire pour couvrir Berg-op-Zoom et Maëstricht, deux points fort éloignés où l'Escaut et la Meuse pouvaient conduire l'armée française. Elle ne devait point quitter le bassin de Bruxelles, parce que, si les ennemis eussent passé la Dyle et se fussent placés derrière cette rivière, on n'aurait pu les en déloger.

Louvain et Malines seraient retombés en leur pouvoir, et la Flandre hollandaise aussi : il eût fallu accourir, en prêtant le flanc, par Mons et par Ath, pour soutenir Bruxelles. Les ennemis auraient été dans l'abondance, et les Français obligés de consommer les subsistances des provinces destinées à les nourrir.

Le maréchal de Saxe avait beaucoup de motifs pour ne pas se hâter de prendre l'offensive. Il donnait le temps aux ennemis de s'affaiblir par les maladies dans des pays malsains, par la désertion et même par la difficulté de se pourvoir de vivres. Il voulait aussi laisser aux grains le temps de mûrir davantage pour nourrir sa cavalerie. Mais, comme les alliés ne quittaient point leur position entre les deux Nèthes, quelque fâcheuse qu'elle fût pour eux, le maréchal-général avait fait marcher les corps détachés du comte de Clermont, de MM. d'Estrées et de Saint-Germain vers Maëstricht; ce qui mit les alliés dans la nécessité de leur opposer des forces égales. Conformément aux nouvelles vues du maréchal-général, le quatrième corps très-considérable, commandé par M. de Lowendal,

fut destiné à assiéger Berg-op-Zoom, pendant que les premiers tiendraient les ennemis dans l'inquiétude pour Maëstricht, qu'il fallut renoncer à assiéger, comme le maréchal l'aurait désiré, parce qu'après avoir été vaincus à Lawfeld, les alliés s'étaient établis derrière cette ville, dans l'ancien camp romain, appelé depuis camp de Saint-Pierre.

Le corps d'armée du comte de Lowendal avait dû, d'abord, suivre une direction toute différente de celle de Berg-op-Zoom. Le 30 juin, il était venu camper sous Louvain, à neuf heures du matin; mais il s'était remis presque aussitôt en marche sur Tirlemont où les troupes que M. de Lowendal conduisait lui-même n'arrivèrent qu'à minuit. Il avait laissé à Louvain M. de Lussan, maréchal de camp, avec trois brigades d'infanterie, une de cavalerie et une d'artillerie; et, à Rosselaer, à mi-chemin de Louvain à Tirlemont, les volontaires bretons, pour escorter les convois venant de Malines. Madame la duchesse de Chartres, qui voulait rejoindre le duc, son mari, le lendemain à l'armée, coucha à Tirlemont où elle se trouvait en par-

faite sûreté. Par la position qu'il y avait occupée, M. de Lowendal avait assuré la retraite du maréchal de Saxe, au moment où ce grand général comptait cependant sur le succès qu'il obtint à Lawfeld. Dès que cette bataille eut été gagnée, M. de Lowendal ramena la moitié de ses troupes de Tirlemont au camp de Louvain, et donna l'ordre aux dépôts de son artillerie, restés à Gand et à Dendermonde, de se diriger sur Anvers. Le 6, il campa, avec son corps tout entier, sous Malines et y séjourna.

Le comte de Lowendal au maréchal de Saxe.

« Au camp de Malines, ce 7 juillet 1747.

« . . . . . Il nous est venu quelques déserteurs du corps du prince d'Hildburghausen qui est toujours campé à trois lieues de Bréda; je les ai fort questionnés sur le nombre de ces troupes, et ils conviennent tous qu'elles peuvent aller à douze mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie. Je souhaiterais fort qu'ils voulussent se mettre d'abord à même d'empêcher mon expédition, car j'ai tout ce qu'il me faut

pour désirer cette rencontre. Cela m'indisposera davantage si ce corps-là fait quelque mouvement pour me chicaner les convois d'Anvers. Me permettriez-vous, Monseigneur, de leur donner un coup de patte, si j'en trouve l'occasion, indépendamment de l'objet de ma mission; ou si vous ne l'approuvez pas, ne jugeriez-vous pas à propos d'augmenter ce corps d'une couple de brigades pour mieux assurer la communication avec Anvers? . . . . . »

M. de Lowendal reçut les deux brigades d'infanterie qu'il demandait, et de plus une de cavalerie.

Le 9, il fit occuper Lier par le régiment des volontaires bretons dont moitié était à pied et l'autre à cheval; ils devaient ramasser tous les chariots des environs. Son armée se porta sur une colonne de Malines jusqu'au-delà d'Anvers. Le 10, il chargea M. de Lally, maréchal de camp, d'occuper le fort de Stanvliet avec les grenadiers royaux de Chabrillant, trois autres compagnies de grenadiers, cinquante volontaires, deux cents dragons, quatre obusiers et deux

pièces de canon. La garnison de ce fort était de dix-sept cents hommes; elle fit un feu soutenu avec huit pièces de canon qui ne tardèrent pas à tomber au pouvoir des Français. M. de Lowendal avait fait avancer des troupes pour s'emparer de la digue par où elle aurait pu s'embarquer; car beaucoup de bâtiments à l'ancre à l'embouchure de l'Escaut lui auraient donné toutes facilités pour le faire. Elle abandonna ses postes dans la nuit, et se réfugia à Lillo et dans le fort Frédéric-Henri. Pour s'opposer à ce que ceux qui venaient de s'y renfermer, sans vivres et sans eau potable, pussent communiquer avec la Hollande, le comte de Lowendal établit une batterie à l'extrémité du Polder-Doel, et une autre sur une digue conduisant de Stanvliet au fort Frédéric-Henri, afin de priver ce fort et celui de Lillo des secours que des bâtiments auraient pu leur procurer, en ajournant à une autre époque la réduction de ces forts, que M. de Vaux fut chargé de serrer de près.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

DU

PREMIER VOLUME.

NOTE I.

(P. 3.)

Le nom de Gyldenlow signifie, en langue norwégienne, Lion d'or; il servait à désigner les fils naturels des rois de Danemark, et emportait avec lui le sceau de la légitimation. Dans toutes les cérémonies, partout ils avaient le pas sur la noblesse; ils étaient décorés de l'ordre de Danebrog à vingt et un ans et de celui de l'Éléphant à trente.

Ce nom de Gyldenlow ne passait pas à leurs enfants, ils prenaient celui de leur mère. Celle d'Ulric-Frédéric de Gyldenlow, Marguerite Papen, fut créée baronne de Lowendal, ainsi que son fils aîné et son petit-fils[1].

Leurs armes furent composées de celles de la maison de Danemark.

Christian V ordonna que les enfants et descendants de tous les Gyldenlow ajouteraient le nom de Daneskiold à ceux qui

[1] Lowendal, en danois, *Vallée du lion*.

leur appartenaient. Cette décision royale avait un effet rétroactif, en sorte qu'il fut rendu au fils et au petit-fils du maréchal de Lowendal, qui en avait été privé comme son père.

NOTE II.

(P. 9.)

Le comte de Seckendorf parvint à la dignité de feld-maréchal ; il eut beaucoup d'ennemis, et fut indignement traité par le prétendu philosophe de Sans-Souci. M. de Seckendorf avait quatre-vingt-trois ans et vivait dans la retraite, lorsque Frédéric II le fit incarcérer dans la citadelle de Magdebourg, parce que, sans être au service de la Prusse, il entretenait une correspondance avec les ministres de l'empereur. Ce prince avait eu la générosité de le rétablir dans les charges qu'il avait occupées autrefois, quoiqu'il eût servi son compétiteur, Charles VII. Le roi très-peu chrétien de Prusse rançonna son vieux et malheureux prisonnier ; il ne lui rendit la liberté qu'en lui extorquant 10,000 rixdalers, et parce que Marie-Thérèse exigea son échange contre le prince Maurice d'Anhalt-Dessau, qui était tombé dans les mains des Autrichiens.

NOTE IV [1].

(P. 35.)

Dans ce temps-là, un militaire se faisait porter en chaise pour ne pas souiller ses talons rouges, et savait cependant supporter avec constance les fatigues et les privations de la guerre. Aujourd'hui l'on voit des soldats, des officiers en uniforme, trotter à l'anglaise dans les rues de Paris, ou sur

[1] La note III a été supprimée par l'auteur.

un champ de manœuvres, ce qui ne les empêche pas de charger à fond dans l'occasion. Cependant, sous le premier empire et la restauration, on aurait mis aux arrêts des officiers qui se seraient exposés à être accusés de mollesse, par le public, en ne paraissant point de force à soutenir les secousses du trot d'un cheval. Ces changements dans les habitudes ont peu d'importance, mais la France aurait été trop riche et trop prospère, si, depuis la fin du siècle dernier, l'amour du changement en toutes choses, déguisé sous le nom de progrès, n'avait pas été poussé chez elle beaucoup trop loin, puisqu'il s'est étendu jusqu'aux bases de la société, en innovant sans cesse dans les plus grandes comme dans les plus petites choses.

NOTE V.

(P. 55.)

Frédéric-Guillaume, comte de Bismarck, général lieutenant au service de Wurtemberg, a laissé des notes sur les campagnes de 1812 et 1813 et les événements de cette époque. Il en existe une traduction à la bibliothèque du ministère de la guerre. M. de Bismarck dit que sa famille se rattachait, dans son origine, à ce qu'il y a de plus élevé; que, déjà du temps de Charlemagne, elle était en possession d'un renom historique et de droits seigneuriaux.

Au reste, Frédéric de Bismarck avoue que la fortune de son père était très-modique; il donne le récit des combats où il a pris part en qualité de capitaine-commandant un escadron wurtembergeois, et d'une rencontre avec une avant-garde, où il se conduisit *en preux chevalier* (textuel). Il se montre enthousiaste de Napoléon I[er]; son admiration pour lui paraît peu patriotique chez un Allemand; elle l'a porté à beaucoup d'injustices pour tous ceux qui, en rendant hom-

mage au génie du grand homme, ont déploré le tyrannique et cruel usage qu'il a fait de sa puissance.

NOTE VI.

(P. 76.)

Le feld-maréchal Lascy avait montré beaucoup de talent et de sagesse dans ses expéditions en Crimée. De retour à Saint-Pétersbourg d'une première campagne en Suède, il était resté complétement étranger aux intrigues qui firent monter la princesse Élisabeth sur le trône de Russie. Il n'eût point trahi la régente, aussi n'avait-il pas été mis dans le secret de la conspiration tramée contre elle. Le 7 décembre 1741, réveillé en sursaut, à trois heures du matin, par quelques-uns des conjurés, qui lui demandaient de quel parti il était, et pressentant qu'une révolution était déjà faite, il répondit avec sang-froid : *Du parti de l'impératrice régnante.* Ses interrogateurs, satisfaits de sa présence d'esprit, le conduisirent auprès de la nouvelle czarine, qui lui conserva ses dignités et son crédit. Le jour de Pâques 1742, quoique étranger lui-même, il avait su réprimer une dangereuse émeute des gardes russes, altérés du sang de tous les officiers qui n'étaient point Moscovites.

NOTE VII.

(P. 86.)

La branche des Zaporingiens ou Zaporogues, dont le nom signifie habitants des cataractes, était aussi appelée Haidamacks, c'est-à-dire scélérats; de toutes les tribus cosaques, c'était la plus belliqueuse. La guerre était leur seul élément, ils ne vivaient que par elle. Le mariage les aurait gênés, ils

enlevaient les femmes de leurs voisins, mais ils tenaient toujours ces femmes à distance de leurs camps; ils entretenaient aussi leur population en volant des enfants partout; leur approche répandait la terreur dans toutes les contrées qu'ils pouvaient atteindre. Recrutés de bandits de toutes les nations, de toutes les langues, il y avait cependant une certaine discipline entre eux. Ils étaient d'une indifférence parfaite pour tous les crimes commis en dehors de leur tribu, mais celui qui se rendait coupable d'un vol parmi eux était mis au carcan pendant trois jours et périssait souvent sous le knout. Celui qui avait assassiné un Zaporingien était enterré vif. Les Zaporingiens étaient braves, actifs, sobres, prodigieusement avides de butin, et tout à fait barbares. On ne pouvait employer de semblables auxiliaires sans opprobre, et cependant les Russes se servaient de ces exécrables sauvages pour faire les exécutions les plus atrocement cruelles en Pologne pendant la guerre civile qui désola ce malheureux pays, sous le règne de Poniatowski. On a vu de ces scélérats arracher des enfants du sein de leurs mères et les remplacer par des chats vivants (Rulhières).

NOTE VIII.

(P. 129.)

Le régiment de Lowendal n'avait eu d'abord que deux bataillons; il en eut par la suite un de plus et le cadre d'un quatrième. M. de Lowendal recevait 160,000 livres par an pour la solde de chaque bataillon, composé de six compagnies de cent dix hommes; elles étaient toutes commandées par un capitaine en premier, un capitaine réformé, un lieutenant en premier et trois lieutenants en second. Les deux capitaines recevaient 90 livres d'appointements par mois. Celui qui était en pied avait en outre des gratifications plus ou moins fortes, en raison de ce que sa compagnie était plus

ou moins au complet. M. de Lowendal ne craignait apparemment point qu'on prît beaucoup de drapeaux à son régiment : il en avait vingt-quatre. Celui de Soissonnais, qui était en réputation, n'en avait que trois. Le régiment de Lowendal devait être composé d'Allemands ; cependant les personnes qui auraient la curiosité de voir comment un régiment étranger était composé de 1743 à 1748 s'apercevront, dans la nomenclature qui va suivre, que l'élément germanique ne dominait point dans le corps d'officiers.

Le comte de Lowendal, colonel propriétaire.

MM. de Bulow, lieutenant-colonel, né en Hanovre [1];
le baron d'Élorme, major (Saxon).

Capitaines en pied.

MM. de Beauchamp, commandant le 1er bataillon (Français);
de Wateville, commandant le 2e bataillon (Suisse);
de Goze (Flamand);
Lecocq de la Fontaine (d'Ath);
de Müller (Saxon);
de Léonardy (de Phalsbourg);
de Stack (Irlandais);
le comte de Lowendal (fils du colonel);
de Stiebritz (Saxon);
le comte de Linanges (né à Westerbourg);
le comte de Schmettau (né en Bavière);
de Walthausen (du pays de Trèves);

[1] M. de Bulow devint colonel du régiment Royal-Suédois en 1760; il appartenait à une famille qui a produit un abbé très-bienfaisant, un publiciste célèbre, un écrivain qui a fait du bruit et beaucoup de mauvaise besogne, et un général prussien fort distingué.

de Haffner (né à Strasbourg), nommé commandant du 4e bataillon[1];
le baron Jacquier de Rosée (né au comté de Namur);

Capitaines réformés.

MM. du Cherroy (né dans le pays de Luxembourg);
de Weissenbach (Saxon);
d'Illens (né à Lauzanne);
de Slisenski (Polonais);
de Bizot (Suédois);
de Kennely (Irlandais);
Birckel (Alsacien);
O'Brien (Irlandais);
de Lohenskiold (du Sleswick-Holstein);
de Kalb, aide major (né à Nuremberg);
de Haccourt (né dans le comté de Namur);
de Chabert (né dans l'Amérique anglaise);
de Grüner (Suisse);
Kidlinsky (Polonais);
Keltschewsky (*id.*);
de Bulow (Frédéric) (Hanovrien).

Lieutenants en premier.

MM. Herrmann (Hambourgeois);
Driller (Alsacien);
Laine (du pays de Trèves);
Gomolinski (Polonais);
Biodos de Casteja (de Namur);
de Mahy (*id.*);
de Straes (Polonais);
de Harte (Irlandais);

[1] M. de Haffner était aide de camp de M. de Lowendal, et fut blessé, en même temps que son général, au siége de Fribourg.

de Tunder (Livonien);
de Schriver (de la Poméranie suédoise).

Lieutenants en second.

Mengarde, comte de Roburent (de l'Ile-Bourbon);
Gloze (Polonais);
Gollovin (Suédois);
de Pelport (Génevois);
Krofft (Alsacien);
Wibranowsky (Polonais);
le chevalier de Niewland (d'origine irlandaise);
Frantz (Alsacien);
Offlaherty (Irlandais);
O'Birn (*id.*);
de Stack (*id.*);
Goodman (*id.*);
O'Brien (*id.*);
de Maccarty (*id.*);
Outerssovne (Norvégien).

Enseignes.

MM. Fitzgerald (Irlandais);
Macdonell (d'origine irlandaise);
Okely (*id.*);
le chevalier de Brigny (né en Russie);
de Reader (né en Poméranie suédoise).

Bon nombre d'officiers de ce régiment avaient des noms très-connus à l'étranger, et quelques-uns d'entre eux en portaient qui le sont aujourd'hui partout. Nous nous contenterons d'extraire de ces contrôles ceux de MM. de Wateville, du comte Daneskiold (parent du comte de Lowendal); de MM. Lowenscron, des barons de Wrede et de Nispen; de MM. Krusenstern, Reventlau, Szembeck, Schwerin et du

chevalier de Vert. Il y avait un interprète attaché à ce régiment. M. de Lowendal était le seul qui pût parler l'anglais, l'allemand, le suédois, le polonais, le danois et le français. De toutes celles qu'il avait apprises, il n'y avait que les langues russe et italienne dont il n'eût point à faire usage en inspectant son régiment.

NOTE IX.

(P. 157.)

Nous ne pourrions, sans trop nous écarter de notre sujet, nous étendre sur toutes les impertinences de l'odieux personnage que l'on a trop souvent présenté comme un être séduisant, quoiqu'on ait pu lui appliquer le dicton latin *qui semper olet non semper bene olet;* nous rapporterons cependant une lettre du comte de Saxe, où l'on verra jusqu'où peut aller la fatuité d'un parvenu, devenu grand seigneur par adoption.

Le comte de Saxe écrivait donc à l'électeur en janvier 1737 : « ..... M. de Richelieu essuie dans son gouvernement de petites mortifications qu'il s'attire. On nous conte ici qu'il y exige, à son passage, tous les honneurs qu'eût pu exiger, en sa place, son fameux grand-oncle Armand, de si glorieuse mémoire; salves d'artillerie, premières visites, harangues, *Te Deum*, il ne vit plus que de ces friands morceaux-là. Il avait demandé, à je ne sais quel chapitre sur son passage, harangue et *Te Deum*. Un vieux singe de chanoine se chargea de tirer d'affaire son chapitre. Il vint à la tête de ses confrères comme pour haranguer : M. de Richelieu les reçut gravement... mais, au lieu de haranguer, le vieux prêtre dit au gouverneur : « Monseigneur, comment va le Roi? » L'autre, ébahi, ne sonna mot. « Monseigneur, recommença le chanoine, nous vous prions de nous dire comment se porte le Roi. » Le duc ne sut autre chose que de dire brus-

quement : « Fort bien ; après? » « Messieurs, dit le chanoine aux autres, vous entendez les bonnes nouvelles qu'on nous donne de la santé du Roi; allons, pour en rendre grâces à Dieu, chanter un *Te Deum*. Je crois que M. le gouverneur voudra bien y assister. » Il y assista en effet, de peur de pis, et l'on fit danser M. le vaniteux, bien que les violons ne jouassent point pour lui ; il n'a osé depuis demander des *Te Deum*[1]. »

Nous ajouterons une autre anecdote à celle qui précède, parce que nous la croyons inédite.

Un tout jeune officier (Gascon, il est vrai) se présente chez le duc de Richelieu, à Bordeaux. « Monseigneur, lui dit-il, le duc de M*******, mon père et votre ami, m'a recommandé de vous offrir ses hommages en même temps que les miens. » « Dites-lui, répond le maréchal, qu'il n'est ni duc, ni votre père, ni mon ami. »

Supposons que M. de M******* lui eût écrit : Monseigneur, j'ai l'honneur de vous informer que ma démission du grade de lieutenant en second, dans le régiment de *****, a été acceptée. Je vous prie de prévenir un quidam, petit-fils d'un joueur de luth, appelé Vignerot, que j'entends qu'il me rende raison de l'insulte qu'il nous a faite à mon père et à moi. » Le plat et puant courtisan qui avait cru pouvoir abuser de sa position aurait été dans le cas, ou de prêter le collet à un sous-lieutenant, ou de se retrancher dans sa dignité de maréchal de France. Dans l'une ou l'autre hypothèse, il restait couvert d'un nouveau ridicule à ajouter à tous ceux qu'il se donnait déjà. Une des épithètes dont nous nous sommes servis, en parlant du duc de Richelieu, est justifiée par la mauvaise odeur où il est resté auprès des honnêtes gens, et celle qu'il répandait autour de lui. Dans une chanson, faite sur son compte, sur l'air : « Voilà la différence, » on établissait une comparaison entre lui et le maréchal d'Estrées; nous n'en citerons que le dernier couplet :

[1] *Vie du maréchal de Saxe*, par Weber.

Cumberland les craint tous deux,
Et cherche à s'éloigner d'eux,
Voilà la ressemblance;
De l'un il fuit la valeur,
Et de l'autre il fuit l'odeur,
Voilà la différence.

NOTE X.

(P. 167.)

Le comte de Périgord (Gabriel-Marie de Talleyrand) a été nommé mestre de camp du régiment de Normandie en remplacement du marquis de Talleyrand, son père, tué pendant le siége de Tournay, en 1745, par l'explosion de deux barils de poudre qui fit voler ses membres et ceux de quatre-vingts soldats, sur le chemin couvert de la place.

Les compagnies de grenadiers du régiment de Normandie furent renouvelées plusieurs fois pendant le siége de Berg-op-Zoom, où il perdit huit cents hommes; son lieutenant-colonel, le comte de Laurencin, y reçut deux blessures dont il mourut. M. Suzanne ajoute aux noms des officiers appartenant à ce vaillant régiment, et blessés à Berg-op-Zoom, celui de M. de Jacomel-Bienassis, capitaine.

NOTE XI.

(P. 167.)

Arquebusiers de Grassin.

Simon-Claude de Glatigny de Grassin, capitaine du régiment de Picardie, fut chargé de créer ce corps sur le pied de quinze cents hommes d'infanterie, et de cinq cent quarante-six cavaliers. L'uniforme était bleu de roi, bordé de peau

blanche, les parements de panne noire, bordés de même; collet et veste garance, culotte bleue, guêtres de toile écrue, bonnet rouge, bordé de bleu, avec une plaque de cuivre sur le devant, et plumet blanc. Ce qui est assez curieux, c'est que ces arquebusiers portaient une cocarde bleue et rouge. L'armement consistait en fusil, baïonnette et sabre d'abordage.

M. de Grassin avait servi avec beaucoup de distinction. Nommé maréchal de camp en 1748, il se démit de son régiment en 1749, et ne servit plus, quoiqu'il n'eût que trente-sept ans alors.

Son régiment avait été réuni, cette année-là, aux volontaires bretons et aux fusiliers de la Morlière, sous le nom de volontaires de Flandre. Ce corps de troupes légères fut commandé par M. Alexis Magalon de la Morlière, promu, en 1762, au grade de lieutenant-général. Il avait levé, en 1745, un corps composé de mille soixante fusiliers et de cinq cent quarante dragons, et il avait acquis avec lui beaucoup de gloire. L'uniforme de ce régiment était : habit brun, parements, collet, veste et culotte garance, brandebourgs de même couleur, guêtres noires, bonnet noir bordé de blanc. Les dragons qui en faisaient partie portaient le même habit avec des aiguillettes garance, veste jaune, culotte de peau, bottines [1], casque de fer avec turban écarlate croisé de cuir noir, et orné sur le devant de trois fleurs-de-lis en cuivre.

Les volontaires bretons, que l'on a vus servir brillamment sous le maréchal de Lowendal, étaient alors commandés par M. de Kermellec-Panhouët, qui avait le grade de colonel. On avait réuni à son corps de fantassins quatre compagnies de hussards.

[1] Ces bottines montaient jusqu'au-dessous du genou.

NOTE XII.

(P. 196.)

Napoléon Ier avait trop de bon sens pour répudier de nobles souvenirs; de son temps le bleu et le rouge de la cocarde disparaissait presque complétement sous la gance du schako ou du chapeau. L'étendard national, appelé l'oriflamme, était couleur de feu. Le drapeau si vaillamment porté pendant tant de siècles, si respecté dans le monde qu'il y est devenu le signal de l'apaisement des combats, le drapeau français était blanc. Les révolutionnaires, imitant les anciens partis qui ont désolé notre pays, ont adopté, pour se distinguer entre eux, les couleurs du prince qui a engendré la félonie, inconnue jusqu'à lui, dans la grande race à laquelle il était si peu digne d'appartenir. Dans leur inconséquence, ces détestables brouillons ont fait accepter ainsi, par les masses, les couleurs de la livrée du roi; car elles étaient les mêmes pour celle de la maison d'Orléans; ils les ont étendues sur un nouveau drapeau; dans sa jeune gloire, il n'a pas pu abriter toutes les nobles têtes qui s'étaient réfugiées sous son ombre, ni les préserver des mains sanglantes des bourreaux dont on cherche quelquefois encore à faire des hommes exemplaires; mais depuis, le drapeau tricolore s'est enveloppé de tant de gloires qu'elles voilent son origine.

NOTE XIII.

(P. 196.)

Les officiers tués au siége d'Ostende furent MM. de Galatin, capitaine, et de Martine, lieutenant de grenadiers, appartenant au régiment suisse de la cour au Chantre; de Ricard, lieutenant en second dans celui de Crillon; de Lirmcourt et d'Elvincourt, capitaines des grenadiers royaux.

Blessés MM. :

De Brindelé, capitaine-lieutenant; de Gugger, de Risselhouber et de Richeistem, tous trois lieutenants de la cour au Chantre; de Bord, lieutenant en second de grenadiers du régiment d'Eu; Himmel, capitaine de grenadiers du régiment de Séedorf; Destouches, de Charnacé, de Sernicourt, Odoul, Bridouch, de Milau, de Lomares, de Croisille et d'Adonville, capitaines de grenadiers royaux;

De Machault, Lemaire, de la Gaille, lieutenants; de Marsollier, de Moulciau et de Saveur, ingénieurs; de Castelbayard, capitaine au régiment d'Eu; de la Bastide, lieutenant de Royal-Artillerie; de Castellenau et de Lamark, officiers du régiment de Crillon; de l'Estang, lieutenant-colonel; de Gramont et d'Hauteporte, capitaines, et Dumesnil, lieutenant, appartenant tous à ce même régiment;

M. de Bulow, lieutenant-colonel du régiment du comte de Lowendal, et le chevalier d'Hallot, son aide-major-général, qui fut gravement atteint.

La formation des régiments par provinces et des milices appartenant à diverses villes de France avait des inconvénients qu'on ne peut nier, mais ces provinces étaient profondément émues au récit des exploits de leurs enfants. Si ces désignations produisaient quelquefois, quoique rarement, une rivalité qui amenait des rixes, elles entretenaient une noble émulation. Il faut bien le reconnaitre, des numéros ne frappent point et ne restent pas dans la mémoire, comme les noms de Champagne, de Picardie ou d'Auvergne. La Bretagne devait prendre un tout autre intérêt à ses vaillants volontiers qu'à un corps de l'armée où ses fils sont confondus avec des Alsaciens, des Flamands et des Gascons. Quant à l'usage de donner à un certain nombre de régiments les noms de leurs colonels, il était infiniment flatteur pour eux, mais n'est assurément point regrettable, parce que cela les mettait dans le cas d'en changer trop fréquemment. Quoi qu'il en soit, la substitution des numéros aux noms de nos anciens régiments déplut tellement à l'armée qu'ils les con-

servèrent jusqu'en 1793, au grand mécontentement des sans-culottes, qui reniaient nos nobles provinces.

NOTE XIV.

(P. 201.)

On doit beaucoup regretter certains usages qui ont disparu; il en existait bien peu qui ne fussent parfaitement fondés en raison, et il y a aujourd'hui tant de causes qui tendent à dissoudre les liens de famille qu'il est particulièrement malheureux qu'on ait abandonné les moyens de les entretenir. Les billets de part, destinés aux parents, étaient écrits à la main. On se croyait obligé de les rechercher tous; on évitait soigneusement d'oublier les cousins les plus éloignés, ceux qui habitaient le fond des provinces : c'eût été manquer aux égards que l'on croyait se devoir réciproquement.

Aujourd'hui, on demanderait à quantité de gens quels sont leurs parents, comment ils leur tiennent, ils l'ignorent. Pour le savoir, il faudrait l'apprendre, à quoi bon? Chacun pour soi. La connaissance de la généalogie des chevaux les plus célèbres leur suffit. Quand, tentés par de grosses fortunes, ils se résignent à se marier, ils n'ont garde de s'instruire de l'origine des familles où il est question pour eux d'entrer; ils y trouveraient, quelquefois, des choses fort déplaisantes; ils oublient même le peu qu'ils savent de leur propre généalogie, cela pourrait les gêner dans certains cas.

NOTE XV.

(P. 326.)

Le maréchal de Saxe écrivait au ministre, le 20 août 1747 : « M. Orlic m'embarrasse un peu; il se trouve commander la brigade de Royal-Allemand par son ancienneté; il n'a ce-

pendant jamais été que lieutenant d'infanterie au service de Saxe. Depuis ce temps-là, il n'a été employé qu'à des commissions. Il est Cosaque; cela ne fait pas un personnage à commander quatorze cents chevaux, un jour d'affaire, et l'esprit ne rend pas un homme capable de manœuvrer : c'est l'ouvrage de l'expérience. Quand je réfléchis quelquefois à ces choses-là, la sueur froide me prend. »

On pourrait joindre bien des exemples à celui-là pour prouver tout ce qu'il y a de dangereux à exagérer les droits de l'ancienneté; les inconvénients que cela présente se font sentir même pour les grades inférieurs. Il sera toujours fâcheux qu'un brave soldat, devenu capitaine, mais sans autre instruction que celle du métier, soit l'objet de la dérision de ses inférieurs.

NOTE XVI.

(P. 246.)

Namur avait été cédé à la maison d'Autriche par la paix d'Utrecht, mais confié à la garde des états généraux par un autre traité. Cette malheureuse ville a été prise par Louis XIV en personne, en 1692; reprise, en 1795, par Guillaume III, d'Angleterre; bombardée par Auwerkerque, en 1704; prise par le comte de Lowendal, en 1746; rendue par le traité d'Aix-la-Chapelle; emportée par les Français, en 1792; elle est retombée aux mains des Autrichiens, en 1793. Les Français s'en emparèrent de nouveau, en 1794. Namur fleurit aujourd'hui sur le beau cours de la Meuse, et ses fortifications rappellent seules la longue suite de ses malheurs.

NOTE XVII.

(P. 273.)

« Depuis le cardinal de la Valette et le cardinal de Sourdis, on n'avait point vu d'homme qui réunît la profession des armes et celle de l'église. Le pape Clément XII avait jugé que l'état ecclésiastique devait être subordonné aux armes, dans l'arrière-petit-fils du grand Condé (Voltaire). » Richelieu avait endossé la cuirasse, mais pour assiéger les protestants à la Rochelle. La Valette avait eu le commandement d'une armée réunie à celle du duc de Saxe-Weymar; il reçut de Rome la défense de partager ce commandement avec un prince luthérien. Ici, nous voyons un ecclésiastique autorisé à faire la guerre contre les Anglais et les Hollandais, il est vrai, mais aussi contre leur alliée, la catholique Autriche.

Louis de Bourbon, comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, était donc de la grande race du prince de Condé, qui se fit pardonner ses fautes à force de victoires. Chaque page de l'histoire des trois derniers princes de cette branche de la maison royale nous les montre animés d'une inaltérable fidélité à leurs devoirs, et fait admirer leur loyauté et leur attachement à l'honneur. Pourquoi les noms de ces nobles sentiments s'effacent-ils de toutes les langues de l'Europe?

Deux assassinats ont éteint le titre, à jamais illustre, des Condé. Le dernier de ces crimes a eu pour mobile la cupidité hideuse de plusieurs complices; la vengeance de ce forfait a été soustraite à la justice des hommes et réservée à celle de Dieu; mais, si sa main ne s'appesantit pas toujours dès cette vie sur la tête des coupables, elle les atteint parfois aussi sans attendre l'heure du jugement dernier.

Louis-Philippe d'Orléans a consommé une usurpation qui avait fait reculer d'horreur le prince le plus perverti de l'Europe, le Régent. Louis-Philippe, qui a rouvert pour la France

la ruineuse carrière des révolutions, a été condamné à traverser en fuyant, sous un déguisement, la place sur laquelle des fous furieux, poussés par son père, ont égorgé le bon roi Louis XVI.

Le fils aîné de Louis-Philippe, élevé sur les genoux de madame la Dauphine, de sainte mémoire, était destiné à épouser la princesse qui a illustré le nom de duchesse de Parme. En 1840, Ferdinand d'Orléans, qui avait arboré des premiers les insignes de la rébellion, s'est brisé le crâne sur le chemin de la Révolte.

On ne pourrait éprouver aucune satisfaction à rouvrir des blessures à peine cicatrisées; mais l'histoire sera inexorable. Le prince qui a recueilli la plus grosse part des dépouilles de M. le duc de Bourbon a eu l'imprudence d'écraser un de ses fils du grand nom de Condé, au risque de réveiller les plus tristes souvenirs; la mort a atteint celui qui le portait, à la fleur de l'âge et sur des rivages lointains. On cherche inutilement à enter les plus nobles fleurs sur des sujets qui se refusent par nature à les porter. Le beau nom de Condé est éteint à jamais; mais celui des Guises pourrait être regardé comme un présage en certains cas.

Le comte de Clermont ne pouvait manquer de bravoure; humain, affable, populaire d'abord, il n'aurait pas dû avoir un ennemi. Sa carrière militaire se termina pourtant d'une manière malheureuse. Monsieur le Dauphin avait obtenu du roi, son père, que le commandement de l'armée d'Allemagne fût ôté au duc de Richelieu gorgé de ses rapines en Hanovre. Ce héros de vaudeville l'avait quitté en 1758; il laissa au comte de Clermont cette armée sans discipline et parfaitement disposée à se faire battre; elle ne pouvait avoir une très-grande confiance dans son nouveau chef, à en juger par ce qu'on a rapporté. On a prétendu qu'il avait chargé un de ses aides de camp d'aller apprendre des nouvelles de l'ennemi auprès du comte de Saint-Germain, chargé du soin de l'observer. Ce général gouailleur, et qui ne supposait pas qu'un homme d'un aussi grand mérite que celui qu'il s'at-

tribuait pût jamais être atteint par le ridicule, braquant sa lunette sur le quartier général du prince, aurait dit à l'aide de camp : « Voulez-vous savoir où est l'ennemi? Regardez bien, c'est là qu'il est. » On a accusé le comte de Clermont d'avoir eu une malheureuse inspiration à Crevelt, en faisant battre en retraite, au moment où la cavalerie française et six régiments étrangers soutenaient avec fermeté le feu des bataillons ennemis. La défaite de notre armée entraîna la perte de Dusseldorf. A la suite de cette fâcheuse affaire, le prince revint à Paris. On eût dû respecter son malheur; il fut accueilli par des sarcasmes et des satires, chansonné, maltraité en prose et en méchants vers comme ceux-ci :

Moitié casque, moitié rabat,
Clermont en vaut bien un autre :
Il prêche comme un soldat,
Et se bat comme un apôtre.

Et encore :

Est-ce un abbé? L'Église le renie;
Un général? Mars l'a bien maltraité!
Mais il lui reste au moins l'Académie,
N'y fût-il pas muet par dignité!
Qu'est-il, enfin? Que son mérite est mince!
Hélas! j'ai beau lui chercher un talent,
Un titre auguste éclaire son néant :
Pour son malheur le pauvre homme est un prince!

Réputé aussi incapable de conduire une armée que ses moines, le comte de Clermont, affublé du titre burlesque de général des Bénédictins, se retira dans son abbaye, où il ne vécut plus que pour répandre les plus larges aumônes autour de lui. Que n'eût-il jamais eu d'autre ambition que celle d'être le bienfaiteur des pauvres!

NOTE XVIII.

(P. 295.)

Le comte de Vaux (Noël-Jourda) devint par la suite maréchal, sans que sa généalogie eût contribué en rien à lui faire obtenir cette élévation. Il était d'une laideur remarquable; dans un temps où l'on chantait encore, surtout en France, cette laideur lui valut d'être chansonné; mais M. de Vaux se distingua par sa valeur, sa capacité, et par un grand désintéressement.

NOTE XIX.

(P. 348.)

Les chasseurs de Fischer comptaient, en 1747, quatre cents hommes à pied et deux cents chasseurs à cheval. Jean-Chrétien Fischer, qui les organisa et les commanda avec le grade de lieutenant-colonel, était destiné à surprendre souvent son monde, entre autres, en 1745, un gazetier de Francfort, dont il avait à se plaindre, et qui ne reçut point sa visite avec agrément.

L'uniforme était entièrement vert pour les chasseurs à pied de Fischer; ceux qui étaient montés portaient de plus une pelisse garance, un bonnet noir avec plumet et cocarde blanche. La schabraque qui couvrait la selle de leurs chevaux était couleur garance, et portait aux coins des poissons d'or, à cause du nom et peut-être des armes de leur commandant. Ce corps a pris, en 1761, le titre de dragons-chasseurs de Conflans, du nom de leur nouveau chef, Louis-Gabriel de Conflans, fils du marquis d'Armentières, que l'on a vu servir très-habituellement sous M. de Lowendal, et qui est devenu maréchal de France en 1768.

NOTE XX.

(P. 350.)

Les jetons historiques sont distingués des médailles dans l'histoire métallique des provinces des Pays-Bas, par Gérard Van-Loon. Cet auteur explique que sous Philippe-le-Beau, et principalement sous Charles-Quint, l'usage s'introduisit de perpétuer par des jetons le souvenir des principaux événements qui concernaient l'État. « Alors, dit Van-Loon, les jetons devinrent des monuments consacrés par l'autorité souveraine. Le choix des emblèmes et des inscriptions ne dépendait point du graveur. Chaque année on présentait aux états généraux, à ceux des provinces particulières et au conseil d'État, divers dessins, et l'on choisissait ceux qui convenaient le mieux aux conjonctures du temps. »

L'usage de distribuer de ces jetons aux gouverneurs généraux, à ceux des provinces particulières, aux membres des États, et à d'autres officiers publics, était aboli en 1654. Après être entré dans de longs détails sur les jetons, l'auteur dit qu'un lecteur judicieux verra sans peine combien est grande l'autorité de ceux qui ont été frappés dans les Provinces-Unies, et quelle est l'erreur des personnes qui en font moins de cas que des médailles de l'ancienne Rome. Il serait inutile de remarquer, contre son opinion, que celles-ci empruntent à leurs dates une valeur qui ne peut être attribuée à des jetons ni à des médailles modernes.

M. Van-Put, maire de la ville d'Anvers, nous a transmis les extraits qui suivent des actes collégiaux des années 1747-1753.

ARCHIVES DE LA VILLE D'ANVERS.

« En vertu de la résolution collégiale prise de ce chef, il a été ordonné au second trésorier communal de service, Jean-

François Ottens, de payer, de la caisse des logements de cette ville, une somme de quatre cents ducats au pensionnaire baron Van-Kessel, pour être remise au maréchal comte de Lowendal, pour reconnaissance, d'après les motifs énoncés dans la résolution susdite. Fait le 8 juillet 1747. »

Suivent les signatures.

Cette somme de quatre cents ducats (équivalant aujourd'hui à une somme de dix mille francs) ayant été refusée par le maréchal, les magistrats d'Anvers prirent une nouvelle décision dont voici la teneur :

« En vertu de la résolution collégiale prise de ce chef, il a été enjoint, de la part de la ville, au second trésorier communal en service, Jean-François Ottens, de payer à la caisse des logements de cette ville une somme de deux mille soixante-et-onze florins, quinze sols, monnaie de change, pour la confection de cent jetons d'or à offrir en don gratuit au maréchal comte de Lowendal, pour motifs contenus dans la susdite résolution.

« Fait en séance collégiale, le 25 août, 1747, etc. »

La somme de deux mille soixante-et-onze florins équivalait à peu près à celle qui avait été offerte, en espèces, au maréchal. L'auteur possède plusieurs des jetons qui ont été donnés à son bisaïeul par les villes d'Anvers et d'Ostende ; ils sont frappés de leurs armes sur leurs faces ; leurs revers portent le blason de Lowendal. L'exergue de ceux d'Anvers est composé des lettres : S. P. Q. A. et du chiffre de l'année 1747. Ils ont pour légende : *Pro gratitudine.*

Les jetons frappés par la ville d'Ostende ont pour exergue : S. P. Q. O. 1745 ; et la légende : *Ex victore decus.* Les coins de ces jetons ne se sont pas retrouvés à l'hôtel des monnaies de Bruxelles, où l'on n'a conservé qu'un seul des coins qui ont servi à frapper les jetons d'Anvers.

La médaille du module *moyen bronze*, frappée à l'occasion

de la conquête de Berg-op-Zoom, et dont les coins existent à l'hôtel des monnaies, à Paris, représente l'effigie de Louis XV. Le revers porte l'inscription suivante :

« *Quod Bergas-ad-Zomam situ arte munitissimas quas antea primarii Europæ duces frustra oppugnaverant cum omni præsidio et apparatu vi cœpit* XVI sept. MDCCXLVII. »

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE.

(*Campagne de Corse*, 1731-1732.)

Pendant la campagne de Corse, M. de Lowendal écrivit souvent au roi de Pologne Auguste II; il le mettait au fait de tout, lui envoyait les plans des différentes positions, et s'efforçait de lui procurer des cartes exactes du pays. Ses *Lettres conservées à Dresde*[1], nous apprennent qu'arrivé à Milan le 16 septembre 1731, et ayant vu le prince Louis de Wurtemberg, pour lequel le roi de Pologne lui avait donné une lettre, M. de Lowendal résolut de le devancer en Corse, « l'amitié que le gouverneur comte de Daun avait pour le colonel Wachtendonck lui persuadant qu'il éviterait, aussi longtemps qu'il lui serait possible, d'y envoyer le prince Louis. » M. de Lowendal débarqua le 23 septembre à Bastia, d'où il partit au mois d'octobre pour marcher sur Vescovato, suivant les instructions que le lieutenant-colonel de Lœschner apporta de Milan au baron de Wachtendonck. Vescovato « est le domaine des deux plus considérables rebelles, nommés Jaferri

[1] Les copies de ces lettres ne nous sont parvenues que longtemps après l'impression du premier volume.

et Zicaldi, (écrivait M. de Lowendal); on espère, en ruinant ce canton[1], mettre la désunion parmi les rebelles, qui seront obligés de n'être plus chez eux et d'errer d'un côté et de l'autre[2]. » Mais le colonel Wachtendonck « a des raisons plausibles par rapport à lui-même, de ne pas presser les rebelles comme il le pourrait, car il ne voudrait pas hasarder l'honneur acquis jusqu'à présent par quelque nouvelle entreprise plus générale que les précédentes[3]. » En effet, c'était en vain qu'on lui représentait qu'il ne suivait pas les derniers ordres qu'il avait reçus, M. de Wachtendonck s'opiniâtrait à vouloir négocier avec les rebelles, aux promesses desquels il se plaisait à se fier. Ils lui avaient envoyé un certain « major Zikao, Corse de nation mais pensionnaire de l'empereur, avec un mémoire par lequel ils imploraient la clémence de S. M. I., se rendant à Elle de toutes façons ; » comme ils ne faisaient aucune mention de la république de Gênes, la chose paraissait assez équivoque à M. de Lowendal. M. de Wachtendonck voulait répondre que, pour prouver leur soumission à l'empereur, les rebelles devaient se séparer à l'instant et s'en retourner chacun chez eux; cela causa de grands débats entre lui et le commissaire général génois, qui ne croyait pas que cet ordre suffirait pour rendre la tranquillité au royaume, et souhaitait des moyens plus violents, comme le désarmement général de l'ile et la punition de quelques chefs rebelles. M. de Wachtendonck envoya à Milan le lieutenant-colonel de Lœschner, pour y exposer ses raisons, mais, sur la demande qu'il fit à M. de Lowendal de lui dire son sentiment, celui-ci lui représenta que, si l'intention des rebelles était droite et leur confiance et soumission envers l'empereur sincères, ils ne refuseraient pas de se laisser désarmer. « En les laissant aller simplement chez eux, (lui dit-il), je ne vois pas qu'on soit en sûreté qu'ils

[1] 12,000 hommes environ s'y étaient rassemblés.
[2] Lettre du 25 septembre 1731.
[3] 22 octobre 1731.

ne se rassemblent à chaque instant. » « Outre qu'on aurait découvert par leur réponse leurs vrais sentiments (observait M. de Lowendal au roi de Pologne), il est certain que, si la république de Gênes eût voulu accommoder les choses sans aucune punition, et en consentant aveuglément à la médiation de l'empereur, elle n'aurait pas eu besoin de faire tant de dépenses, par rapport aux troupes, un seul médiateur de l'empereur aurait suffi, et les rebelles auraient été d'accord à l'instant[1]. » — « Le colonel de Wachtendonck, ayant mieux réfléchi sur cette affaire, renvoya le major Zikao avec la réponse que les rebelles devaient commencer par livrer leurs armes; s'ils consentent à cela, (continuait M. de Lowendal), ce sera un miracle, car le désarmement de l'île a été une des principales causes de sa révolte, [2] » et les Corses « voudraient plutôt perdre la vie que de n'avoir plus de fusils[3]. » Le major Zikao rapporta une lettre, « dans laquelle ils usaient de toutes sortes de termes de soumission envers l'empereur..... Ceux dont ils se servaient en parlant de la république n'étaient nullement ménagés..... ils ne faisaient aucune mention de vouloir livrer leurs armes [4]. » On trouva sur une chaloupe, qu'un bâtiment français avait détachée pour porter aux rebelles des munitions, et dont les impériaux s'emparèrent, « un paquet de lettres adressées aux chefs par un certain chanoine nommé Ortigani, qu'ils avaient envoyé à Livourne et à Rome pour offrir au pape la domination de la Corse. Ledit chanoine faisait le rapport de ses négociations et marquait que Sa Sainteté n'ayant pas voulu se mêler de cette affaire, il s'était adressé au père Ascanio, chargé des affaires d'Espagne, qui lui avait donné les meilleures espérances du monde et lui avait recommandé surtout de faire traîner la guerre en longueur jusqu'à l'arrivée de don Carlos en Italie, et qu'alors on pourrait faire des choses auxquelles on ne se

[1] Lettre du 27 septembre 1731.
[2] 28 septembre.
[3] 22 octobre.
[4] 29 septembre 1731.

résoudrait pas avant, pour ne pas offenser l'empereur[1]. » Ce fut sur ces entrefaites que M. de Lœschner revint de Milan avec des instructions qui portaient qu'on devait aller dans l'Evescovato attaquer les rebelles; en même temps la république publierait une amnistie générale pour tous ceux qui livreraient leurs armes dans les magasins. « Il est à croire que ce dernier expédient fera plus d'effet que tout ce que les troupes pourront faire, (disait M. de Lowendal), car je m'imagine, qu'à notre arrivée dans l'Evescovato nous n'y trouverons personne, et que le tout sera réfugié derrière les rochers les plus inaccessibles[2]. » Le colonel Wachtendonck, qui avait reçu un renfort, marcha avec sept bataillons, autant de compagnies de grenadiers et 250 hussards « vers le fleuve Golo, au bord duquel il campa le 19 octobre, de telle manière que le terrain le voulut permettre. » Les broussailles d'épines, qui couvrent cette partie de la Corse, en font un pays si coupé, que tous ceux qui, au dire de M. de Lowendal, avaient « plus d'expérience que lui et connaissaient plus de pays, » lui assuraient n'en avoir jamais vu de pareil. » M. de Wachtendonck envoya le major Hübner, du régiment de Culmbach, pour porter les rebelles à venir se soumettre. Trois ou quatre chefs se laissèrent amener, et par des termes vagues et équivoques implorèrent la miséricorde de l'empereur, tout en faisant bien voir leur haine insurmontable contre la république. Depuis le 19 octobre jusqu'au 22 on ne fit que traiter, sans arriver à aucune conclusion. M. de Wachtendonck redoutait de commencer les hostilités; il craignait une entreprise qui, si elle réussissait, ne suffirait cependant pas pour finir la guerre; « au lieu que, s'il peut, (écrivait M. de Lowendal), pacifier les choses sans coup férir, l'honneur lui restera dans toute l'affaire, ce qui ne sera pas si un autre général vient avec un nouveau corps de troupes indispensablement nécessaire; » aussi, souffre-t-il de la part

[1] 13 octobre 1731.
[2] 13 octobre.

des rebelles « des insolences terribles, car ils ont tiré dès les premiers jours sur notre avant-garde ; ils ont tué non-seulement (le 20) un cornette de hussards, qui commandait le convoi de Bigalia, mais même le 21, lorsque le colonel Wachtendonck me donna 50 hussards pour reconnaitre les environs d'Evescovato, ils n'ont pas laissé, malgré leurs belles promesses, de se glisser dans les broussailles et de me tirer plusieurs coups, dont ils blessèrent un de mes hussards [1]. » M. de Lowendal n'avait pas trouvé les environs de Vescovato aussi difficiles qu'on les lui avait dépeints, « d'autant plus qu'il y a des hauteurs qui commandent entièrement cet endroit. » Cependant, les chefs des rebelles ayant fini les négociations « par une lettre des plus impertinentes, » M. de Wachtendonck se décida à opérer le passage du Golo, où périt le capitaine Geyersberg du régiment de Walsegg, tué par les rebelles, qui suivaient les impériaux de broussailles en broussailles, les « canardant incessamment de loin, de sorte qu'on eut besoin de toute la contenance imaginable, et de faire plusieurs pelotons de l'arrière-garde pour passer le fleuve en ordre et toujours en chargeant [2]. » Le 24 octobre M. de Wachtendonck dirigea les troupes sur Torre Pelegrino. « Nous avons bien eu, (mandait M. de Lowendal), la marche la plus difficile qu'on puisse s'imaginer ; continuellement dans les broussailles à ne pouvoir marcher qu'un homme de front, ayant toujours à côté de nous toute la multitude des rebelles embusqués dans tous les endroits propres à cela [3]. » M. de Lowendal faisait déjà dans une lettre précédente une description affreuse de cette partie de l'île et des difficultés du terrain qu'on y rencontre : « Ce que les habitants appellent *ramurat* passerait chez nous pour des hauteurs escarpées garnies de broussailles de la hauteur d'une aune et demie, mais si épaisses que ni hommes ni bêtes ne

[1] 22 octobre.
[2] 23 octobre (au camp au-delà du Golo).
[3] 25 octobre (au camp près Torre-Pelegrino).

peuvent y passer que par un sentier, et par-ci par-là des vignes, dont le peu de terrain est soutenu par des murailles et des pierres posées l'une sur l'autre de manière à n'y pouvoir grimper qu'avec beaucoup de difficultés. Et ce qu'ils appellent *montagnes*, n'est proprement qu'un amas de rochers inaccessibles[1]. » Les impériaux trouvèrent Torre Pelegrino abandonné et les alentours ruinés. Les rebelles, au nombre de deux mille environ, s'étaient enfuis après les avoir laissé approcher, et avoir fait sur eux toute leur décharge. Le baron de Scheller, du régiment de Walsegg, fut blessé mortellement et soixante hommes tués ou blessés. Le 27 M. de Lowendal écrivait : « Le temps est si fort remis au beau que nous avons vu revenir tous nos bâtiments de provisions. Je m'attendais à ce que le colonel de Wachtendonck suivrait à présent ses instructions, en attaquant l'Evescovato, mais deux chefs de rebelles, arrivés de nouveau dans notre camp, l'ont tourné tout à fait vers une trêve, sans qu'il soit parlé ni d'otages ni de rendre leurs armes, mais bien qu'un chacun aille chez soi, et qu'à cette condition nous nous en retournerons aussi à la Bastie (Bastia). J'ose assurer à Votre Majesté que cette manière d'agir nous a tous surpris, et qu'on peut presque croire avec assurance que cette conduite ne sera approuvée ni à Milan ni à Gênes. » Le colonel de Wachtendonck, honoré d'un commandement dont un feldzeugmeister se serait trouvé heureux d'être chargé[2], avait « si peu envie d'entreprendre quelque chose, qu'il demanda même instamment d'en être délivré et d'oser aller à Milan y rendre compte de sa conduite. » M. de Lowendal pensait qu'il aurait de la peine à la justifier pleinement[3]. Il écrivit le 31 octobre au roi de Pologne : « Puisque je vois que les troupes resteront au moins trois mois dans l'inaction, je compte partir d'ici pour Gênes par la première occasion. Si, en y arrivant, je

[1] Lettre du 25 septembre 1731, Bastia.
[2] 18 septembre 1731, Milan.
[3] 31 octobre 1731, Bastia.

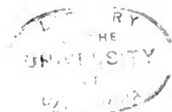
trouve la république disposée d'envoyer, même pendant l'hiver, le nouveau corps de troupes en Corse, j'y retournerai avec celui-là qui, probablement, ira débarquer à Calvi ou à Ajaccio. Mais, si la république veut différer le tout jusqu'au printemps, comme il y a le plus d'apparence, je me mettrai sans perdre de temps en chemin pour me rendre en Saxe, m'y jeter aux pieds de Votre Majesté pour la supplier très-respectueusement qu'Elle veuille bien avoir la grâce de permettre, qu'après avoir donné le soin que je dois pendant ces trois mois au régiment que Votre Majesté m'a fait l'honneur de me confier, j'ose retourner dans ces pays pour la campagne prochaine. »

Revenu à Milan après son voyage en Saxe, le 27 du mois de février 1732, M. de Lowendal y trouva le prince de Wurtemberg décidé à partir pour attendre à Gênes l'arrivée des dernières troupes, qui consistaient en neuf bataillons, 120 dragons et 100 hussards. « Si quelque circonstance imprévue ne change pas les projets du prince de Wurtemberg, (disait M. de Lowendal), il a le dessein de partager tous les seize bataillons en trois corps de troupes. Le 1er, de sept bataillons, agira sous lui-même du côté de Calvi; le 2e, de cinq bataillons, sera sous le commandement du général-major prince de Culmbach, aux environs de la Bastie; et le 3e, sous les ordres du général de Schmettau, à Saint-Florence [1]. » M. de Lowendal mentionnait de Gênes [2] l'arrivée de douze officiers du roi de Prusse. Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage qu'il les lui avait confiés pour les instruire dans l'art de la guerre. «Le prince de Culmbach avec la plus grande partie des troupes sont partis aujourd'hui, (écrivait M. de Lowendal le 4 avril), le reste suivra demain; le tout va à Calvi excepté le prince Louis lui-même, que j'ai l'honneur d'accompagner sur une galère jusqu'à Saint-Florence........ Il est probable que le 3e corps, à Saint-Florence,

[1] 3 mars 1732.
[2] 29 mars.

ne subsistera plus........ mais cela n'empêchera pas qu'on ne continue à pourvoir le magasin à Saint-Florence pour tout événement. » — Le prince de Wurtemberg arriva le 7 à Saint-Florence où il trouva le général de Schmettau. Il reconnut les hauteurs et les environs de Saint-Florence et alla le 8 à Bastia par terre. « Le chemin passe par-dessus les plus hautes montagnes, (écrivait M. de Lowendal), et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut rester à cheval[1] ». Après avoir examiné les troupes et avoir pris des mesures pour l'avenir avec le général de Schmettau et le colonel de Wachtendonck, le prince retourna à Saint-Florence ; il en partit à minuit pour se rendre à Calvi, où il arriva le 9 de très-bonne heure. Le prince de Culmbach y était déjà depuis deux jours. M. de Lowendal mandait le 9 au roi de Pologne : « Le prince Louis dispose tout pour commencer à agir au plus tôt, » suivant la recommandation expresse de l'empereur et contrairement aux vues du gouverneur de Milan, « qui établit ce prince plutôt en plénipotentiaire pour juger les différends de la république et des rebelles, » qu'en général. Si le prince voulait suivre cette voie, « il est certain que ce serait un nouveau champ ouvert aux mécontents pour gagner du temps et traîner les choses par des recherches qui contrediraient les idées de l'empereur et ruineraient encore plus la république, tant en dépenses qu'en autorité[2]. » Le prince Louis reconnut avec 500 grenadiers et les hussards les chemins conduisant à Calenzano par les montagnes. Sur la dernière hauteur d'où l'on pouvait distinguer les alentours de Calenzano, le prince fit remarquer au prince de Culmbach, et aux autres officiers et commandants ce qu'ils auraient à faire, lorsqu'il s'agirait d'entourer et d'attaquer ledit endroit. Le prince fut obligé de faire avancer une compagnie de grenadiers et quelques pelotons pour éloigner les rebelles et les tenir à l'écart le

[1] 9 avril.
[2] 9 avril.



temps nécessaire pour achever de donner ses instructions, après quoi, il reprit le chemin de Calvi. Les rebelles suivirent les troupes avec de grands cris, tant que les montagnes durèrent; il y eut 2 morts, dont 1 officier, et 7 blessés. Le 12, le prince Louis reconnut les chemins qui mènent à Calenzano par la plaine. Les rebelles s'approchèrent moins près que la veille et ne blessèrent que 3 hommes. Le général de Schmettau s'avança d'une couple de marches dans le pays du côté de Saint-Florence, et le colonel de Wachtendonck avec 1,000 hommes du côté de Bastia; ils occupèrent les plus grandes hauteurs et ne perdirent que 18 hommes tués ou blessés[1]. Après un délai de cinq jours, accordé par l'empereur aux rebelles pour profiter de l'amnistie générale qu'il leur garantissait, et de nouveaux pourparlers, qui n'aboutirent à rien, le prince Louis marcha sur Calenzano avec tous les corps de troupes, partagés en trois pour prendre autant de routes différentes. Ils arrivèrent de manière à entourer tous à la fois Calenzano, que les rebelles avaient fortifié à leur manière en élevant des petites murailles et en perçant les maisons[2]. Les rebelles, investis de tous les côtés, se rendirent. Le major Hübner, du régiment de Culmbach, fut blessé mortellement. Il n'y eut en tout que deux tués et trois blessés[3]. Monte Majore et Lumio se soumirent, à l'exemple de Calenzano (24 avril). « S. A. le prince Louis prend dans chaque ville deux ou trois chefs pour otages (écrivait M. de Lowendal), et les envoie avec toutes les armes à Calvi....... Il a été obligé de rester

[1] Lettre du 23 avril 1732.

[2] 12 avril 1732, Calvi.

[3] Lettre du 23 avril 1732 datée de Calenzano. Cette lettre contredit ce qui a été écrit dans le cours de cet ouvrage, d'un prétendu échec éprouvé par le prince de Wurtemberg devant Calenzano qu'il aurait attaqué plusieurs fois inutilement. Nous lisons le contraire dans la lettre susdite. M. de Lowendal ne parle ni dans celle-là ni dans les autres d'aucun échec de la part du prince Louis. Il ne dit rien d'une diversion infructueuse opérée soi-disant par le baron de Wachtendonck dans le même temps que le prince attaquait Calenzano sans réussir à le prendre.

trois jours à Saint-Marcasso pour recevoir les otages et les armes de la Balagna, qui est à présent entièrement réduite[1]. » « Le district de la Costiera où le général de Schmettau était posté, n'a pas été si prompt à mettre bas les armes. Le lendemain de l'envoi du pardon, les rebelles ont tâché de le déloger des hauteurs qu'il avait occupées, et en ont été repoussés avec quelque peu de perte. Ledit général fut obligé de brûler Bigorno Lento et quelques autres petits endroits pour pouvoir s'approcher de Golo. Ce ne fut qu'après ce traitement qu'ils ont mis bas les armes et donné des otages[2]. »

Les habitants de Caccia rendirent de même leurs armes ainsi que ceux de Rustoni, Ampugnani et Casaconi. On se dirigea le 3 mai sur Corté, dans le but d'y établir un poste et un magasin avec des communications vers la Marine (Mariana). Le prince Louis prit un détour par un chemin découvert pour éviter de perdre inutilement du monde dans les rochers; mais les rebelles se glissèrent la nuit dans les broussailles jusqu'aux postes avancés, blessèrent une sentinelle et percèrent l'habit de l'officier. Le 4 ils occupèrent les défilés fort étroits, par lesquels on devait nécessairement passer; il fallut gravir les hauteurs pour les déloger, ce qui perdit du temps. « Les paysans, que quelques coups de fusil avaient contraints de fuir, se retirèrent sur Corté, et menacèrent cet endroit de le brûler s'il ne se défendait. Le prince, pour ne pas leur en laisser le temps, y marcha le lendemain 5; la ville se rendit comme elle l'avait promis[3]. » Mais, les rebelles faisant mine de se défendre dans un couvent de franciscains, on y envoya des grenadiers, et ils s'enfuirent. Le 7 mai, M. de Lowendal était au désespoir d'avoir à apprendre au roi de Pologne la mort du lieutenant Buchner, tué roide en allant imprudemment sur une hauteur pour lever un plan.

[1] 2 mai, couvent de Caccia.
[2] 2 mai, couvent de Caccia.
[3] Corté, 7 mai 1732.

— « Depuis la Balagna, (continuait M. de Lowendal), qui est une province extrêmement fertile, et qui a les plus belles vallées du monde, nous avons passé des endroits assez arides et montagneux; mais, en revanche, les alentours de Corté sont derechef fort agréables et fertiles. » Le 17 mai M. de Lowendal estimait tout fini; les provinces di qua da Monti et di la da Monti avaient rendu leurs armes; même trois villages, qui avaient été très-hostiles aux impériaux lors de leur passage, étaient revenus à l'obéissance. Le commissaire général de la république, Rivarolles, s'occupait à tout remettre en ordre, tous les chefs étaient en otage et l'on tenait de l'un d'eux la désignation de la quantité d'armes qu'il y avait dans chaque province (en total 5,000 fusils, sans compter les pistolets et armes blanches). Cependant on voyait poindre pour l'avenir de nouvelles difficultés. « Le commissaire général Rivarolles, (écrivait M. de Lowendal en date du 25 mai), m'a honoré assez de sa confiance pour me faire apercevoir tout l'embarras dans lequel il se trouve par rapport à la garantie que l'empereur a promise aux rebelles. La république s'imagine que l'empereur se mêlera de leurs affaires à tous moments, sous pretexte de faire observer les promesses qu'on a faites. » Le prince Louis se rapprocha de Bastia; M. de Lowendal précéda de quelques jours son départ de l'île. Les officiers prussiens voulurent s'en revenir avec lui; ils s'étaient donné « des peines inutiles pour trouver quelques grands hommes en ce pays, ceux qui pouvaient leur convenir leur ayant été refusés malgré l'envie des commandants des compagnies, qui auraient bien voulu s'en défaire au prix qu'ils y mettaient. »

M. de Lowendal rendait compte au roi de Pologne, le 4 juin 1732, de l'approbation, donnée par la cour impériale, à la conduite du colonel de Vius, du régiment de Palfi, pour avoir fait brûler un bâtiment français qui avait apporté des munitions de guerre aux rebelles. Comme il l'avait fait un peu précipitamment, et seulement sur un soupçon, le prince de Wurtemberg avait cru prudent, pour prévenir les brouil-

leries entre la France et l'empire, de le mettre aux arrêts.

L'approbation de l'acte du colonel de Vius causa un grand embarras à la république de Gênes. La France prétendit que celle-ci devait être responsable de tout ce que les troupes auxiliaires avaient fait, et envoya quatre bâtiments de guerre, qui arrivèrent dans la rade de Gênes, demandant une satisfaction éclatante, et menaçant de couler à fond la première galère qui se présenterait.

« La nécessité où était la république d'en passer par toutes les volontés de la France, occupée sans cesse depuis quelque temps à lui chercher noise, » faisait présumer à M. de Lowendal que les choses s'accommoderaient au plus tôt.

Cinq bataillons furent laissés en Corse sous les ordres du colonel de Wachtendonck; deux de ces bataillons devaient être retirés sous peu de temps. M. de Lowendal fit son rapport au ministre de Saxe le 18 juillet. Il lui expliqua que, quoique tous les chefs en otages n'eussent pas accepté le pardon dans le temps prescrit, et eussent même fait des tentatives en attaquant les corps séparés après l'envoi dudit pardon, le prince Louis avait mieux aimé les recevoir en grâce que de les pousser à bout par une sévérité qui aurait pu perdre encore du temps. Mais on découvrit des intelligences entre un nommé Raphaëli, qui n'avait pas été pris, et les autres chefs des rebelles. Le prince de Wurtemberg, d'accord avec l'envoyé de la république, les fit conduire à Bastia, d'où, d'après les ordres de l'empereur, ils furent transportés à Gênes, « pour y être gardés dans une prison honnête, et avec la condition qu'on n'attenterait ni à leur vie ni à leurs biens. »

Campagne de Pologne pour la succession d'Auguste III au trône qu'avait occupé son père Auguste II. (Voy. pag. 41.)

Au retour de la campagne de Pologne, M. de Lowendal, à qui l'on confiait volontiers les missions difficiles, fut chargé de ramener les malades en Silésie, avec le peu de troupes qui restait de la garnison de Cracovie.

« Dieu veuille, (écrivit-il au duc de Saxe-Weissenfels, de Breslau, le 29 juin 1734), que je n'aie plus jamais un triomphe à mener pareil à ma sortie de Cracovie.

« Escorter 500 chariots de malades, avec 4 bataillons de 150 à 200 hommes tout au plus; ce plaisir, dis-je, ne me sera envié de personne. Je ne comprends pas pourquoi les ennemis, qui étaient tout à l'entour de nous, avec tout ce qu'ils ont de troupes, n'aient rien tenté, et apparemment que la joie de pouvoir s'emparer impunément de Cracovie leur a fait oublier tout le reste. »

A Cracovie, dont il était commandant, M. de Lowendal avait rempli envers ces mêmes malades les devoirs de la charité aux dépens de sa santé et au péril de sa vie. « J'ai pensé (écrivit-il) faire un voyage, savoir celui de l'autre monde, mais je me suis ravisé après une irrésolution de quatre jours. L'air infect du château avait été cause de mon indisposition, et je visite les malades maintenant un peu plus rarement[1]. »

[1] Cracovie, le 22 mai 1734.

Lettre du général de Lowendal au ministre duc de Saxe-Weissenfels[1] *pendant son service en Russie.*

Varsovie, 1er mars 1738.

. . . .
. . . .

« Mon bonheur aurait été parfait, si on m'avait laissé le loisir d'aller pour quelque temps me mettre aux pieds de Votre Altesse Sérénissime et lui rendre compte de bouche de tout ce que je pourrais avoir sur le cœur. Mais un ordre pressant me rappelle au plus tôt dans nos déserts, et je continuerai à suivre ma nouvelle vocation avec toute la résignation possible.

« Votre Altesse Sérénissime m'a toujours fait la grâce d'être persuadée de mon attachement pour le métier, et de l'envie que j'ai de m'y faire quelque réputation. En vérité, ce penchant serait entièrement amorti en moi par les difficultés et les déboires inséparables du service russe, si l'amitié et la confiance dont mon chef m'honore, et la distinction avec laquelle j'ai été reçu à la cour et à l'armée, ne me soutenait dans ma nouvelle carrière. Mon chef, le feld-maréchal (comte Munich) avait si bien tourné les choses, qu'il m'avait mis à la tête d'une division d'à peu près 20,000 hommes; ainsi j'ai eu le plaisir de commander en plein. Le même ne m'a jamais

[1] Le duc de Saxe-Weissenfels paraît avoir eu pour M. de Lowendal une estime particulière. Lorsqu'en 1736, celui-ci le pria de s'employer en sa faveur, auprès du roi de Pologne, pour obtenir sa démission du service de Saxe[1], le duc de Saxe-Weissenfels, regrettant sincèrement de perdre un sujet aussi distingué, refusa de se mêler de cette affaire. Il ne pouvait, écrivait-il, à M. de Lowendal, se vaincre au point de proposer au roi sa démission et l'engageait, dans le cas où il jugerait à propos d'insister sur sa demande, à s'adresser directement à Sa Majesté. « Je me fais un plaisir, (disait encore le duc de Saxe-Weissenfels), de procurer au roi de bons officiers, mais je ne voudrais être l'instrument qui l'en privât[2]. »

[1] Lettre de M. de Lowendal en date de Grossenhayn, 28 août 1736.

[2] Lettre du duc de Saxe-Weissenfels en réponse à celle de M. de Lowendal, sans date.

oublié lorsqu'il m'a pu fournir quelque occasion où j'aurais pu me distinguer. Je commence à me tirer d'affaire par rapport à la langue, que j'espère savoir bien dans peu de temps. Mais tout cela, Monseigneur, ne corrige les circonstances mauvaises que pendant la campagne, où l'application à nos devoirs nous étourdit sur tout le reste et où l'assemblage de beaucoup de gens de mise a de quoi nous satisfaire ; mais ces moments séparés du reste, vous vivez exilés de tout commerce avec des gens sociables. Si on reste dans des quartiers, il faut renoncer à tout et devenir entièrement philosophe ; et si on vous accorde la permission de voyager au-delà de 500 lieues d'Allemagne pour venir à Pétersbourg, c'est le moyen de s'y ruiner pour toujours en fait de dépenses, qu'il n'est pas même permis d'éviter. Quoique le peu de temps que je suis dans ces pays-là ne m'ait pas encore exposé à ces sortes d'inconvénients, la perspective ne laisse pas de me faire frémir. Les appointements sont modérés et proportionnés à la façon de penser russe [1] et au bon marché qu'il fait dans les provinces où on nous confine. Il est vrai que l'Impératrice me fit la grâce de m'assurer que je ne serais pas traité sur le même pied et qu'Elle aurait Elle-même le soin de régler ma pension, mais, depuis, je n'en ai plus entendu parler. Nonobstant cela, j'en augure bien, puisqu'elle me fit présent de 10,000 florins d'Allemagne pour le voyage que j'avais fait, et que j'espère n'avoir pas gâté mon affaire pendant la campagne dernière. J'en apprendrai des nouvelles à présent à mon retour à l'armée, puisqu'il est naturel que mon avenir doit être réglé là-dessus.

« Pour le reste des circonstances du service, elles sont la plupart connues de V. A. S. Deux à trois occasions que j'ai eu d'examiner ceux que je menais et d'éclairer de près leur contenance m'ont fait comprendre que le commun est excellent pour être conduit au feu et pour s'en servir dans des

[1] M. de Lowendal veut dire ici probablement que les Russes ne se faisaient pas de scrupule de gagner sur toutes choses.

manœuvres unies où il ne s'agit pas de mouvements rapides ou qui demandent quelque intelligence.

« Mais, en revanche, les officiers russes sulbaternes, je n'en exclus pas les capitaines, sont des objets d'horreur et de mépris. Le point d'honneur et d'ambition, c'est chez eux une terre inconnue. On tâche bien autant que possible d'engager autant que l'on peut des étrangers qui ont quelque avoir, mais leur nombre ne suffit pas et leur petite fortune, ou les ennuie ou l'on est obligé de les avancer, ne comptant pas encore que parmi 10 qui viennent, 9 ne valent rien. Lorsque ceux de la nation avancent dans les charges, fort peu parmi ceux-là prisent cet avantage. L'esclavage qui les condamne à servir tant que le souverain les croit en état à cela, leur fait regarder leur situation avec horreur, pour peu qu'ils aient de quoi vivre dans l'obscurité. Et dans les occasions d'honneur, tout cela agit plutôt machinalement que par réflexion. Comme la nation a déjà beaucoup été polie depuis une cinquantaine d'années, peut-être qu'avec le temps, ils auront aussi des sentiments d'honneur; mais je prévois que la vie d'un seul homme ne suffira pas pour voir un pareil changement. — Enfin, Monseigneur, toutes les réflexions que je fais là-dessus, se finissent toujours par le raisonnement : qu'il faut s'occuper continuellement dans notre métier; qu'il faut chercher les occasions où la guerre se fait avec le plus de vigueur; que l'on peut s'instruire partout et même dans les occasions où la régularité doit faire place à des considérations plus pressantes; qu'un honnête homme doit éviter de passer dans le monde pour léger et inconstant dans ses résolutions, et qu'il faut dans les circonstances où je me suis trouvé et où je me trouve encore à présent, prendre à son aide quelque intervalle de temps et finir avec le proverbe du roi de Prusse : *Interim aliquid fit.*

« Je conjure V. A. S. très-respectueusement de vouloir excuser cette grande lettre, mais c'est le défaut de toutes les confessions générales qui exigent d'entrer dans un grand détail. Peut-être aussi que l'air russe m'a déjà infecté, où les

écritures vont à l'infini. Ce qu'il y a de certain, c'est que je m'en donne à cœur joie; puisque je m'entretiens avec le plus digne prince de la terre que j'adorerai et respecterai jusqu'au tombeau. . . . .

. . . .

. . . .

« Je supplie V. A. S. de me faire savoir ses intentions, si Elle souhaite quelques Turcs grands ou petits, de quel sexe et de quel âge, ou Tartares ou Kalmoucks, ou quelques bons attelages de chevaux circassiens pour la chasse. Je puis acheter les plus beaux, les plus jeunes et durables de ces derniers pour 300 roubles l'attelage. L'on m'a promis un très-beau cheval perse, que j'enverrai à l'instant à V. A. R. pour ses haras. . . . .

. . . .

« Ma Schlachtschauka[1] et moi, nous nous mettons aux pieds de V. A. S. et de S. A. S. Madame la duchesse.

« Je suis avec un attachement et une vénération inexprimables,

« Monseigneur,

« de V. A. S.

« le très-humble, très-obéissant
« et très-soumis serviteur,

« LOWENDAL. »

[1] Nom qu'il donne à sa femme, espèce de titre polonais.

Notes relatives à la réception de M. de Lowendal dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et aux lettres patentes qui lui ont été accordées par Auguste III, roi de Pologne.

Dans le livre de Chevalerie de l'ordre luthérien de Saint-Jean de Jérusalem conservé aux archives de l'État, à Berlin, on lit que, le 7 avril 1728, le baron Woldemar de Lowendal a été armé chevalier (folio 38, n° 49). Il résulte des renseignements tirés des mêmes archives, que M. de Lowendal était inscrit dès l'année 1721 sur les terres de Wietershem, Mirow et Némerow, et que la carte généalogique de sa famille a été dûment légalisée le 22 avril 1727 et le 22 mars 1728.

C'est par lettres patentes du 28 février 1741, que le roi de Pologne, Auguste III, en sa qualité de vicaire de l'empire pendant la vacance du trône après la mort de Charles VI, créa comtes et comtesses du Saint-Empire Romain, le baron Woldemar de Lowendal, tous ses enfants et tous leurs descendants mâles et femelles[1].

[1] Voir l'original desdites lettres patentes déposé à Dresde aux Archives de l'État sous la rubrique : Intimationes et Diplomata, 1740, 1741, 1742, vol. II, feuille 141.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES MILITAIRES FRANÇAIS OU ÉTRANGERS ET DES DIVERS AUTRES PERSONNAGES CITÉS DANS CE VOLUME [1].

A

Ahumada, 15.
Alberg (d'), 22.
Albéroni (cardinal), 27.
Albert (archiduc), 197.
Alincourt (marquis d'), 16.
Ali-Pacha, 105.
Alleurs (comte des), 126.
Amère (d'), 265.
Anhalt-Dessau, 16, 370.
Anne-Iwanowna, 54, 55, 57, 115, 116.
Anne-Sophie, reine de Danemark, 5.
Apcher (d'), 208.
Apraxin, 54.
Aratcheff, 67, 84.
Argenson (comte d'), 135, 147, 150, 155, 165, 196, 230, 235, 240, 247, 251, 267, 278, 279, 280, 289, 292, 294, 300, 302, 303, 304, 306, 318, 320, 321, 325, 332, 333, 334, 338, 340, 348, 350, 357, 362.
Argenson (marquis d'), 150.
Argout (d'), 174.
Armentières (marquis d'), 185, 203, 219, 221, 228, 229, 235, 388.
Ascanio, 399.
Asfeld (d'), 42, 43, 166.
Auguste II, roi de Pologne, 1, 32, 40, 41, 125, 210, 397.
Auguste III, 43, 44, 45, 132, 414.
Aumale (d'), 254.
Aumont (maréchal d'), 199.
Aumonville (d'), 234.
Autanne (d'), 230.
Auwerkerque, 384.
Avaray (marquis d'), 219.

B

Bachmetow, 43.
Baltagi-Miheme (vizir), 105.
Barbançon (de), 235.
Barre (historien), xi.
Barville (de), 321.
Bathiani (comte), 296, 356, 359.
Bauteville (de), 166, 191, 303, 306, 319, 323.
Bavière (Ferdinand de), 15.
Bavière (prince-électeur de), 15.

[1] Voyez, pour les noms des officiers du régiment de Lowendal, la note VIII qui en contient la liste; et pour les noms des officiers tués ou blessés à Ostende, la note XIII.

Beaufremont (marquis de), 256, 263.
Beaumont (de), 192.
Beaurepaire (de), 257.
Beausobre (de), 155, 357, 358.
Beauvau (marquis de), 137.
Belle-Isle (maréchal de), 133, 151.
Belle-Isle (chevalier de), 277.
Bérenger (de), 158.
Bergeick (de), 282.
Bernadotte, 117.
Berwick (maréchal de), VIII-42.
Bettens (de), 181, 257.
Bevern (prince de), 15.
Biren (Charles et Gustave), 55, 56, 83, 84, 85, 86, 88, 98, 107.
Biron (duc de), 159, 181.
Biscourt (de), 189, 322.
Bismarck, 55, 371.
Biville (de), 258.
Blanzy (de), 260.
Blet (comte de), 227, 337.
Boisdame (de), 263.
Bombelle (de), 337, 348.
Bonnefoux, 52.
Bonneval (comte de), 17, 59.
Boufflers (duc de), 224.
Bourbon (de), 274.
Bourbon (duc de), 289, 386.
Bouzols (de), 181, 182.
Brabançon (prince de), 267.
Brancas (duchesse de), 134.
Branicki (comte), 46.
Breuner (comte de), 12.
Brézé (de), 230.
Brocard (du), 174.
Brockdorff, 5.
Broglie (maréchal de), 133, 348.
Bron, 190.
Brosse (de la), 266.
Bouteville (duc de), 268, 283.
Brouville (de), 261,
Bruhl (comte de), 126.
Brulard (de), 264.
Brunswick (duc de), 70, 73.
Brunswick (duchesse de), 117.
Brunswick (prince Antoine-Ulric de), 84.
Brunswick (prince de), 67, 88.
Brunswick-Bevern (duchesse de), 116.
Buchmann, 136.
Buchner, 406.
Buddenbrog, 117.

C

Cambronne, 150.
Cantacuzène, 90.
Cantemir (prince), 99, 100, 110, 112.
Caraffa, 29.
Carlos (don), 399.
Castel-Bayard (de), 190.
Castellane (de), 229.
Castera, 50.
Catherine I, 54; 116.
Catherine II, 56, 114.
César, 19, 245.
Chabannes (de), 137.
Chabrié (de), 161, 290, 322, 338, 339.
Chabrillant (chevalier de), 178, 367.
Chacoupet (de), 257.
Chambon, 182.
Chambonas (de), 185, 193.
Chamfort (de), 258.
Chanclos (comte de), 195, 196, 219.
Charles VI (empereur), 32, 114, 125, 131, 414.
Charles VII (empereur), 139, 370.
Charles VII (roi de France), 134.
Charles XII (roi de Suède), 117.
Charles-Albert (électeur), 131, 132.
Charles (Archiduc), 139.
Charles-Édouard, 216.
Charles-Gustave (de Suède), 3.
Charles de Lorraine, 138, 222, 224, 226, 236, 244, 277, 278, 282.
Charles-Quint, 164, 389.
Charmois (de), 182.
Charolais (comte de), 16.

Charost (de), 234.
Chartres (duchesse de), 365.
Châteauroux (duchesse de), 134, 135.
Châtelet (du), 245.
Châtillon (de), 235.
Chaulnes (duc de), 222, 245, 265.
Chayla (vicomte de), 166, 174, 177, 208.
Chazeron (de), 245.
Chevreuse (duc de), 166, 169, 170, 245, 336.
Chiffreville (marquis de), 182.
Christian V, 369.
Clamouze (de), 265.
Clare (lord), 137, 158.
Clément XI, 59.
Clément XII, 385.
Clerci (marquis de), 22.
Clermont (comte de), prince, 136, 137, 222, 224, 228, 229, 242, 243, 244, 248, 253, 254, 259, 264, 265, 267, 273, 275, 277, 364, 385, 386, 387.
Clermont-Gallerande (de), 360, 361.
Clermont-Tonnerre (de), 359, 360, 361.
Coëtlogon (de), 245.
Cohorn, 246, 268.
Coigny (maréchal de), 136, 138, 139, 145, 147, 148, 149.
Coincy (la Rivière de), 257.
Colicart (de), 245.
Colmeny, 317.
Condé (le grand), 385.
Condé (prince de), 16.
Conflans (de), 388.
Contades (marquis de), 185, 203, 286, 296, 325, 327, 328, 329, 345.
Conti (prince de), 152, 222, 225, 228, 229.
Coumourgi (grand vizir), 12.
Courtaillon (de), 178.
Couvre (de), 263.
Crafford (comte), 84.
Cremilles (de), 221, 236.
Créqui (madame de), x.
Crillon (de), 167, 185, 187, 254, 255.
Crisnaire, 294.
Croix (comte de), 17.
Cromelin (de), 246, 258, 261.
Cronhielm, 45.
Crontcheff, 67.
Crussol (de), 225.
Culmbach (prince de), 15, 400, 403, 404, 405.
Cumberland (duc de), 152, 154, 296, 330, 335, 342, 343, 347, 362.
Curssol (de), 225.

D

Dainvilliers, 257.
Damnitz, 150, 151.
Darlouis, 263.
Daun (général), 234, 397.
Decourt, 263.
Denarre, 258.
Dieman, 41.
Diesbach (de), 181, 258.
Dombes (prince de), 16.
Dombès, 257.
Dorth (baron), 164.
Doxat, 79, 80.
Duchessé, 261.
Duguesclin (connétable), 142.
Duguesclin (marquis), 159.
Dumertous, xi.
Dumont (historien), xi, 11.
Duvivier, 234.
Dzirzanowski, 209 à 213.

E

Éberstein (baron d'), 357.
Echten (baron d'), 136.

Eck, 22.
Eggers, xi.
Egmont (comte d'), 155, 166, 174.
Élisabeth (czarine), 55, 115, 116, 117, 123, 124, 372.
Emmanuel de Portugal, 15.
Enghien (d'), 260.
Espagnac (d'), xi, 138, 155, 161, 162, 166, 227, 232, 233, 241, 263, 271, 274.
Espinasse (d'), 312.
Estrade (comte d'), 20.
Estrées (comte d'), 159, 208, 273, 277, 364.
Eu (comte d'), 159, 229, 358.
Eugène (prince), x, 11, 13, 18, 19, 20, 22, 23, 29, 42, 52, 80, 112.
Eyck (comte d'), 223.

F

Fabio, 36.
Faesch, 264.
Falkengrin (de), 311, 312.
Fauconet, 293, 294.
Farnèse (Alexandre), 197.
Fautras (chevalier de), 265.
Favart (madame), 272.
Fénelon, 52, 137.
Filley, 257.
Fiffer, 324.
Fimarcon (marquis de), 245, 253, 268, 285, 288, 289, 290, 291.
Fischer, 348, 388.
Fitz-James (de), 182, 245.
Fléming, 53.
Fleurans (de), 258.
Foberg (de), 260.
Fonteuilles (de), 245.
Frédéric III, roi de Danemark, 2, 3.
Frédéric IV, roi de Danemark, 4, 8.
Frédéric II de Prusse, 65, 94, 116, 117, 133, 134, 139, 143, 145, 159, 334, 370.
Froulay (de), 228, 229, 245.

G

Galitzin, 54.
Gavre (prince de), 246.
Geyersberg, 401.
Ghicca, 110, 112.
Gibzon, 205.
Glandève (de), 257.
Godaille, 258.
Golembiowski, 43.
Gourdon (de), 344.
Gourru, 302, 310.
Gouvello (de), 235.
Graillet, 322.
Gramont (chevalier de), 177.
Gramont (duc de), 133, 153, 245.
Grassin (de), 168, 219, 224, 226, 227, 228, 232, 233, 235, 274, 282, 283, 379, 380.
Graville (de), 167.
Groupillière (de la), 234.
Guillaume III, 384.
Guise (de), 386.
Guyot, 300.
Gyldenlow, 1, 3, 4, 369.

H

Halem (de), xi, 51, 56, 71.
Hallot (chevalier d'), 193, 196, 305, 307, 319, 320, 323, 339, 343, 350, 362.
Hamilton (comte), 16.
Hamont, 234.
Hanf, 67.
Harcourt (l'abbé d'), 200.
Harcourt (duc de), 189.
Hauhen (comte de), 22.
Havré (duc d'), 245.
Havrincourt (d'), 155.
Hein, 57.
Heister, 306.
Hénaut (président), 286.

Hérouville (comte d'), 166, 169, 185, 193, 275, 335, 337, 348.
Hesse (prince de), 84.
Hesse-Cassel (prince de), 22.
Hesse-Philippstadt (prince de), 137.
Heur (d'), 190.
Hillaire (d'), 234.
Hoimbourg, 67.
Holstein (princesse de), 216, 279.
Holstein-Beck (prince de), 16, 84.
Hübner, 400.
Hugo (Victor), 150.
Hullemann, 258.

I

Isabelle d'Autriche, 197.
Isembourg (comte d'), 84.
Islamghérei (sultan), 105.
Isnard, 157.
Ivan (czar), 116.

J

Jablonowski, 46.
Jacomel-Bienassis (de), 379.
Jaferri, 397.
Janick, 8.
Jeanne d'Arc, IX.
Jeanne Hachette, IX.
Jerepkin, 64.
Joseph II, 111.
Jumillac (de), 182.

K

Kalschak-Pacha, 105, 109, 110.
Kaunitz (comte de), 218-219.
Keith, 65, 66, 70, 84, 94, 95, 99, 117, 125.
Keralio (de), XI, 67, 78, 112, 113.
Kermellec-Panhouët (de), 380.
Kettler, 55.
Kevenhuller (comte), 78, 79, 112.
Kiesegheim (baron de), 176.
Kochanowski, 43.
Koenigseck (maréchal de), 152, 156, 162.
Kolkor, 234.

L

La Bassonière (de), 261.
La Boulaye (de), 235.
La Brosse (de), 303.
Le Broue (de), 235.
La Bruyère (de), 268.
La Calvaigne (de), 189.
Lachetardie, 116, 117.
Lacretelle, 276.
La Fitte (de), 257.
La Gaucherie (de), 257.
Lage (de), 286, 308, 310, 311, 312, 314, 315, 318, 319, 327, 328, 346, 351, 355.
Laigle (chevalier de), 21.
Lalau, 290.
Lally (de), 162, 337, 348, 367.
La Marck (comte de), 185, 186, 203, 294.
Lambrecht, 299.
La Morlière (de), 170, 171, 172, 173, 177, 225, 226, 227, 274, 297, 298, 312, 318, 347, 349, 380.
Langeron (de), 155, 156.
Laune-Lemoine, 234.
Lanoy (comte de), 219.
Larcher, 258.
La Rochefoucauld (l'abbé), 16.
La Roche Vernay (de), 261.
Lascy, X, 40, 58, 65, 75, 76, 77, 83, 92, 94, 95, 111, 121, 124, 372.
La Suze (comte de), 185, 203.
La Tour (de), 193.
La Tour du Pin (de), 286.
La Tresne (de), 257-263.
Launay (de), 234.

Laurencin (comte de), 379.
Laval (marquis de), 167, 187.
La Valette (cardinal de), 385.
La Vallée (de), 324.
Leczinska (Marie), 201.
Leczinski (Stanislas), 40, 41, 57.
Lède (marquis de), 29, 30, 31.
Lenormand, 258.
Léontieff (de), 77.
Lestang (de), 226.
Levesque, xi.
Lévis (comte de), 245.
Lichtenstein (prince de), 15.
Liége (prince de Bavière, évêque de), 223.
Liéven (de), 64, 67, 84.
Ligne (prince de), xi, 16, 58, 219.
Lisle (de), 283.
Lobkowitz (princes), 16, 22.
Lœschner, 397, 398, 400.
Lœwenhaupt (comte de), 117, 120, 122, 196, 232, 233.
Longaunay (de), 166.
Lorges (de), 277, 348.
Lorme (de), 303.
Lorraine (chevalier de), 16.
Los-Rios, 219.
Louis XIV, viii, 164, 177, 253, 267, 335, 384.
Louis XV, v, vi, viii, 128, 134, 135, 138, 139, 145, 176, 184, 222, 252, 277, 286, 295, 333, 334.
Louis XVI, x, 386.
Louvre (de), 261.
Lowendal (de), abbé de la Cour-Dieu, 117, 120.
Lowendal (baron Ulric de), 2, 4, 41, 45, 58, 149, 285.
Lowendal (baronne de), 115, 149, 285.
Lowenwolde, 41.
Lubomirski (prince), 126.
Lussan (de), 365.
Luxembourg (maréchal de), 222.
Luynes (duc de), 32, 46, 201, 202.

M

Mac Donel, 289.
Macquo, 182.
Maillebois (maréchal de), 151, 152.
Malinski, 43.
Malmédy (de), 348.
Manstein, xi, 40, 41, 71, 75.
Marfingne, 258.
Marie-Thérèse (impératrice), 116, 131, 133, 135, 139, 144, 370.
Marignane (marquis de), 182.
Marinière (de la), 257.
Marquis, 322.
Marsigli (général), 22.
Mascrany (de), 234.
Maubourg, (de), 136.
Mauvillon, xi.
Mayeux (de), 263.
Mazarin, viii.
Mentschikoff, 54, 55.
Mentzel, 133.
Mercy (comte de), 18, 29, 30, 31.
Méric (de), 170, 174.
Michaud, xii.
Mielzinski, 44.
Mier, 43.
Molck, 166.
Mommas (de), 234.
Monaco (de), 256, 257, 258, 262, 263, 274.
Monguiot (de), 298.
Monnin (de), 181, 234, 298, 325.
Montauban (de), 155.
Montchevreuil (de), 59.
Montécuculli, 22.
Montigni, 287, 288, 289.
Montmorency (de), 245.
Montmorin (de), 286, 307, 310, 311, 315, 325, 336, 348.
Mortagne (comte de), 139.
Munich (feld-maréchal comte), x, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 77, 80, 83, 91, 93, 95,

96, 98, 100, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 111, 112, 115, 141, 345.

N

Nadasti, 140.
Napoléon Ier, 138, 140, 164, 209, 371, 381.
Narbonne (de), 261.
Nassau (Maurice de), 198, 305.
Nettement, 269.
Noailles (maréchal de), XI, 128, 135, 143, 152, 153, 178, 216, 235, 252, 297, 308, 347.

O

Ogherty, 163.
Orange (prince d'), 268, 351.
Orléans (d'), 155, 226, 381.
Orléans (Ferdinand d'), 386.
Orléans (Louis-Philippe d'), 385, 386.
Orlic, 383.
Ortigani, 399.
Ossolinski, 43.

P

Palfi (de), 12, 22, 407.
Papen (Marguerite), 369.
Parme (duchesse de), 386.
Penthièvre (duc de), 159, 235.
Pérignac (de), 234.
Périgord (comte de), 379.
Petitot, 298.
Philippe V, 28.
Philippe le Beau, 389.
Philippis (comte), 78.
Philips, 290.
Pierre le Grand, 54, 105, 106, 110, 116, 121.
Pierre III (czar), 56.
Plessis (du), 174.
Plessis (maréchal du), 177.
Poitevin, 257.
Pompiliani, 36.
Poniatowski (comte), 137.
Pons (prince de), 16, 137, 235, 245.
Pontchartrain (de), 136.
Potocki (comte), 43, 46, 92, 99, 100.
Primlet (de), 260.
Puisieux (de), 252.
Puttanges (de), 245.
Puységur (de), 245.

R

Ramsey (de), 59.
Rannes (marquis de). 183.
Rantzau (de), 5.
Razilly (comte de), 222.
Régal (comte de), 22.
Relingue (marquis de), 219.
Repnin, 84.
Rex (de), 45.
Reybera (comte de), 15.
Richecourt (de), 182.
Richelieu (cardinal de), VIII, 385.
Richelieu (duc de), 157, 377, 378.
Rivarolles, 407.
Robe (amiral), 8.
Robert, 234.
Rohan (cardinal de), 149.
Romantzoff, 64, 68, 83, 85, 87, 102, 103.
Rottberg (de), 234.
Rouffiac (de), 311.
Rougrave, 234.
Rousseau (l'abbé), XI.
Rousset, XI.
Roussinger (de), 307.
Roussingue (de), 297.
Rulhières, XI, 209.
Rusch (de), 303.

S

Sagraïski, 83, 90.
Sahure, 261.
Saint-André (de), 257.
Saint-Germain (comte de), 242, 284, 287, 288, 293, 364, 386.
Saint-Jal (de), 245.
Salières (de), 359.
Saulx (de), 337.
Saune (de la), 261.
Sausay (de), 229.
Savoie (duc de), 28.
Saxe (maréchal de), VIII, 1, 2, 126, 146, 152, 155, 157, 159, 161, 163, 165, 166, 176, 178, 183, 190, 196, 207, 216, 217, 221, 222, 223, 224, 228, 229, 230, 235, 237, 238, 239, 240, 242, 243, 245, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 268, 271, 272, 275, 277, 278, 279, 280, 283, 289, 295, 297, 302, 306, 308, 315, 317, 324, 325, 326, 329, 330, 333, 336, 339, 341, 342, 343, 345, 347, 348, 352, 355, 356, 357, 358, 361, 363, 364, 366, 377, 383.
Saxe (prince de), 15.
Saxe-Gotha (prince de), 42.
Saxe-Hildburghausen, 59, 358, 366.
Saxe-Weissenfels (duc de), 41, 409, 460.
Saxe-Weymar (duc de), 385.
Scheller (baron de), 402.
Schemissaert (de), 317.
Schipoff, 85.
Schmettau (baronne de), 32.
Schmettau (baron de), 37, 38, 59, 78, 79, 403, 404, 405, 406.
Schmettau (maréchal de), 143, 145.
Schwanenberg (de), 301.
Schwarzemberg (comte de), 137, 138.
Seckendorf, 9, 28, 59, 78, 80, 112, 370.
Séedorf (de), 185, 203.
Ségur (de), 244, 274, 306.
Simonis, 43.
Sobieski, 103.
Sorel (Agnès), 134.
Soubise (prince de), 159.
Sourdis (cardinal de), 385.
Sourdis (marquis de), 176.
Souvré (de), 167, 221.
Sparre (amiral de), 9.
Spighel, 76.
Spinola (marquis de), 31, 189, 198.
Stahremberg (feld-maréchal de), 10, 29.
Stoffeln (de), 74, 78, 96.
Strada, 183.
Sulkowski, 45.
Surlaville (de), 351.
Surville (de), 234.
Suzanne, XI, 379.
Szembeck (comtesse de), 202.
Szembeck (comtesse Élisabeth de), 46.
Szembeck (François, comte de), 46.
Szembeck (Jean), 201, 202.
Szembeck (primat), 41.

T

Talleyrand (de), 155.
Talleyrand (marquis de), 379.
Tarlo, 46, 202.
Thomon (de), 208.
Tordenskiold (Wesel), 9.
Tour et Taxis (prince de), 22.
Trenck (François de), 140, 142, 145, 285.
Trenck (Frédéric de), 140, 141.
Trips (général), 225, 227, 234, 283.
Troubetzkoy, 62, 72.
Turenne (vicomte de), 177.
Tutscheff, 90.

U

Ulefeld, 4.
Urne, 4.

V

Vabre, 258.
Valfons (marquis de), XI, 148, 166, 267, 329.
Vallière (de), 258.
Van Ispen, 321.
Van-Loon, 389.
Van-Put, 389.
Vassé (vidame de), 182.
Vauban (maréchal de), 183, 245, 268.
Vaubrun (de), 261.
Vaux(de), 267, 298, 305, 326, 337, 348, 368, 388.
Véli-Pacha (sérasquier), 101, 104, 106.
Velz, 287, 288, 289.
Vence (comte de), 357.
Vercingétorix, 19.
Vernassal (marquis de), 183.
Véterani, 29.
Vignerot, 378.
Villemer (de), 234.
Villemure (de), 244.
Villeroi (maréchal de), 177.
Villette (marquis de), 22.
Vinon, 257.
Vitmer (de), 181.
Vius (de), 407, 408.
Voltaire, 7, 153, 160, 198, 264, 265, 276.
Vutghenau (baron de), 42.

W

Wachtendonck (baron de), 37, 39, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 404, 405.
Waldeck (prince de), 152, 220, 230, 296.
Walis, 22.
Walsegg (de), 401, 402.
Weber, XII, 278.
Wislet, 293.
Wolkonski, 54.
Wurmbrand (comte de), 78.
Wurtemberg (prince de), 15, 22.
Wurtemberg (prince Louis de), 37, 38, 39, 397, 403, 404, 405, 407, 408.

Z

Zambault, XI.
Ziraldi, 398.
Zikao, 398, 399.
Zumjungen, 30, 31.
Zurlanben, 182.

ERRATA.

Page XI, ligne 13, *au lieu de :* Kéraliou, *lisez :* Kéralio.

Page 9, ligne 3. M. de Lowendal « *assista à la prise de Marstrand.* » C'est probablement une erreur reproduite par mégarde dans cet ouvrage d'après certains auteurs. La prise de Marstrand a eu lieu en 1719. M. de Lowendal avait quitté le service de Danemark depuis 1716 ; il servait l'empereur et faisait la guerre en Sicile en 1719, et nous ne voyons pas qu'il se soit absenté pour aller prendre part à l'événement dont nous parlons.

Page 15, ligne 23, *au lieu de :* Wirtemberg, *lisez :* Wurtemberg.

Page 22, ligne 15, *au lieu de :* Wirtemberg, *lisez :* Wurtemberg.

Page 33, ligne 11, *au lieu de :* Mulsberg, *lisez :* Mulhberg.

Page 35, ligne 19. M. de Lowendal « *était général-major et inspecteur de l'infanterie saxonne depuis* 1723. » Cette assertion est erronée. La nomination de M. Lowendal comme général-major et inspecteur général de l'infanterie saxonne n'est que du 9 décembre 1732.

Page 35, en marge, *au lieu de :* 1730-1731, *lisez :* 1731.

Page 35, ligne 23, *au lieu de :* 1730 et 1731, *lisez :* 1731 et 1732.

Page 39, ligne 9, *au lieu de :* Calmizano, *lisez :* Calenzano.

Page 40, ligne 22, *au lieu de :* 1er janvier, *lisez :* 1er février.

Page 41, ligne 21, *au lieu de :* Wayvode de Kiovic, *lisez :* Wayvode de Kiovie (Kiow).

Page 43, ligne 9, *au lieu de :* 1735, *lisez :* 1734.

Page 44, en marge, *au lieu de :* 1735, *lisez :* 1734.

Page 43, ligne 23, *au lieu de :* 1736, *lisez :* le 10 février 1735.

Page 45, en marge, *au lieu de :* 1736, *lisez :* 1735.

Page 54, ligne 20, *au lieu de :* le Knaïs Wolkonski, *lisez :* le Kniaz Wolkonski.

Page 56, ligne 4, *au lieu de :* Perim, *lisez plus probablement :* Perm.

Page 62, ligne 11, *au lieu de :* Trubetzkoï, *lisez :* Troubetzkoy.

Page 72, ligne 9, *au lieu de :* Trubetzkoï, *lisez :* Troubetzkoy.

Page 83. Le sommaire du chapitre IV est incomplet ; voyez à la table des chapitres, p. 421.

Page 93, de la ligne 10 à la ligne 23, M. de Lowendal *fait passer l'artillerie de l'armée russe sous les glaces du Dniéper. Au lieu de :* Dniéper (ligne 13), *lisez :* Dniester.

Le fait en question ne se rapporte pas à la campagne de 1738, comme il est indiqué dans ce volume, mais à celle de 1739. Il a eu lieu après la prise de Choczim et la remise de cette place aux Turcs (novembre 1739). Voy. Manstein, 2e vol., page 50.

Page 99, ligne 5, *au lieu de :* tous les steppes, *lisez :* toutes les steppes.

Page 115, ligne 1, *au lieu de :* 8 février, *lisez :* 28 février.

Page 116 en marge, *au lieu de :* 1742, *lisez :* 1741.

Page 131. Le sommaire du chapitre V indique des faits qui ne sont rapportés que dans le chapitre suivant. Voy. pour l'ordre exact des matières la table des chapitres, page 422.

Page 146, ligne 22, *au lieu de :* nous les serrons de trop près, *lisez :* nous les serrerons de trop près.

Page 162, ligne 2, *au lieu :* d'Espagne, *lisez :* d'Espagnac.

Page 212, ligne 22, *au lieu de :* Rapnin, *lisez :* Repnin.

Page 246, ligne 18, *au lieu de :* Cromlin, *lisez :* de Cromelin.

Page 373. Note VIII, *au lieu de :* page 129, *lisez :* page 128.

Page 388. Note XVIII, *au lieu de :* page 295, *lisez :* page 298.

TABLES DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de Woldemar de Lowendal. — Son éducation. — Ses premières armes au service du Danemark et de l'Empire, en Hongrie 1

CHAPITRE II.

Woldemar de Lowendal va faire la guerre en Sicile, se distingue dans tous les combats qui s'y livrent. — Il revient en Pologne et brille dans les carrousels comme dans les camps. — Il va combattre en Corse, et revient en Pologne. — Il défend Cracovie. — Cause de son départ pour la Russie...... 27

CHAPITRE III.

Le baron Woldemar de Lowendal entre au service de la Russie. — Il fait la guerre contre les Turcs sous les ordres de Munich. — Caractère de ce feld-maréchal. — État de la cour de Saint-Pétersbourg.......... 49

CHAPITRE IV.

M. de Lowendal fait la campagne de 1738 contre les Turcs; il y commande l'artillerie. — Marche dans le désert. — Peu de succès de cette campagne. — Acte de rigueur de Munich. — Le général turc se montre plus habile que lui. — Woldemar de Lowendal fait la campagne de 1739 en Moldavie et celle de 1742 en Finlande.......... 83

CHAPITRE V.

Le comte de Lowendal entre au service de France, et fait la campagne de 1744 en Flandre. — Il passe à l'armée du Rhin, et reçoit une grave blessure au siége de Fribourg. — Il est employé au siége de Tournay. — Il se signale à Fontenoy. — Il donne l'escalade à la ville de Gand. — Il s'empare d'énormes magasins. — Discipline parfaite de ses troupes........ 131

CHAPITRE VI.

Siéges et prises d'Oudenarde, d'Ostende et de Nieuport. — M. de Lowendal est reçu chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. — Aventure de Dzirzanowski........................ ... 181

CHAPITRE VII.

Le comte de Lowendal est nommé gouverneur de Bruxelles. — Il occupe avec une très-forte division l'importante position des Cinq-Étoiles. — Sa marche à l'arrière-garde de l'armée, jusqu'au camp de Thine. — Il s'empare de Huy. — Il dirige le siége de Namur et de ses châteaux. — Bataille de Rocoux. 215

CHAPITRE VIII.

Le comte de Lowendal prend la ville très-fortifiée de l'Écluse. — Il s'attend à être assiégé dans Anvers, et s'y prépare par de grands travaux. — Lettre du comte d'Argenson, où il fait connaître les sentiments intimes de Louis XV sur certaines personnes de son entourage...................... 295

Appendice... 393





THÉATRE

Campagnes de 1743 à 174



Gravé chez Erhard, 12, r. Duguay-Trouin

LA GUERRE.

...n Flandres et en Brabant.



Imp. Bry 113, r. du Bac _Paris.


UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA